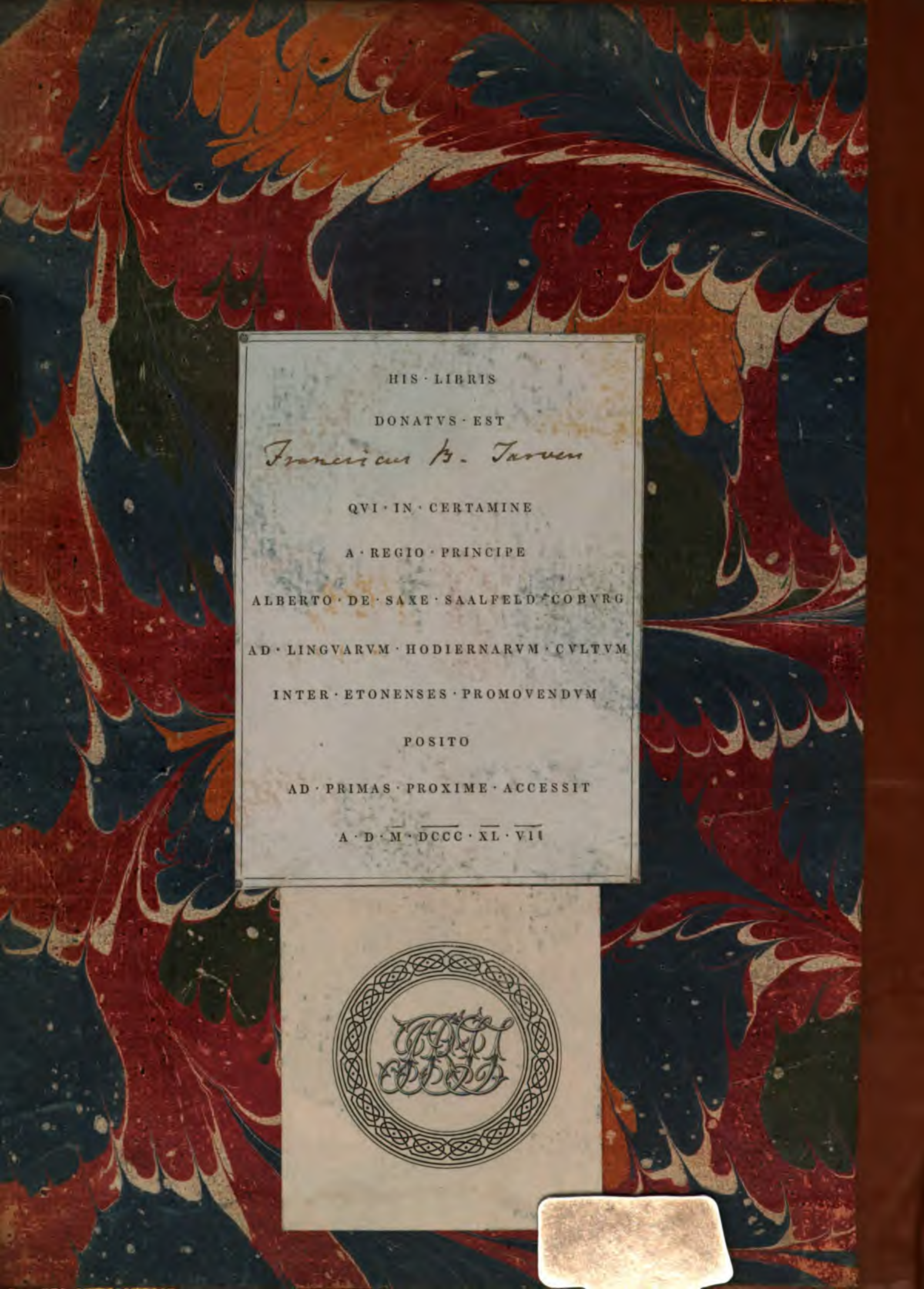




HIS · LIBRIS

DONATVS · EST

Franciscus B. Tarver

QVI · IN · CERTAMINE

A · REGIO · PRINCIPE

ALBERTO · DE · SAXE · SAALFELD · COBVRG

AD · LINGVARVM · HODIERNARVM · CVLTVM

INTER · ETONENSES · PROMOVENDVM

POSITO

AD · PRIMAS · PROXIME · ACCESSIT

A · D · M · DCCC · XL · VII



Vet. Fr. II C. 138
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
ZAHAROFF FUND

s

,50

ought from Weatherhead, Aylesbury

3 Vol.

ŒUVRES

DE

RACINE.

TOME PREMIER.


Jean Racine.
Gravé par J. Daullé Gr. du Roy. 1762.

ŒUVRES
DE
RACINE.

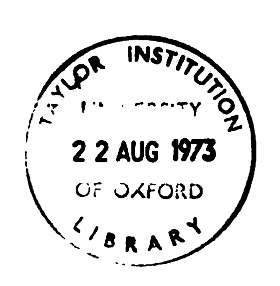
TOME PREMIER.



A PARIS.

M. DCC. LX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 AUG 1973
OF OXFORD
LIBRARY

EXTRAIT DES MEMOIRES SUR LA VIE DE JEAN RACINE.

Journal des Savans, Février 1749.

JEAN RACINE naquit le 21 Décembre 1639 à la Ferté-Milon, petite ville du Valois, dans laquelle sa famille paternelle étoit déjà connue depuis long-temps. Il étoit fils de Jean Racine, contrôleur du grenier à sel de cette ville, & de Jeanne Sconin. Après la mort de sa mere en 1641, & de son pere en 1643, il fut sous la tutelle de son grand-pere Jean Racine, qui mourut lui-même en 1650. Sa veuve Marie Desmoulins s'étant retirée à l'abbaye de Port-Royal des Champs, où elle avoit deux sœurs & une fille religieuses, le mit en pension d'abord au collége de la ville de Beauvais, où il apprit le Latin, & ensuite aux Granges, maison voisine de l'abbaye de Port-Royal. Le célèbre Claude Lancelot, sacristain de cette abbaye, étant alors devenu son maître en Grec, le mit, en moins d'un an, en état d'entendre les tragédies de Sophocle & d'Euripide.

Le jeune Racine prit, dès ses premières années, tant de goût pour la poësie, que son plus grand plaisir étoit de s'aller enfoncer dans les bois de l'abbaye, avec ces deux poëtes, qu'il savoit presque par cœur. On cite de lui dans ce temps un trait singulier, qui justifie également & son goût pour la poësie, & les ressources que lui fournissoit sa mémoire qu'il avoit sans doute bien cultivée. Ayant trouvé le roman Grec des amours de Théagene & de Cariclée, il le dévoroit, lorsque Claude Lancelot, son maître, lui arracha ce livre & le jetta au feu. Un second exemplaire ayant eu le même sort, le jeune Racine en acheta un troisième, & prit la précaution de l'apprendre entièrement par cœur; après

quoi il l'offrit à son maître pour le brûler comme les autres. Il s'étoit exercé dès ce temps à la poësie Latine & Françoise, mais ce fut d'abord avec peu de succès, sur-tout quant à la poësie Françoise. Il paroît encore que dès le même temps, ou peu après, il avoit déjà traduit le commencement du Banquet de Platon, & fait, outre plusieurs remarques sur Pindare & sur Homère, des extraits Grecs de quelques Traités de S. Basile.

Étant sorti de la maison des Granges, il vint à Paris faire sa philosophie au collége d'Harcourt. À peine l'eut-il finie, qu'il fit connoître ses talens par l'ode intitulée *la Nymphe de la Seine*, qu'il donna en 1660 au sujet du mariage du Roi. Cette pièce fut jugée la meilleure de toutes celles que publièrent les poëtes du temps, qu'un si grand sujet avoit excités à marquer à l'envi leur zèle. Chapelain qui présidoit alors au Parnasse, & que le jeune Racine avoit consulté sur son ode, parla si avantageusement à M. Colbert, & de l'ode & du poëte, que ce ministre envoya au jeune Racine cent louis de la part du Roi, & le mit peu de temps après sur l'état pour une pension de six cens livres.

Ce premier succès n'ayant servi qu'à l'attacher davantage à la poësie, le rendit sourd à toutes les propositions qui lui furent faites pour l'engager d'abord dans la carrière du barreau, & ensuite dans l'état de chanoine régulier, où le pere Sconin, son oncle maternel & ancien abbé de sainte Geneviève, cherchoit à l'attirer pour lui résigner un bénéfice qu'il avoit dans le diocèse d'Uzès. Quelque complaisance pour cet oncle avoit cependant fait commencer à Racine, auprès de lui à Uzès, l'étude de la théologie. Mais à la compagnie de cet oncle & de S. Thomas, il joignoit celle de Virgile & de l'Arioste : il étudioit la langue Françoise : il n'oublioit point les poëtes Grecs, & il prit dès-lors dans Euripide le sujet de la Thébaïde, qu'il avança beaucoup, avant que d'avoir abandonné la théologie.

Étant revenu à Paris au plus tard en 1664, il y fit connoissance avec Molière ; il acheva la Thébaïde, & il fit paroître son ode intitulée *la Renommée aux Muses*, qu'il porta à la cour, où le Roi le récompensa par une gratification de six cens livres. Cette gratification qui lui fut ensuite continuée tous les ans, sous le titre de pension d'homme de lettres, a été même portée par degrés jusqu'à deux mille livres, & sa

famille en a encore joui après sa mort. Indépendamment de ces pensions, Louis XIV. l'honora en divers temps de différentes autres gratifications, dont la totalité a excédé quarante mille livres.

La même année 1664 est l'époque de la liaison de Racine avec Boileau, qui se vantoit de lui avoir appris à rimer difficilement: & cette dernière liaison a duré jusqu'à la mort de Racine dans la plus parfaite intimité.

On sera peut-être étonné du jugement que le grand Corneille porta de Racine dans ces commencemens. Racine voulant donner au public en 1665 la tragédie d'*Alexandre*, & l'ayant lue à Corneille, Corneille lui dit: Cette pièce me fait voir en vous de grands talens pour la poësie, mais ces talens ne sont point pour le genre tragique. Cette pièce d'Alexandre que l'auteur retira alors à la troupe de Molière, par laquelle elle avoit été représentée d'abord, pour la donner aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne, causa entre Racine & Molière une espèce de refroidissement, qui dura toûjours depuis, mais qui ne les empêcha point de se rendre réciproquement justice sur leurs ouvrages.

La tragédie d'*Andromaque* qui parut en 1667, & dont le succès a été regardé comme pareil à celui du Cid, fut suivie en 1668 de la comédie des *Plaideurs*, & en 1669, 1670, 1672, 1673, 1674, & 1677, des tragédies de *Britannicus*, *Bérénice*, *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie*, & *Phèdre*. Ce fut après la tragédie d'*Andromaque* qu'il écrivit contre Port-Royal deux lettres, dont il supprima la seconde, pénétré de la remontrance que Boileau lui fit à ce sujet; & ce fut Boileau qui, dans la suite, négocia sa réconciliation avec M. Arnaud. On n'ignore pas le repentir qu'il a temoigné d'avoir écrit ces deux lettres contre ceux à qui il étoit redevable de son éducation.

L'usage que Racine a fait dans ses tragédies profanes de l'amour, qui en forme comme le fonds & qui y est exprimé avec tant de feu & d'énergie, a fait aisément croire que cet auteur avoit éprouvé plus qu'un autre les impressions de cette dangereuse passion, & qu'il n'avoit pas été exempt des foiblesses qui en sont si souvent l'effet & le terme. Ses assiduités auprès de la Champmêlé, qui étoit alors avec tant de réputation sur le théâtre François, ont fait présumer qu'il l'avoit longtemps aimée, & qu'il composoit ses pièces conformément au goût de

cette actrice. On a même prétendu qu'il en avoit eu un fils naturel; qu'il n'avoit renoncé au commerce de cette comédienne, que lorsqu'elle l'avoit quitté pour s'attacher le comte de Clermont-Tonnerre : ce qui donna lieu de dire alors *qu'un tonnerre l'avoit déraciné.*

Cependant toutes ces présomptions sont aujourd'hui, sinon détruites, du moins bien affoiblies par plusieurs considérations. Il paroît d'abord qu'on n'a jamais connu dans la famille de l'auteur ce prétendu fils naturel, dont l'état de légitimité auroit été au contraire d'autant plus facile à justifier, que la Champmêlé étoit mariée. Au surplus les assiduités de Racine auprès de cette actrice, dont on prétend que l'esprit ne répondoit, ni à sa réputation, ni à sa beauté, ni à la perfection de sa voix & de sa mémoire, étoient assez naturelles à un auteur qu'on dit avoir eu un talent particulier pour la déclamation, & qui n'avoit pas moins de zèle pour la réussite de ses pièces. D'ailleurs un jeune auteur, né d'un caractère tendre, un auteur devenu par la poësie habile imitateur, & qui cherchoit à plaire à une cour que la jeunesse & le caractère de son Monarque rendoient comme le séjour de l'amour & de la galanterie, n'avoit pas besoin d'autres motifs pour assortir à ce goût les héros & les héroïnes de ses pièces. Quand il lui en auroit même fallu d'autres, l'espèce de nécessité de suivre une route différente de celle de Corneille, en marchant dans la même carrière, les auroit fournis. Enfin, s'il n'est pas nécessaire d'avoir éprouvé les troubles & les transports de l'ambition pour en peindre avec vérité & avec feu les mouvemens, ainsi que Racine l'a fait dans le rôle d'Agrippine, il semble qu'on peut appliquer, du moins jusqu'à un certain point, cette réflexion aux autres passions, & singulièrement à celle de l'amour.

Ce fut en 1673 que l'académie Françoise élut Racine pour remplir la place de M. la Mothe le Vayer. L'époque de son mariage avec Catherine Romanet, est de quatre ans postérieure, & d'un temps auquel les solides vûes de la religion lui avoient fait rompre tout commerce avec le théâtre. Ce mariage a donné naissance à cinq filles & à deux fils, dont le plus jeune est l'auteur des poëmes de la Grace & de la Religion, de plusieurs poësies & autres œuvres détachées, qui forment avec ces poëmes quatre petits volumes *in-12*, & des nouveaux mémoires, cités au commencement de cet extrait. Il paroît que ce fut

peu après le mariage de Racine, ou même dès ce temps, que M. Colbert lui fit obtenir une charge de trésorier de France au bureau des finances d'Amiens, qui étoit tombée aux parties casuelles, & qu'il fut nommé avec Boileau historiographe de Sa Majesté. Il fut gratifié en 1690 d'une charge de Gentilhomme ordinaire, à laquelle il joignit celle de secrétaire du Roi. On lui attribue l'idée de la fondation de l'académie des Médailles, qui après avoir été connue d'abord sous le nom de la petite Académie, étant devenue par la suite plus nombreuse, a pris, sous une autre forme, le nom d'académie des Belles-Lettres.

Les talens de Racine pour la poësie n'étoient pas bornés au genre dramatique, tragique & comique. Le lyrique sublime de ses cantiques, le goût & la perfection de son Idyle sur la paix, & le sel de ses épigrammes, font assez connoître qu'il excelloit presque également dans les différens genres auxquels il se livroit. On prétend même qu'il étoit né autant orateur que poëte; & les discours qu'il a faits à l'académie à la réception de M. l'abbé Colbert, & à celles de M. Corneille de Lisle & de M. Bergeret, en 1678 & en 1685, semblent autoriser ce jugement.

On reproche à M. de Valincourt, de n'avoir rendu justice ni à Racine, ni à Boileau, dans ce qu'il a dit de la manière dont ils avoient rempli la fonction d'historiographes de Sa Majesté. M. de Valincourt dit dans sa lettre à M. l'abbé d'Olivet, *que Despréaux & Racine après avoir long-temps essayé ce travail, sentirent qu'il étoit tout-à-fait opposé à leur génie;* ce qui donne à entendre qu'ils ne s'en occupèrent point. On prétend au contraire que M. de Valincourt, qu'on accuse même de n'avoir rien composé sur cette matière, a dû savoir mieux qu'un autre combien ils s'en étoient occupés, & qu'il a été dépositaire après leur mort de ce qu'ils en avoient écrit; mais que l'incendie, qui consuma en 1726 sa maison de Saint-Cloud, fit perdre alors ces morceaux sur l'histoire du Roi, avec plusieurs autres papiers précieux à la littérature. Il paroît encore que plusieurs de ces morceaux furent lus au Roi qui témoigna en être fort satisfait, & qu'ils procurèrent à Racine, ainsi qu'à Boileau, des occasions fréquentes de faire leur cour & d'obtenir des graces. Ils en auroient sans doute mieux profité s'ils avoient été plus courtisans; mais ils ne l'étoient ni l'un ni l'autre; & la piété de Racine l'empêcha sur-tout de faire usage de plusieurs de ces occasions. Cette piété, après

avoit éteint en lui la passion des vers, avoit aussi modéré son penchant pour la raillerie.

Racine joignoit aux talens & aux vertus qui le distinguoient, une physionomie si ouverte & si belle, que Louis XIV. la cita un jour comme une des plus heureuses. Ces graces extérieures étoient accompagnées de celles de la conversation. Sans y paroître jamais ni distrait, ni poëte, il savoit s'y mettre sur le ton qui convenoit le mieux à chacun de ceux qu'il entretenoit. Doux, tendre, insinuant, & possédant le langage du cœur, il n'est pas étonnant qu'il l'ait parlé d'une manière si séduisante dans ses écrits. Ceux qu'il voyoit le plus souvent avec Boileau, étoient les peres Bourdaloue, Bouhours & Rapin, & messieurs Nicole, Valincourt, la Bruyere & Bernier. Tous ses amis, du nombre desquels étoient plusieurs grands seigneurs, se montrèrent fort sensibles à sa perte, & le Roi même témoigna qu'il le regrettoit.

Toutes les belles qualités de Racine étoient encore relevées par les vertus domestiques, qu'il paroît avoir possédées dans un degré éminent. Aussi tendre époux qu'ami solide, on croira sans peine qu'il étoit encore excellent pere : & quand on récuseroit sur ce point le témoignage avantageux qui en a été rendu dans sa famille, il sembleroit difficile de se refuser à celui qui résulte de ses lettres, publiées depuis peu à la suite des nouveaux mémoires sur sa vie.

Ceux qui savent dans quels sentimens de vertu & de religion Racine a fini ses jours, ne seront sans doute étonnés ni de l'espèce d'indifférence qu'il a témoignée dans ses vingt dernières années sur ses tragédies prophanes, qu'il auroit souhaité pouvoir anéantir, & qui ont peut-être été les pièces imprimées avec le moins de soin, par cette raison, ni des peines qu'il s'est données pour éloigner de ses enfans le goût du poëme dramatique & même celui de toute poësie. Il faisoit bien connoître à son fils aîné, le seul qu'il ait vû dans l'âge de recevoir ses leçons, que les succès les plus heureux ne procurent jamais à un auteur une satisfaction complette, en lui disant que la plus mauvaise critique lui avoit toûjours causé plus de chagrin, que les applaudissemens les plus flatteurs ne lui avoient fait de plaisir. Mais plusieurs pourront être surpris d'apprendre que Madame Racine, qui lui étoit attachée par les liens de la plus tendre union, n'a jamais connu ni par la représentation, ni même par une

simple lecture, les tragédies qui avoient acquis à son mari tant de réputation.

Quoique Racine se fût fait depuis plusieurs années un devoir de piété de ne plus penser à la poësie, il s'y vit rappellé par un devoir de piété; & secondant les desseins de madame de Maintenon, qui vouloit, en faveur des demoiselles de Saint-Cyr, réunir la poësie avec la religion, il fit pour cette maison quatre cantiques & deux tragédies tirées de l'Ecriture-sainte. *Esther* qui fut représentée à Saint-Cyr, par les jeunes pensionnaires que l'auteur avoit formées à la déclamation, reçut les applaudissemens de tous les spectateurs. *Athalie*, qui ne fut pas représentée, mais seulement imprimée, trouva d'abord peu de lecteurs; & l'auteur n'en a jamais vû le succès, qui lui fut seulement prédit par Boileau, qui l'assura que cette pièce étoit son chef-d'œuvre, & que tôt ou tard le public y reviendroit.

Racine, dégoûté de la poësie, eut sujet aussi de se dégoûter de la cour, par une disgrace honorable pour lui, puisqu'elle fut occasionnée par un mémoire dont le bien public étoit l'objet, & qu'il avoit fait à la sollicitation de madame de Maintenon; il faut lire ce fait dans les mémoires de sa vie, & la lettre pleine d'une noble hardiesse qu'il écrivit à madame de Maintenon. Après avoir toute sa vie extrêmement appréhendé la mort, il en reçut le coup avec autant de tranquillité que de religion le 21 Avril 1699, à l'âge de cinquante-neuf ans, après une opération qui lui fut faite trop tard pour remédier à un abscès au foie, qu'on n'avoit pas connu d'abord, & dont on a cru que la crainte d'avoir déplu au Roi avoit été la cause.

L'épitaphe que Boileau a faite pour être mise sur le tombeau de Racine, est rapportée en latin & en françois dans les nouveaux mémoires. Nous ne rappellerons ici que le quatrain dans lequel Boileau a tracé le portrait de cet illustre ami, comme un morceau qui dit beaucoup en peu de mots, sans en dire peut-être assez.

« Du théâtre François l'honneur & la merveille,
» Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits,
» Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les esprits,
» Surpasser Euripide & balancer Corneille ».

ARTICLE du Dictionnaire de Moréry.

RACINE naquit à la Ferté-Milon le 21 Décembre 1639. Son pere, après avoir été élevé dans le régiment des Gardes en qualité de cadet, s'étoit établi en cette ville: il y prit la charge de contrôleur au grenier à sel, qu'avoit son pere. Il épousa Jeanne Sconin le 12 Septembre 1638, fille de Pierre Sconin procureur des Eaux & Forêts de Villiers-Cotrets. Ils ne vécurent pas long-temps ensemble. La femme mourut le 14 Janvier 1641, & le mari le 6 Février 1643, laissant de leur mariage deux enfans, un garçon, qui est celui *dont nous parlons*, & une fille qui vivoit en 1734. Ils vécurent tous deux sous la tutelle de leur grand-pere, qui mourut au mois de Septembre 1650. Après sa mort, Marie Desmoulins sa veuve se retira à Port-Royal de Paris, où elle avoit une fille religieuse, qui depuis a été abbesse triennale de Port-Royal des Champs, sous le nom de la mere *Agnès de sainte Thècle Racine*. Marie Desmoulins y mourut le 12 Août 1662, comme on le peut voir dans le nécrologe de Port-Royal. Voilà ce qui donna occasion au jeune Racine de faire ses études dans cette maison, & d'y recevoir une éducation excellente, dont il fut particulièrement redevable à M. le Maistre, frere de M. de Sacy. Il dut en particulier son intelligence dans la langue Grecque, aux leçons du sacristain de ce monastère; homme très-habile dans cette langue. En sortant de Port-Royal il vint à Paris, & fit sa logique au collége d'Harcourt. En 1660, tous nos poëtes d'alors voulurent célébrer le mariage du roi Louis XIV. M. Racine fit une ode intitulée, *la Renommée aux Muses*. Ce coup d'essai fut suivi d'une autre plus régulière, à laquelle il donna pour titre, *la Nymphe de la Seine, à la Reine*. Celle-ci eut un grand succès; & Chapelain à qui le jeune Racine l'avoit lûe, en fit si bien valoir le mérite à M. Colbert, que ce ministre envoya d'abord cent louis à l'auteur de la part du Roi, & peu de temps après il le mit sur l'état pour une pension de six cens livres, qu'on lui a conservée jusqu'à sa mort. Ce fut vers ce temps-là qu'il fit un voyage en Languedoc, où demeuroit son oncle maternel le pere Sconin, chanoine régulier de sainte Géneviève, homme fort estimé dans son ordre, qui en avoit été général, & auquel pour récompense, on avoit donné le prieuré de Saint-Maximin dans l'évêché d'Uzès, dont

dont il étoit outre cela official & grand-vicaire. Cet oncle auroit bien voulu qu'il eût pris l'habit de ſon ordre, pour lui réſigner ſon bénéfice : il le fit même dans cette vûe étudier en théologie ; mais le jeune homme entraîné par le goût de la poëſie, ſe retira à Paris, où il donna en 1664, ſa première pièce de théâtre qui fut *la Thébaïde* ou *les Freres ennemis*, tragédie ; *Alexandre*, tragédie, en 1666 ; elle fut ſuivie d'*Andromaque*, tragédie, en 1668. Ce fut dans ce temps-là qu'il trouva moyen d'avoir le prieuré de l'Epinay ; & l'on voit en effet que dans le privilége de cette pièce, qui eſt du 28 Décembre 1667, il en prend le titre ; mais il n'en jouit pas long-temps ; le bénéfice lui fut diſputé, & il n'en retira pour tout fruit qu'un procès, *que ni lui ni ſes juges n'entendirent jamais*, comme il le dit dans la préface de ſa comédie des *Plaideurs*, dont ce procès fut en partie l'occaſion ; auſſi abandonna-t-il & le bénéfice & le procès. Il donna *les Plaideurs* en 1668 ; *Britannicus*, tragédie, en 1670 ; *Bérénice*, tragédie, en 1671 ; *Bajazet*, tragédie, en 1672 ; *Mithridate*, tragédie, en 1673 ; *Iphigénie*, tragédie, en 1675 ; *Phèdre*, tragédie, en 1677. Ce fut ſa dernière pièce, & il renonça dès-lors à la poëſie. Il épouſa la même année la fille d'un tréſorier de France d'Amiens, nommée Catherine Romanet. Il penſa alors à ſe réconcilier avec ſa tante la religieuſe & meſſieurs de Port-Royal, qui n'avoient plus voulu le voir depuis qu'il eut commencé à travailler pour le theâtre, & avec leſquels même il avoit eu une querelle perſonnelle, dont voici le ſujet. M. Nicole ayant, dans une de ſes lettres Viſionnaires, fait une critique contre les romans & les pièces de théâtre en général, M. Racine, que cela ne regardoit pas plus que les autres auteurs de ces genres d'ouvrages, & qui d'ailleurs ignoroit que cette critique générale regardoit particulièrement Deſmarets de Saint-Sorlin, s'aviſa de prendre lui ſeul le parti de tous ſes confreres. Il écrivit d'abord une lettre contre ces meſſieurs, qui fit grand bruit dans le monde, pleine d'eſprit, mais peu exacte dans pluſieurs faits. M. Nicole négligea d'y répondre, mais deux autres perſonnes le firent pour lui. La première de ces deux réponſes eſt datée du 22 Mars 1666, & attribuée à Barbier d'Aucourt ; la ſeconde eſt du premier d'Avril ſuivant, & on la donne à M. du Bois. M. Racine répliqua à ces deux réponſes par une ſeconde lettre, mais qu'il ſupprima par le conſeil de M. Deſ-

préaux, parmi les œuvres duquel elle se trouve dans l'édition d'Hollande de 1722. Aussi-tôt après son mariage, le Roi le choisit avec M. Despréaux pour écrire son histoire. Cette occupation acheva de l'arracher tout-à-fait à la poësie, qu'il n'eut peut-être jamais reprise, si, pour obéir aux ordres du Roi & de madame de Maintenon, il n'avoit été engagé de composer pour les demoiselles de Saint-Cyr la tragédie d'*Esther*, imprimée en 1689, & celle d'*Athalie* en 1691, & des *Cantiques spirituels* en 1689. Le Roi, qui avoit fait communiquer à M. Racine tous les mémoires nécessaires pour la composition de son histoire, voulut encore qu'il l'accompagnât dans ses campagnes, pour être témoin lui même des choses qu'il devoit confier à la postérité; mais les morceaux de cette histoire qu'il en avoit composés, périrent dans l'incendie total de la maison de M. de Valincourt à Saint-Cloud, à qui M. Despréaux avoit remis en manuscrit ces papiers. L'histoire de Port-Royal n'a pas eu un sort beaucoup plus heureux. M. Racine, deux jours avant sa mort, remit l'ouvrage entier qu'il venoit d'achever, entre les mains d'un ami, lequel est mort aussi, & dont on n'a vû paroître que la premiere partie en 1747. Mais on a ouï dire à M. Despréaux, que c'étoit le plus parfait morceau d'histoire que nous eussions dans notre langue. M. Racine mourut le 21 d'Avril 1699. Son corps fut d'abord porté à Saint-Sulpice sa paroisse, & mis en dépôt toute la nuit dans le chœur de cette église, & transporté le jour suivant à Port-Royal des Champs, où il fut enterré le 23, non aux pieds de M. Hamon, comme il l'avoit demandé dans son testament, mais au-dessus, parce qu'il ne se trouva point de place au-dessous. Il laissa aux religieuses de Port-Royal une somme de huit cens livres par son testament daté de son cabinet à Paris le 10 Octobre 1698. Après la destruction de Port-Royal, sa veuve obtint la permission de faire exhumer le corps de son mari le 2 Décembre 1711, & le fit apporter à Paris en l'église de S. Étienne du Mont, pour-lors sa paroisse, où il repose auprès de la tombe de M. Pascal, derrière le maître autel, en face de la chapelle de la Vierge, où elle repose aussi elle-même, ayant été mise auprès de son mari. Elle mourut le ... Novembre 1732, ayant eu de M. Racine sept enfans, deux garçons & cinq filles. L'aîné, à qui le Roi avoit donné la survivance de la charge de Gentilhomme ordinaire de son pere, l'a

exercée long-temps; le cadet, qui est de l'académie des Belles-Lettres, est auteur du poëme *de la Grace*; de deux lettres en vers sur l'Ame des bêtes; d'une ode & d'une épître à M. de Valincourt, où le public a trouvé avec plaisir le génie du pere. Il a fait outre cela un poëme *sur la Vérité de la religion Chrétienne.* Il est encore auteur de plusieurs dissertations écrites avec autant de solidité que d'agrément, recueillies dans les derniers volumes des *Mémoires de l'Académie.*

APPROBATION.

J'AI lû, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les Œuvres de M. Racine.* Fait à Paris, ce 20 Décembre 1735. JOLLY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé MICHEL-ÉTIENNE DAVID pere, ancien Consul, Libraire à Paris, & ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre: *Les Caractères de Théophraste par la Bruyere, avec les notes de M. Coste; Œuvres de Pierre & Thomas Corneille, de Racine, & de Molière; Fables de la Fontaine, & Œuvres diverses de la Fontaine; Loix Civiles par Domat, avec les augmentations de M. d'Héricourt*, s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits Livres en un ou plusieurs volumes, autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de l'expiration des précédens Priviléges. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres,

ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant de les exposer en vente, les imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, le sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le treizième jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent quarante-quatre, & de notre règne le trentième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 384, fol. 324, *conformément aux anciens Règlemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 23 Novembre 1744.*

Signé, VINCENT, *Syndic.*

TABLE GÉNÉRALE
DES ŒUVRES
DE MONSIEUR RACINE.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

TOME TROISIEME.

ŒUVRES DIVERSES.

Fin de la Table.

AVIS.

ON a cru devoir donner, pour la satisfaction du Public, une explication simple de toutes les Planches contenues dans chaque volume. Les Vignettes représentent allégoriquement le caractère de la pièce où elles sont destinées ; & les Culs-de-lampe qui sont à la fin de tous les Actes sont analogues à l'Acte où ils sont placés.

Explication des Planches contenues dans le premier volume.

Le Fleuron qui est au titre du volume représente Melpomène, Muse de la Tragédie.

LA THEBAIDE.

Le sujet de la Planche de cette pièce, est le moment où Etéocle, frappé de la main de son frere Polinice, tombe percé de coups. *Acte V. Scene III.*

La Vignette présente le caractère allégorique de cette pièce. Etéocle & Polinice sont figurés par des Enfans, dont l'un veut défendre le Trône & la Couronne dont il s'est emparé ; la Discorde qui y préside les excite à la vengeance.

Deux Enfans qui veulent s'arracher une Couronne, font le sujet du Cul-de-lampe de l'*Acte I.*

L'Oracle consulté par Jocaste sur le sort des Thébains,

fait le ſujet de celui du *II. Acte*. L'Oracle eſt exprimé par ces paroles écrites ſur le voile qui le cache:

Thebani ſic fata; effuſo
Sanguine Regum,
Bella extinguentur.

Les deux Freres qui s'entretuent, & la Diſcorde qui contemple cette cataſtrophe, fait le ſujet du *V. Acte Scene III.*

ALEXANDRE-LE-GRAND.

Porus ayant été vaincu & défait par Alexandre, eſt preſenté à ce Prince. *Acte V. Scene derniere.*

Alexandre repréſenté dans la Vignette ſous le ſymbole de la Magnanimité, rend le Sceptre & la Couronne à Porus; & lui fait briſer ſes fers.

Des Guerriers ſe préparent aux armes. *Acte II.*

La Gloire invite Alexandre à prendre les armes. *Acte III.*

Un Trophée des Conquêtes d'Alexandre. *Acte IV.*

La Victoire accompagne Alexandre triomphant, qui rend ſon amitié à Porus. *Acte V. Scene derniere.*

ANDROMAQUE.

Pyrrhus menace Andromaque de faire périr ſon fils, ſi elle ne veut pas conſentir à l'épouſer. *Acte III. Scene VI.*

La Vignette repréſente allégoriquement Aſtyanax que Pyrrhus cache d'un voile, pour le ſouſtraire aux fers & à la

la mort que lui préparent les Grecs. Les Furies pour Oreſte ſont exprimées dans un coin de ce tableau.

Pyrrhus ſollicite & preſſe Andromaque de répondre à ſa tendreſſe. *Acte I. Scene IV.*

Hermione veut engager Oreſte à faire ſoulever la Grèce contre Pyrrhus. *Acte II. Scene II.*

Les Grecs ligués contre Aſtyanax veulent le faire périr. Pyrrhus lui ſert de Bouclier. *Acte IV.*

Les Fureurs d'Oreſte. *Acte V. Scene derniere.*

LES PLAIDEURS.

La Comteſſe & Chicanneau attendoient le moment de parler à Dandin. Enfin il paroît par le ſoupirail, & nos Plaideurs lui préſentent leurs Requêtes. Dans ce moment arrive Léandre, qui les fait entourer par l'Intimé & Petit-Jean. *Acte II. Scene XI.*

La Vignette caractériſe les Plaideurs, que l'Eſprit de chicane ſouffle & pouſſe aux pieds des Juges, qui ſont repréſentés tenant l'Audience.

Le Cul-de-lampe du *I. Acte* repréſente Chicanneau & la Comteſſe, plaidant leur cauſe devant Dandin.

Un Groupe de plumes & de ſacs à procès font celui de l'*Acte II.*

Pour le *III. Acte*, un Enfant tenant de petits Chiens, ſujet analogue à la *Scene III.* de cet *Acte.*

BRITANNICUS.

Néron ayant invité Britannicus à un feſtin préparé, lui fit, par ſon Gouverneur, verſer dans ſa coupe du vin empoiſonné, dont ce Prince tomba mort dans l'inſtant. *Acte V. Scene V.*

La Vignette repréſente l'inſtant de la mort de Britannicus, victime de la tromperie & de la fureur de Néron, caractériſé par deux Vices qui l'accompagnent, la Ruſe & l'aveugle Vengeance.

Pour le Cul-de-lampe de l'*Acte I.* un Vaſe, une Coupe, & des Cyprès, attributs de la Tragédie de Britannicus.

Britannicus & Junie, dont Néron caché écoute les diſcours. *Acte II. Scene VI.*

Pour l'*Acte III.* un Serpent caché ſous des fleurs, allégorie au caractère de Néron.

La fameuſe Locuſte compoſe le poiſon préparé pour faire périr Britannicus, & elle en fait l'eſſai ſur un Eſclave. *Acte IV. Scene IV.*

Pour l'*Acte V.* la concordialité apparente de Néron, la Tromperie qui l'accompagne préſide à cette fauſſe amitié. *Scene V.*

LA THÉBAÏDE,

TRAGÉDIE,

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE SAINT-AIGNAN,
PAIR DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je vous présente un ouvrage qui n'a peut-être rien de considérable que l'honneur de vous avoir plu. Mais véritablement cet honneur est quelque chose de si grand pour moi, que quand ma pièce ne m'auroit produit que cet avantage, je

pourrois dire que ſon ſuccès auroit paſſé mes eſpérances. Et que pourrois-je eſpérer de plus glorieux, que l'approbation d'une perſonne qui ſait donner aux choſes un juſte prix, & qui eſt lui-même l'admiration de tout le monde? Auſſi, MONSEIGNEUR, ſi la Thébaïde *a reçu quelques applaudiſſemens, c'eſt ſans doute qu'on n'a pas oſé démentir le jugement que vous avez donné en ſa faveur; & il ſemble que vous lui avez communiqué ce don de plaire qui accompagne toutes vos actions. J'eſpère qu'étant dépouillée des ornemens du théâtre, vous ne laiſſerez pas de la regarder encore favorablement. Si cela eſt, quelques ennemis qu'elle puiſſe avoir, je n'appréhende rien pour elle, puiſqu'elle ſera aſſurée d'un protecteur, que le nombre des ennemis n'a pas accoûtumé d'ébranler. On ſait, MONSEIGNEUR, que ſi vous avez une parfaite connoiſſance des belles choſes, vous n'entreprenez pas les grandes avec un courage moins élevé, & que vous avez réuni en vous ces deux excellentes qualités qui ont fait ſéparément tant de grands hommes. Mais je dois craindre que mes louanges ne vous ſoient auſſi importunes, que les vôtres m'ont été avantageuſes. Auſſi bien je ne vous dirois que des choſes qui ſont connues de tout le monde, & que vous ſeul voulez ignorer. Il ſuffit que vous me permettiez de vous dire, avec un profond reſpect, que je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
RACINE.

PRÉFACE.

LE lecteur me permettra de lui demander un peu plus d'indulgence pour cette pièce, que pour les autres qui la suivent. J'étois fort jeune quand je la fis. Quelques vers que j'avois faits alors, tomberent par hasard entre les mains de quelques personnes d'esprit. Il m'exciterent à faire une Tragédie, & me proposerent le sujet de la *Thébaïde*. Ce sujet avoit été autrefois traité par Rotrou, sous le nom d'Antigone. Mais il faisoit mourir les deux freres dès le commencement de son troisième acte. Le reste étoit en quelque sorte le commencement d'une autre tragédie, où l'on entroit dans des intérêts tout nouveaux. Et il avoit réuni en une seule pièce deux actions différentes, dont l'une sert de matière aux Phéniciennes d'Euripide, & l'autre à l'Antigone de Sophocle. Je compris que cette duplicité d'action avoit pu nuire à sa pièce, qui d'ailleurs étoit remplie de quantité de beaux endroits. Je dressai à peu près mon plan sur les Phéniciennes d'Euripide. Car pour la Thébaïde qui est dans Sénèque, je suis un peu dans l'opinion d'Heinsius, & je tiens comme lui, que non-seulement ce n'est point une tragédie de Sénèque, mais que c'est plûtôt l'ouvrage d'un déclamateur, qui ne savoit ce que c'étoit que tragédie.

La catastrophe de ma pièce est peut-être un peu trop sanglante. En effet, il n'y paroît presque pas un acteur qui ne meure à la fin. Mais aussi c'est la *Thébaïde*, c'est-à-dire, le sujet le plus tragique de l'antiquité.

L'amour qui a d'ordinaire tant de part dans les tragédies, n'en a presque point ici. Et je doute que je lui en donnasse davantage si c'étoit à recommencer. Car il faudroit ou que l'un des deux freres fût amoureux, ou tous les deux ensemble. Et quelle apparence de leur donner d'autres intérêts que ceux de cette fameuse haine qui les occupoit tout entiers? Ou bien il faut jetter l'amour sur un des seconds personnages, comme j'ai fait. Et alors cette passion qui devient comme étrangère au sujet, ne peut produire que de médiocres effets. En un mot je suis persuadé que les tendresses ou les jalousies des amans ne sauroient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides, & toutes les autres horreurs qui composent l'histoire d'Œdipe & de sa malheureuse famille.

ACTEURS.

ETEOCLE, roi de Thèbes.

POLINICE, frere d'Etéocle.

JOCASTE, mere de ces deux princes & d'Antigone.

ANTIGONE, sœur d'Etéocle & de Polinice.

CREON, oncle des princes & de la princesse.

HEMON, fils de Créon, amant d'Antigone.

OLYMPE, confidente de Jocaste.

ATTALE, confident de Créon.

UN SOLDAT de l'armée de Polinice.

UN PAGE.

GARDES.

La scène est à Thèbes dans une salle du Palais royal.

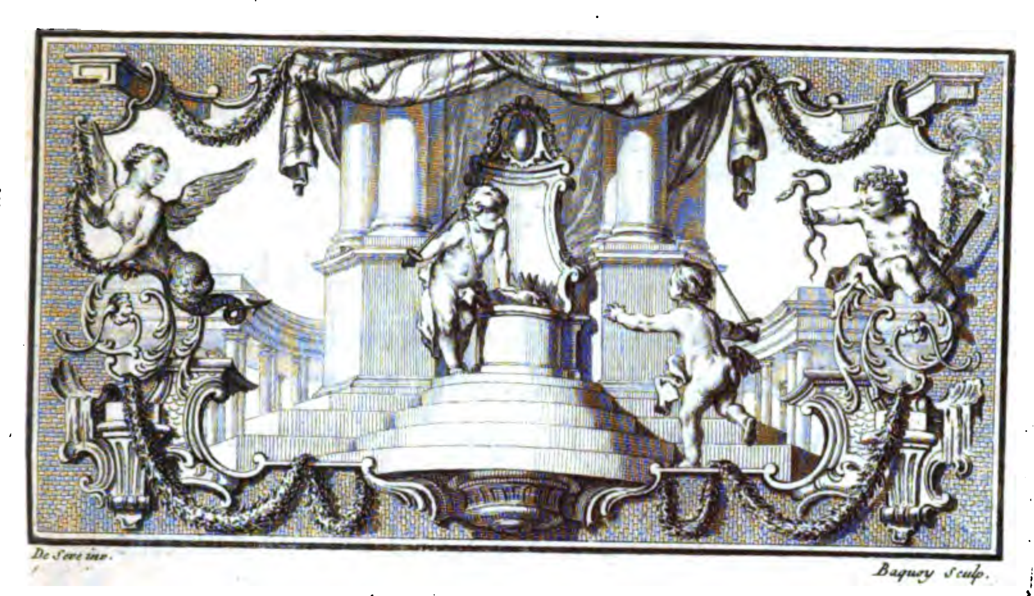


Jac. de Seve inv. *J. Tardieu Sculp.*

LA THEBAIDE

ou

les Freres Ennemis.



LA THÉBAÏDE
OU
LES FRERES ENNEMIS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

ILS ſont ſortis, Olympe ? Ah mortelles douleurs !
Qu'un moment de repos me va coûter de pleurs !
Mes yeux, depuis ſix mois, étoient ouverts aux larmes ;
Et le ſommeil les ferme en de telles allarmes !
Puiſſe pluſtôt la mort les fermer pour jamais,
Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits !

Mais en ſont-ils aux mains ?

OLYMPE.

Du haut de la muraille
Je les ai vûs déjà tous rangés en bataille ;
J'ai vû déjà le fer briller de toutes parts ;
Et, pour vous avertir, j'ai quitté les remparts.
J'ai vû le fer en main Etéocle lui-même ;
Il marche des premiers, &, d'une ardeur extrême,
Il montre aux plus hardis à braver le danger.

JOCASTE.

N'en doutons plus, Olympe, ils ſe vont égorger.
Que l'on coure avertir & hâter la Princeſſe,
Je l'attens. Juſte ciel, ſoutenez ma foibleſſe.
Il faut courir, Olympe, après ces inhumains ;
Il les faut ſéparer, ou mourir par leurs mains.
Nous voici donc, hélas, à ce jour déteſtable,
Dont la ſeule frayeur me rendoit miſérable !
Ni prières, ni pleurs ne m'ont de rien ſervi ;
Et le courroux du Sort vouloit être aſſouvi.
O toi, Soleil, ô toi, qui rends le jour au monde,
Que ne l'as-tu laiſſé dans une nuit profonde ?
A de ſi noirs forfaits prêtes-tu tes rayons ?
Et peux-tu, ſans horreur, voir ce que nous voyons ?
Mais ces monſtres, hélas, ne t'épouvantent guéres !
La race de Laïus les a rendus vulgaires ;
Tu peux voir ſans frayeur les crimes de mes fils,
Après ceux que le père & la mère ont commis :

Tu ne t'étonnes pas ſi mes fils ſont perfides,
S'ils ſont tous deux méchans, & s'ils ſont parricides;
Tu ſais qu'ils ſont ſortis d'un ſang inceſtueux,
Et tu t'étonnerois s'ils étoient vertueux.

SCENE II.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

JOCASTE.

MA fille, avez-vous ſû l'excès de nos miſéres?

ANTIGONE.

Oui, Madame, on m'a dit la fureur de mes frères.

JOCASTE.

Allons, chere Antigone, & courons de ce pas
Arrêter, s'il ſe peut, leur parricide bras.
Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre;
Voyons ſi contre nous ils pourront ſe défendre,
Ou s'ils oſeront bien, dans leur noire fureur,
Répandre notre ſang pour attaquer le leur.

ANTIGONE.

Madame, c'en eſt fait, voici le Roi lui-même.

SCENE III.

JOCASTE, ANTIGONE, ETEOCLE, OLYMPE.

JOCASTE.

OLympe, ſoutien-moi, ma douleur eſt extrême.

ETEOCLE.

Madame, qu'avez-vous; & quel trouble...

JOCASTE.

Ah, mon fils,
Quelles traces de ſang vois-je ſur vos habits?
Eſt-ce du ſang d'un frère, ou n'eſt-ce point du vôtre?

ETEOCLE.

Non, Madame, ce n'eſt ni de l'un ni de l'autre:
Dans ſon camp juſqu'ici Polinice arrêté,
Pour combattre, à mes yeux ne s'eſt point préſenté.
D'Argiens ſeulement une troupe hardie
M'a voulu de nos murs diſputer la ſortie.
J'ai fait mordre la poudre à ces audacieux;
Et leur ſang eſt celui qui paroit à vos yeux.

JOCASTE.

Mais que prétendiez-vous; & quelle ardeur ſoudaine
Vous a fait, tout-à-coup, deſcendre dans la plaine?

ETEOCLE.

Madame, il étoit tems que j'en uſaſſe ainſi,
Et je perdois ma gloire à demeurer ici.
Le peuple, à qui la faim ſe faiſoit déja craindre,
De mon peu de vigueur commençoit à ſe plaindre,
Me reprochant déja qu'il m'avoit couronné,
Et que j'occupois mal le rang qu'il m'a donné.
Il le faut ſatisfaire; & quoi qu'il en arrive,
Thébes, dès aujourd'hui, ne ſera plus captive;
Je veux, en n'y laiſſant aucun de mes ſoldats,
Qu'elle ſoit ſeulement juge de nos combats.

J'ai des forces assez pour tenir la campagne;
Et, si quelque bonheur nos armes accompagne,
L'insolent Polinice & ses fiers alliés
Laisseront Thébes libre, ou mourront à mes pieds.

JOCASTE.

Vous pourriez d'un tel sang, ô ciel, souiller vos armes!
La couronne pour vous a-t-elle tant de charmes?
Si par un parricide il la falloit gagner,
Ah, mon fils, à ce prix voudriez-vous regner?
Mais il ne tient qu'à vous, si l'honneur vous anime,
De nous donner la paix sans le secours d'un crime,
Et de votre courroux triomphant aujourd'hui,
Contenter votre frère, & regner avec lui.

ETEOCLE.

Appellez-vous regner partager ma couronne,
Et céder lâchement ce que mon droit me donne?

JOCASTE.

Vous le savez, mon fils, la justice & le sang
Lui donnent, comme à vous, sa part à ce haut rang.
Œdipe, en achevant sa triste destinée,
Ordonna qu'un chacun regneroit son année,
Et n'ayant qu'un Etat à mettre sous vos loix,
Voulut que, tour à tour, vous fussiez tous deux Rois.
A ces conditions vous daignâtes souscrire.
Le Sort vous appella le premier à l'Empire,
Vous montâtes au trône, il n'en fut point jaloux;
Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous?

ETEOCLE.

Non, Madame, à l'Empire il ne doit plus prétendre;
Thébes à cet arrêt n'a point voulu ſe rendre;
Et lorſque ſur le trône il s'eſt voulu placer,
C'eſt elle, & non pas moi, qui l'en a ſû chaſſer.
Thébes doit-elle moins redouter ſa puiſſance,
Après avoir ſix mois ſenti ſa violence?
Voudroit-elle obéïr à ce Prince inhumain,
Qui vient d'armer contr'elle & le fer & la faim?
Prendroit-elle pour Roi l'eſclave de Mycène,
Qui pour tous les Thébains n'a plus que de la haine,
Qui s'eſt au roi d'Argos indignement ſoumis;
Et que l'hymen attache à nos fiers ennemis?
Lorſque le roi d'Argos l'a choiſi pour ſon gendre,
Il eſpéroit par lui de voir Thébes en cendre.
L'amour eut peu de part à cet hymen honteux;
Et la ſeule fureur en alluma les feux.
Thébes m'a couronné pour éviter ſes chaînes;
Elle s'attend par moi de voir finir ſes peines;
Il la faut accuſer ſi je manque de foi,
Et je ſuis ſon captif, je ne ſuis pas ſon Roi.

JOCASTE.

Dites, dites pluſtôt, cœur ingrat & farouche,
Qu'auprès du diadême il n'eſt rien qui vous touche.
Mais je me trompe encor, ce rang ne vous plaît pas,
Et le crime tout ſeul a pour vous des appas.
Hé bien, puiſqu'à ce point vous en êtes avide,
Je vous offre à commetre un double parricide,

Verſez le ſang d'un frère ; &, ſi c'eſt peu du ſien,
Je vous invite encore à répandre le mien.
Vous n'aurez plus alors d'ennemis à ſoumettre,
D'obſtacle à ſurmonter, ni de crime à commettre ;
Et n'ayant plus au trône un fâcheux concurrent,
De tous les criminels vous ſerez le plus grand.

ETEOCLE.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous ſatisfaire,
Il faut ſortir du trône & couronner mon frère ;
Il faut, pour ſeconder votre injuſte projet,
De ſon Roi que j'étois devenir ſon ſujet ;
Et, pour vous élever au comble de la joie,
Il faut à ſa fureur que je me livre en proie,
Il faut par mon trépas . . . . .

JOCASTE.

Ah Ciel, quelle rigueur !
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur !
Je ne demande pas que vous quittiez l'Empire ;
Regnez toujours, mon fils, c'eſt ce que je deſire.
Mais ſi tant de malheurs vous touchent de pitié,
Si pour moi votre cœur garde quelque amitié,
Et ſi vous prenez ſoin de votre gloire même,
Aſſociez un frère à cet honneur ſuprême ;
Ce n'eſt qu'un vain éclat qu'il recevra de vous,
Votre regne en ſera plus puiſſant & plus doux.
Les peuples, admirant cette vertu ſublime,
Voudront toujours pour Prince un Roi ſi magnanime ;

Et cet illustre effort, loin d'affoiblir vos droits,
Vous rendra le plus juste & le plus grand des Rois:
Ou s'il faut que mes vœux vous trouvent infléxible,
Si la paix à ce prix vous paroît impossible,
Et si le diadéme a pour vous tant d'attraits,
Au moins consolez-moi de quelque heure de paix.
Accordez cette grace aux larmes d'une mère:
Et cependant, mon fils, j'irai voir votre frère;
La pitié dans son ame aura peut-être lieu,
Ou du moins pour jamais j'irai lui dire adieu.
Dès ce même moment permettez que je sorte,
J'irai jusqu'à sa tente, & j'irai sans escorte;
Par mes justes soupirs j'espére l'émouvoir.

ETEOCLE.

Madame, sans sortir vous le pouvez revoir;
Et si cette entrevûe a pour vous tant de charmes,
Il ne tiendra qu'à lui de suspendre nos armes.
Vous pouvez, dès cette heure, accomplir vos souhaits,
Et le faire venir jusques dans ce palais.
J'irai plus loin encore: &, pour faire connaître
Qu'il a tort, en effet, de me nommer un traître,
Et que je ne suis pas un tyran odieux;
Que l'on fasse parler & le peuple & les Dieux.
Si le peuple y consent, je lui céde ma place:
Mais qu'il se rende enfin si le peuple le chasse.
Je ne force personne, & j'engage ma foi
De laisser aux Thébains à se choisir un Roi.

SCENE

SCENE IV.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE, CREON, OLYMPE.

CREON.

SEigneur, votre ſortie a mis tout en allarmes :
Thébes, qui croit vous perdre, eſt déjà tout en larmes ;
L'épouvante & l'horreur regnent de toutes parts,
Et le peuple effrayé tremble ſur ſes remparts.

ETEOCLE.

Cette vaine frayeur ſera bientôt calmée.
Madame, je m'en vais retrouver mon armée ;
Cependant vous pouvez accomplir vos ſouhaits,
Faire entrer Polinice, & lui parler de paix.
Créon, la Reine ici commande en mon abſence ;
Diſpoſez tout le monde à ſon obéïſſance ;
Laiſſez, pour recevoir & pour donner ſes loix,
Votre fils Ménécée, & j'en ai fait le choix.
Comme il a de l'honneur autant que de courage,
Ce choix aux ennemis ôtera tout ombrage,
Et ſa vertu ſuffit pour les rendre aſſurés.

(*à Créon.*)

Commandez-lui, Madame. Et vous, vous me ſuivrez.

CREON.

Quoi, Seigneur...

ETEOCLE.

Oui, Créon, la chose est résolue.

CREON.

Et vous quittez ainsi la puissance absolue?

ETEOCLE.

Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas;
Faites ce que j'ordonne, & venez sur mes pas.

SCENE V.

JOCASTE, ANTIGONE, CREON, OLYMPE.

CREON.

QU'avez-vous fait, Madame, & par quelle conduite,
Forcez-vous un vainqueur à prendre ainsi la fuite?
Ce conseil va tout perdre.

JOCASTE.

Il va tout conserver;
Et par ce seul conseil Thébes se peut sauver.

CREON.

Et quoi, Madame, & quoi, dans l'état où nous sommes;
Lorsqu'avec un renfort de plus de six mille hommes,
La fortune promet toute chose aux Thébains,
Le Roi se laisse ôter la victoire des mains?

JOCASTE.

La victoire, Créon, n'est pas toujours si belle;
La honte & les remords vont souvent après elle.

Quand deux frères armés vont s'égorger entre eux,
Ne les pas séparer, c'est les perdre tous deux.
Peut-on faire au vainqueur une injure plus noire,
Que lui laisser gagner une telle victoire?

CREON.

Leur courroux est trop grand...

JOCASTE.

Il peut être adouci.

CREON.

Tous deux veulent regner.

JOCASTE.

Ils regneront aussi.

CREON.

On ne partage point la grandeur souveraine,
Et ce n'est pas un bien qu'on quitte & qu'on reprenne.

JOCASTE.

L'intérêt de l'Etat leur servira de loi.

CREON.

L'intérêt de l'Etat est de n'avoir qu'un Roi,
Qui, d'un ordre constant gouvernant ses provinces,
Accoûtume à ses loix & le peuple & les Princes.
Ce regne interrompu de deux Rois différens,
En lui donnant deux Rois, lui donne deux Tyrans.
Par un ordre souvent l'un à l'autre contraire,
Un frère détruiroit ce qu'auroit fait un frère.
Vous les verriez toujours former quelque attentat,
Et changer tous les ans la face de l'Etat.

Ce terme limité que l'on veut leur preſcrire,
Accroît leur violence en bornant leur Empire.
Tous deux feront gémir les peuples tour à tour:
Pareils à ces torrens qui ne durent qu'un jour;
Plus leur cours eſt borné, plus ils font de ravage;
Et d'horribles dégâts ſignalent leur paſſage.

JOCASTE.

On les verroit pluſtôt, par de nobles projets,
Se diſputer tous deux l'amour de leurs ſujets.
Mais avouez, Créon, que toute votre peine
C'eſt de voir que la paix rend votre attente vaine,
Qu'elle aſſure à mes fils le trône où vous tendez,
Et va rompre le piége où vous les attendez.
Comme, après leur trépas, le droit de la naiſſance
Fait tomber en vos mains la ſuprême puiſſance,
Le ſang qui vous unit aux deux Princes mes fils,
Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis;
Et votre ambition, qui tend à leur fortune,
Vous donne pour tous deux une haine commune;
Vous inſpirez au Roi vos conſeils dangereux,
Et vous en ſervez un pour les perdre tous deux.

CREON.

Je ne me repais point de pareilles chimères,
Mes reſpects pour le Roi ſont ardens & ſincères;
Et mon ambition eſt de le maintenir
Au trône, où vous croyez que je veux parvenir.
Le ſoin de ſa grandeur eſt le ſeul qui m'anime;
Je hais ſes ennemis, & c'eſt-là tout mon crime;

Je ne m'en cache point; mais, à ce que je voi,
Chacun n'eſt pas ici criminel comme moi.

JOCASTE.

Je ſuis mère, Créon, &, ſi j'aime ſon frère,
La perſonne du Roi ne m'en eſt pas moins chère.
De lâches courtiſans peuvent bien le haïr,
Mais une mère enfin ne peut pas ſe trahir.

ANTIGONE.

Vos intérêts ici ſont conformes aux nôtres,
Les ennemis du Roi ne ſont pas tous les vôtres;
Créon, vous êtes père, &, dans ces ennemis,
Peut-être ſongez-vous que vous avez un fils.
On ſait de quelle ardeur Hémon ſert Polinice.

CREON.

Oui, je le ſai, Madame, & je lui fais juſtice;
Je le dois, en effet, diſtinguer du commun,
Mais c'eſt pour le haïr encor plus que pas un;
Et je ſouhaiterois, dans ma juſte colère,
Que chacun le haït comme le hait ſon père.

ANTIGONE.

Après tout ce qu'a fait la valeur de ſon bras,
Tout le monde, en ce point, ne vous reſſemble pas.

CREON.

Je le voi bien, Madame, & c'eſt ce qui m'afflige,
Mais je ſai bien à quoi ſa révolte m'oblige;
Et tous ces beaux exploits qui le font admirer,
C'eſt ce qui me le fait juſtement abhorrer.

La honte suit toujours le parti des rebelles,
Leurs grandes actions sont les plus criminelles;
Ils signalent leur crime en signalant leur bras,
Et la gloire n'est point où les Rois ne sont pas.

ANTIGONE.

Ecoutez un peu mieux la voix de la Nature.

CREON.

Plus l'offenseur m'est cher, plus je ressens l'injure.

ANTIGONE.

Mais un père à ce point doit-il être emporté?
Vous avez trop de haine.

CREON.

Et vous, trop de bonté.
C'est trop parler, Madame, en faveur d'un rebelle.

ANTIGONE.

L'innocence vaut bien que l'on parle pour elle.

CREON.

Je sai ce qui le rend innocent à vos yeux.

ANTIGONE.

Et je sai quel sujet vous le rend odieux.

CREON.

L'Amour a d'autres yeux que le commun des hommes.

JOCASTE.

Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes;
Tout vous semble permis, mais craignez mon courroux.
Vos libertés enfin retomberoient sur vous.

ANTIGONE.

L'intérêt du public agit peu ſur ſon ame ;
Et l'amour du pays nous cache une autre flamme.
Je la ſai ; mais, Créon, j'en abhorre le cours,
Et vous ferez bien mieux de la cacher toujours.

CREON.

Je le ferai, Madame, & je veux, par avance,
Vous épargner encor juſques à ma préſence.
Auſſi-bien mes reſpeƈts redoublent vos mépris ;
Et je vais faire place à ce bienheureux fils.
Le Roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéiſſe.
Adieu. Faites venir Hémon & Polinice.

JOCASTE.

N'en doute pas, méchant, ils vont venir tous deux ;
Tous deux ils préviendront tes deſſeins malheureux.

SCENE VI.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

LE perfide, à quel point ſon inſolence monte !

JOCASTE.

Ses ſuperbes diſcours tourneront à ſa honte.
Bientôt, ſi nos deſirs ſont exaucés des cieux,
La paix nous vengera de cet ambitieux.
Mais il faut ſe hâter, chaque heure nous eſt chère,
Appellons promptement Hémon & votre frère ;

Je ſuis, pour ce deſſein, prête à leur accorder
Toutes les ſûretés qu'ils pourront demander.
Et toi, ſi mes malheurs ont laſſé ta juſtice,
Ciel, diſpoſe à la paix le cœur de Polinice;
Seconde mes ſoupirs, donne force à mes pleurs,
Et, comme il faut enfin, fais parler mes douleurs.

ANTIGONE *ſeule.*

Et ſi tu prens pitié d'une flamme innocente,
O ciel! en ramenant Hémon à ſon amante,
Ramene-le fidéle, & permets, en ce jour,
Qu'en retrouvant l'amant, je retrouve l'amour.

Fin du premier Acte.



De Seve inv. Baquoy Sculp.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HEMON.

HEMON.

QUoi? vous me refuſez votre aimable préſence,
Après un an entier de ſupplice & d'abſence?
Ne m'avez-vous, Madame, appellé près de vous,
Que pour m'ôter ſitôt un bien qui m'eſt ſi doux?

ANTIGONE.

Et voulez-vous ſitôt que j'abandonne un frère?
Ne dois-je pas au temple accompagner ma mère?
Et dois-je préférer, au gré de vos ſouhaits,
Le ſoin de votre amour à celui de la paix?

HEMON.

Madame, à mon bonheur c'eſt chercher trop d'obſtacles;
Ils iront bien, ſans nous, conſulter les Oracles.
Permettez que mon cœur, en voyant vos beaux yeux,
De l'état de ſon ſort interroge ſes Dieux.
Puis-je leur demander, ſans être téméraire,
S'ils ont toujours pour moi leur douceur ordinaire?
Souffrent-ils, ſans courroux, mon ardente amitié?
Et du mal qu'ils ont fait ont-ils quelque pitié?
Durant le triſte cours d'une abſence cruelle,
Avez-vous ſouhaité que je fuſſe fidelle?

Songiez-vous que la mort menaçoit loin de vous
Un amant qui ne doit mourir qu'à vos genoux ?
Ah, d'un ſi bel objet quand une ame eſt bleſſée ;
Quand un cœur juſqu'à vous éleve ſa penſée,
Qu'il eſt doux d'adorer tant de divins appas !
Mais auſſi que l'on ſouffre en ne les voyant pas !
Un moment, loin de vous, me duroit une année ;
J'aurois fini cent fois ma triſte deſtinée,
Si je n'euſſe ſongé, juſques à mon retour,
Que mon éloignement vous prouvoit mon amour ;
Et que le ſouvenir de mon obéïſſance
Pourroit en ma faveur parler en mon abſence ;
Et que, penſant à moi, vous penſeriez auſſi
Qu'il faut aimer beaucoup pour obéïr ainſi.

ANTIGONE.

Oui, je l'avois bien crû qu'une ame ſi fidelle
Trouveroit dans l'abſence une peine cruelle ;
Et, ſi mes ſentimens ſe doivent découvrir,
Je ſouhaitois, Hémon, qu'elle vous fit ſouffrir ;
Et qu'étant loin de moi, quelque ombre d'amertume
Vous fit trouver les jours plus longs que de coutume.
Mais ne vous plaignez pas ; mon cœur chargé d'ennui
Ne vous ſouhaitoit rien qu'il n'éprouvât en lui ;
Sur-tout, depuis le tems que dure cette guerre,
Et que de gens armés vous couvrez cette terre.
O Dieux, à quels tourmens mon cœur s'eſt vû ſoumis,
Voyant des deux côtés ſes plus tendres amis !
Mille objets de douleur déchiroient mes entrailles ;

J'en voyois & dehors & dedans nos murailles;
Chaque assaut à mon cœur livroit mille combats;
Et, mille fois le jour, je souffrois le trépas.

HEMON.

Mais enfin, qu'ai-je fait, en ce malheur extrême,
Que ne m'ait ordonné ma Princesse elle-même?
J'ai suivi Polinice, & vous l'avez voulu;
Vous me l'avez prescrit par un ordre absolu.
Je lui vouai dès-lors une amitié sincère,
Je quittai mon pays, j'abandonnai mon père.
Sur moi, par ce départ, j'attirai son courroux;
Et, pour tout dire enfin, je m'éloignai de vous.

ANTIGONE.

Je m'en souviens, Hémon, & je vous fais justice.
C'est moi que vous serviez en servant Polinice;
Il m'étoit cher alors comme il est aujourd'hui,
Et je prenois pour moi ce qu'on faisoit pour lui.
Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance,
Et j'avois sur son cœur une entière puissance;
Je trouvois à lui plaire une extrême douceur,
Et les chagrins du frère étoient ceux de la sœur.
Ah, si j'avois encor sur lui le même empire!
Il aimeroit la paix, pour qui mon cœur soupire.
Notre commun malheur en seroit adouci;
Je le verrois, Hémon, vous me verriez aussi.

HEMON.

De cette affreuse guerre il abhorre l'image.
Je l'ai vû soupirer de douleur & de rage,

Lorſque, pour remonter au trône paternel,
On le força de prendre un chemin ſi cruel.
Eſpérons que le Ciel, touché de nos miſères,
Achevera bientôt de réunir les frères;
Puiſſe-t-il rétablir l'amitié dans leur cœur,
Et conſerver l'amour dans celui de la ſœur!

ANTIGONE.

Hélas, ne doutez point que ce dernier ouvrage
Ne lui ſoit plus aiſé que de calmer leur rage!
Je les connois tous deux, & je répondrois bien
Que leur cœur, cher Hémon, eſt plus dur que le mien.
Mais les Dieux, quelquefois, font de plus grands miracles.

SCENE II.

ANTIGONE, HEMON, OLYMPE.

ANTIGONE.

HÉ bien, apprendrons-nous ce qu'ont dit les Oracles?
Que faut-il faire?

OLYMPE.

Hélas!

ANTIGONE.

Quoi? qu'en a-t-on appris?
Eſt-ce la guerre, Olympe?

OLYMPE.

Ah, c'eſt encore pis!

HEMON.

Quel eſt donc ce grand mal que leur courroux annonce ?

OLYMPE.

Prince, pour en juger, écoutez leur réponſe :

Thébains, pour n'avoir plus de guerres,
Il faut, par un ordre fatal,
Que le dernier du Sang royal,
Par ſon trépas, enſanglante vos terres.

ANTIGONE.

O Dieux, que vous a fait ce ſang infortuné !
Et pourquoi tout entier l'avez-vous condamné ?
N'êtes-vous pas contens de la mort de mon père ?
Tout notre ſang doit-il ſentir votre colère ?

HEMON.

Madame, cet arrêt ne vous regarde pas.
Votre vertu vous met à couvert du trépas.
Les Dieux ſavent trop bien connoître l'innocence.

ANTIGONE.

Et ce n'eſt pas pour moi que je crains leur vengeance.
Mon innocence, Hémon, ſeroit un foible appui ;
Fille d'Œdipe, il faut que je meure pour lui.
Je l'attens, cette mort, & je l'attens ſans plainte ;
Et, s'il faut avouer le ſujet de ma crainte,
C'eſt pour vous que je crains ; oui, cher Hémon, pour vous.
De ce ſang malheureux vous ſortez comme nous ;
Et je ne voi que trop que le courroux céleſte
Vous rendra, comme à nous, cet honneur bien funeſte,

Et fera regretter aux Princes des Thébains,
De n'être pas fortis du dernier des humains.

HEMON.

Peut-on fe repentir d'un fi grand avantage ?
Un fi noble trépas flatte trop mon courage ;
Et du fang de fes Rois il eft beau d'être iffu,
Dût-on rendre ce fang fitôt qu'on l'a reçû.

ANTIGONE.

Hé quoi, fi parmi nous on a fait quelque offenfe,
Le Ciel doit-il fur vous en prendre la vengeance ?
Et n'eft-ce pas affez du père & des enfans,
Sans qu'il aille plus loin chercher des innocens ?
C'eft à nous à payer pour les crimes des nôtres ;
Puniffez-nous, grands Dieux ! mais épargnez les autres.
Mon père, cher Hémon, vous va perdre aujourd'hui ;
Et je vous perds peut-être encore plus que lui.
Le Ciel punit fur vous, & fur votre famille,
Et les crimes du père & l'amour de la fille ;
Et ce funefte amour vous nuit encore plus
Que les crimes d'Œdipe & le fang de Laïus.

HEMON.

Quoi, mon amour, Madame ! Et qu'a-t-il de funefte ?
Eft-ce un crime qu'aimer une Beauté célefte ?
Et puifque, fans colère, il eft reçû de vous,
En quoi peut-il du Ciel mériter le courroux ?
Vous feule en mes foupirs êtes intéreffée ;
C'eft à vous à juger s'ils vous ont offenfée ;

Tels que seront pour eux vos arrêts tout-puissans,
Ils seront criminels ou seront innocens.
Que le Ciel, à son gré, de ma perte dispose,
J'en chérirai toujours & l'une & l'autre cause;
Glorieux de mourir pour le sang de mes Rois,
Et plus heureux encor de mourir sous vos loix.
Aussi-bien, que ferois-je en ce commun naufrage?
Pourrois-je me résoudre à vivre davantage?
En vain les Dieux voudroient différer mon trépas,
Mon désespoir feroit ce qu'ils ne feroient pas.
Mais peut-être, après tout, notre frayeur est vaine;
Attendons... Mais voici Polinice & la Reine.

SCENE III.

JOCASTE, POLINICE, ANTIGONE, HEMON.

POLINICE.

MAdame, au nom des Dieux, cessez de m'arrêter.
Je voi bien que la paix ne peut s'exécuter.
J'espérois que du Ciel la justice infinie
Voudroit se déclarer contre la tyrannie;
Et que, lassé de voir répandre tant de sang,
Il rendroit à chacun son légitime rang;
Mais, puisque ouvertement il tient pour l'injustice,
Et que des criminels il se rend le complice,
Dois-je encore espérer qu'un peuple révolté,
Quand le Ciel est injuste, écoute l'équité?

Dois-je prendre pour juge une troupe insolente,
D'un fier usurpateur ministre violente,
Qui sert mon ennemi par un lâche intérêt,
Et qu'il anime encor, tout éloigné qu'il est?
La raison n'agit point sur une populace.
De ce peuple déja j'ai ressenti l'audace;
Et loin de me reprendre après m'avoir chassé,
Il croit voir un Tyran dans un Prince offensé.
Comme sur lui l'honneur n'eut jamais de puissance,
Il croit que tout le monde aspire à la vengeance;
De ses inimitiés rien n'arrête le cours;
Quand il hait une fois, il veut haïr toujours.

JOCASTE.

Mais s'il est vrai, mon fils, que ce peuple vous craigne,
Et que tous les Thébains redoutent votre regne,
Pourquoi, par tant de sang, cherchez-vous à regner
Sur ce peuple endurci que rien ne peut gagner?

POLINICE.

Est-ce au peuple, Madame, à se choisir un maître?
Sitôt qu'il hait un Roi, doit-on cesser de l'être?
Sa haine ou son amour sont-ce les premiers droits,
Qui font monter au trône ou descendre les Rois?
Que le peuple, à son gré, nous craigne ou nous chérisse,
Le sang nous met au trône, & non pas son caprice;
Ce que le sang lui donne il le doit accepter;
Et, s'il n'aime son Prince, il le doit respecter.

JOCASTE.

Vous serez un Tyran haï de vos Provinces.

POLINICE.

POLINICE.

Ce nom ne convient pas aux légitimes Princes;
De ce titre odieux mes droits me ſont garants;
La haine des ſujets ne fait pas les Tyrans.
Appellez de ce nom Etéocle lui-même.

JOCASTE.

Il eſt aimé de tous.

POLINICE.

C'eſt un Tyran qu'on aime,
Qui, par cent lâchetés, tâche à ſe maintenir
Au rang où, par la force, il a ſû parvenir;
Et ſon orgueil le rend, par un effet contraire,
Eſclave de ſon peuple & Tyran de ſon frère.
Pour commander tout ſeul il veut bien obéïr,
Et ſe fait mépriſer pour me faire haïr.
Ce n'eſt pas ſans ſujet que l'on préfère un traitre;
Le peuple aime un eſclave, & craint d'avoir un maître;
Mais je croirois trahir la majeſté des Rois,
Si je faiſois le peuple arbitre de mes droits.

JOCASTE.

Ainſi donc la diſcorde a pour vous tant de charmes?
Vous laſſez-vous déja d'avoir poſé les armes?
Ne ceſſerons-nous point, après tant de malheurs,
Vous, de verſer du ſang, moi, de verſer des pleurs?
N'accorderez-vous rien aux larmes d'une mère?
Ma fille, s'il ſe peut, retenez votre frère;

Le cruel pour vous ſeule avoit de l'amitié.

ANTIGONE.

Ah, ſi pour vous ſon ame eſt ſourde à la pitié!
Que pourrois-je eſpérer d'une amitié paſſée,
Qu'un long éloignement n'a que trop effacée?
A peine en ſa mémoire ai-je encor quelque rang;
Il n'aime, il ne ſe plaît qu'à répandre du ſang.
Ne cherchez plus en lui ce Prince magnanime,
Ce Prince qui montroit tant d'horreur pour le crime,
Dont l'ame généreuſe avoit tant de douceur,
Qui reſpectoit ſa mère, & chériſſoit ſa ſœur:
La nature pour lui n'eſt plus qu'une chimère;
Il méconnoit ſa ſœur, il mépriſe ſa mère;
Et l'ingrat, en l'état où ſon orgueil l'a mis,
Nous croit des étrangers ou bien des ennemis.

POLINICE.

N'imputez point ce crime à mon ame affligée;
Dites pluſtôt, ma ſœur, que vous êtes changée;
Dites que de mon rang l'injuſte uſurpateur
M'a ſû ravir encor l'amitié de ma ſœur.
Je vous connois toujours, & ſuis toujours le même.

ANTIGONE.

Eſt-ce m'aimer, cruel, autant que je vous aime,
Que d'être inexorable à mes triſtes ſoupirs,
Et m'expoſer encore à tant de déplaiſirs?

POLINICE.

Mais vous-même, ma ſœur, eſt-ce aimer votre frère,
Que de lui faire enfin cette injuſte priére,

Et me vouloir ravir le ſceptre de la main ?
Dieux, qu'eſt-ce qu'Etéocle a de plus inhumain !
C'eſt trop favoriſer un Tyran qui m'outrage.

ANTIGONE.

Non, non, vos intérêts me touchent davantage :
Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point ;
Avec vos ennemis ils ne conſpirent point.
Cette paix que je veux me ſeroit un ſupplice,
S'il en devoit coûter le ſceptre à Polinice ;
Et l'unique faveur, mon frère, où je prétends,
C'eſt qu'il me ſoit permis de vous voir plus long-temps.
Seulement quelques jours ſouffrez que l'on vous voie ;
Et donnez-nous le tems de chercher quelque voie,
Qui puiſſe vous remettre au rang de vos ayeux,
Sans que vous répandiez un ſang ſi précieux.
Pouvez-vous refuſer cette grace légère
Aux larmes d'une ſœur, aux ſoupirs d'une mère ?

JOCASTE.

Mais quelle crainte encor vous peut inquiéter ?
Pourquoi ſi promptement voulez-vous nous quitter ?
Quoi, ce jour tout entier n'eſt-il pas de la trève ?
Dès qu'elle a commencé, faut-il qu'elle s'achève ?
Vous voyez qu'Etéocle a mis les armes bas ;
Il veut que je vous voie, & vous ne voulez pas.

ANTIGONE.

Oui, mon frère, il n'eſt pas comme vous infléxible ;
Aux larmes de ſa mère il a paru ſenſible ;

Nos pleurs ont desarmé sa colère aujourd'hui ;
Vous l'appellez cruel, vous l'êtes plus que lui.

HEMON.

Seigneur, rien ne vous presse ; & vous pouvez, sans peine,
Laisser agir encor la Princesse & la Reine :
Accordez tout ce jour à leur pressant desir ;
Voyons si leur dessein ne pourra réussir.
Ne donnez pas la joie au Prince votre frère,
De dire que, sans vous, la paix se pouvoit faire.
Vous aurez satisfait une mère, une sœur ;
Et vous aurez, sur-tout, satisfait votre honneur.
Mais que veut ce soldat ? son ame est toute émue.

SCENE IV.

JOCASTE, POLINICE, ANTIGONE, HEMON, UN SOLDAT.

UN SOLDAT *à Polinice.*

SEigneur, on est aux mains, & la trève est rompue.
Créon & les Thébains, par l'ordre de leur Roi,
Attaquent votre armée, & violent leur foi.
Le brave Hippomédon s'efforce, en votre absence,
De soutenir leur choc de toute sa puissance :
Par son ordre, Seigneur, je vous viens avertir.

POLINICE.

Ah, les traîtres ! Allons, Hémon, il faut sortir.

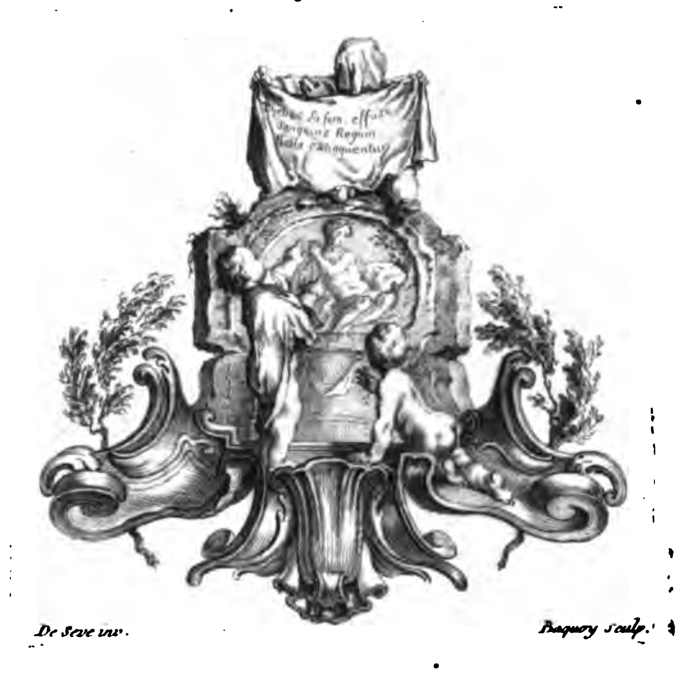
(*à la Reine.*)

Madame, vous voyez comme il tient ſa parole ;
Mais il veut le combat, il m'attaque, & j'y vole.

JOCASTE.

Polinice, mon fils.... Mais il ne m'entend plus,
Auſſi-bien que mes pleurs mes cris ſont ſuperflus.
Chere Antigone, allez, courez à ce barbare.
Du moins, allez prier Hémon qu'il les ſépare.
La force m'abandonne, & je n'y puis courir ;
Tout ce que je puis faire, hélas, c'eſt de mourir !

Fin du ſecond Acte.



De Seve inv. Baquoy sculp.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

OLYMPE, va-t'en voir ce funeste spectacle.
Va voir si leur fureur n'a point trouvé d'obstacle;
Si rien n'a pû toucher l'un ou l'autre parti.
On dit qu'à ce dessein Ménécée est sorti.

OLYMPE.

Je ne sai quel dessein animoit son courage,
Une héroïque ardeur brilloit sur son visage;
Mais vous devez, Madame, espérer jusqu'au bout.

JOCASTE.

Va tout voir, chere Olympe, & me vien dire tout.
Eclaircis promptement ma triste inquiétude.

OLYMPE.

Mais vous dois-je laisser en cette solitude?

JOCASTE.

Va, je veux être seule en l'état où je suis,
Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis.

SCENE II.

JOCASTE *seule.*

DUreront-ils toujours ces ennuis si funestes ?
N'épuiseront-ils point les vengeances célestes ?
Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas,
Sans jamais au tombeau précipiter mes pas ?
O Ciel, que tes rigueurs seroient peu redoutables,
Si la foudre d'abord accabloit les coupables !
Et que tes châtimens paroissent infinis,
Quand tu laisses la vie à ceux que tu punis !
Tu ne l'ignores pas, depuis le jour infame,
Où de mon propre fils je me trouvai la femme,
Le moindre des tourmens que mon cœur a soufferts,
Egale tous les maux que l'on souffre aux enfers :
Et toutefois, ô Dieux, un crime involontaire
Devoit-il attirer toute votre colère ?
Le connoissois-je, hélas ! ce fils infortuné ?
Vous-mêmes, dans mes bras, vous l'avez amené.
C'est vous, dont la rigueur m'ouvrit ce précipice.
Voilà de ces grands Dieux la suprême justice ;
Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas,
Ils nous le font commettre, & ne l'excusent pas.
Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables,
Afin d'en faire après d'illustres misérables ?
Et ne peuvent-ils point, quand ils sont en courroux,
Chercher des criminels à qui le crime est doux ?

SCENE III.

JOCASTE, ANTIGONE.

JOCASTE.

HE' bien, en eſt-ce fait ? L'un ou l'autre perfide
Vient-il d'exécuter ſon noble parricide ?
Parlez, parlez, ma fille :

ANTIGONE.

Ah, Madame, en effet
L'Oracle eſt accompli, le Ciel eſt ſatisfait.

JOCASTE.

Quoi, mes deux fils ſont morts ?

ANTIGONE.

Un autre ſang, Madame,
Rend la paix à l'Etat, & le calme à votre ame ;
Un ſang digne des Rois dont il eſt découlé,
Un Héros pour l'Etat s'eſt lui-même immolé.
Je courois pour fléchir Hémon & Polinice,
Ils étoient déja loin avant que je ſortiſſe,
Ils ne m'entendoient plus ; & mes cris douloureux
Vainement par leur nom les rappelloient tous deux.
Ils ont tous deux volé vers le champ de bataille,
Et moi je ſuis montée au haut de la muraille,
D'où le peuple étonné regardoit, comme moi,
L'approche d'un combat qui le glaçoit d'effroi.
A cet inſtant fatal, le dernier de nos Princes,
L'honneur de notre ſang, l'eſpoir de nos Provinces,

Ménécée,

Ménécée, en un mot, digne frère d'Hémon,
Et trop indigne auſſi d'être fils de Créon,
De l'amour du pays montrant ſon ame atteinte,
Au milieu des deux camps s'eſt avancé ſans crainte;
Et ſe faiſant ouir des Grecs & des Thébains:
Arrêtez, a-t-il dit, *arrêtez, inhumains.*
Ces mots impérieux n'ont point trouvé d'obſtacle.
Les ſoldats étonnés de ce nouveau ſpectacle,
De leur noire fureur ont ſuſpendu le cours;
Et ce Prince auſſi-tôt pourſuivant ſon diſcours:
Apprenez, a-t-il dit, *l'arrêt des Deſtinées,*
Par qui vous allez voir vos miſeres bornées.
Je ſuis le dernier ſang de vos Rois deſcendu,
Qui, par l'ordre des Dieux, doit être répandu.
Recevez donc ce ſang que ma main va répandre;
Et recevez la paix où vous n'oſiez prétendre.
Il ſe taît, & ſe frappe en achevant ces mots;
Et les Thébains voyant expirer ce héros,
Comme ſi leur ſalut devenoit leur ſupplice,
Regardent, en tremblant, ce noble ſacrifice.
J'ai vû le triſte Hémon abandonner ſon rang
Pour venir embraſſer ce frère tout en ſang.
Créon, à ſon exemple, a jetté bas les armes,
Et vers ce fils mourant eſt venu tout en larmes;
Et l'un & l'autre camp les voyant retirés,
Ont quitté le combat & ſe ſont ſéparés.
Et moi, le cœur tremblant, & l'ame toute émue,
D'un ſi funeſte objet j'ai détourné la vue,

De ce Prince admirant l'héroïque fureur.

JOCASTE.

Comme vous je l'admire, & j'en frémis d'horreur.
Eſt-il poſſible, ô Dieux, qu'après ce grand miracle,
Le repos des Thébains trouve encor quelque obſtacle ?
Cet illuſtre trépas ne peut-il vous calmer,
Puiſque même mes fils s'en laiſſent deſarmer ?
La refuſerez-vous cette noble victime ?
Si la vertu vous touche autant que fait le crime,
Si vous donnez les prix comme vous puniſſez,
Quels crimes par ce ſang ne ſeront effacés ?

ANTIGONE.

Oui, oui, cette vertu ſera récompenſée;
Les Dieux ſont trop payés du ſang de Ménécée;
Et le ſang d'un héros, auprès des Immortels,
Vaut ſeul plus que celui de mille criminels.

JOCASTE.

Connoiſſez mieux du Ciel la vengeance fatale;
Toujours à ma douleur il met quelque intervale:
Mais, hélas, quand ſa main ſemble me ſecourir,
C'eſt alors qu'il s'apprête à me faire périr!
Il a mis cette nuit quelque fin à mes larmes,
Afin qu'à mon réveil je viſſe tout en armes.
S'il me flatte auſſitôt de quelque eſpoir de paix,
Un Oracle cruel me l'ôte pour jamais.
Il m'amene mon fils, il veut que je le voie;
Mais, hélas, combien cher me vend-il cette joie!

Ce fils est insensible & ne m'écoute pas,
Et soudain il me l'ôte & l'engage aux combats.
Ainsi, toujours cruel, & toujours en colère,
Il feint de s'appaiser & devient plus sevère;
Il n'interrompt ses coups que pour les redoubler,
Et retire son bras pour me mieux accabler.

ANTIGONE.

Madame, espérons tout de ce dernier miracle.

JOCASTE.

La haine de mes fils est un trop grand obstacle.
Polinice endurci n'écoute que ses droits;
Du peuple & de Créon l'autre écoute la voix,
Oui, du lâche Créon. Cette ame intéressée
Nous ravit tout le fruit du sang de Ménécée:
En vain pour nous sauver ce grand Prince se perd,
Le père nous nuit plus que le fils ne nous sert;
De deux jeunes héros cet infidèle père.....

ANTIGONE.

Ah, le voici, Madame, avec le Roi mon frère!

SCENE IV.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE, CREON.

JOCASTE.

MOn fils, c'est donc ainsi que l'on garde sa foi?

ETEOCLE.

Madame, ce combat n'est point venu de moi;

Mais de quelques soldats, tant d'Argos que des nôtres,
Qui, s'étant querellés les uns avec les autres,
Ont insensiblement tout le corps ébranlé,
Et fait un grand combat d'un simple démêlé.
La bataille sans doute alloit être cruelle,
Et son événement vuidoit notre querelle,
Quand du fils de Créon l'héroïque trépas,
De tous les combattans a retenu le bras.
Ce Prince, le dernier de la race royale,
S'est appliqué des Dieux la réponse fatale:
Et lui-même à la mort il s'est précipité,
De l'amour du pays noblement transporté.

JOCASTE.

Ah, si le seul amour qu'il eut pour sa patrie,
Le rendit insensible aux douceurs de la vie,
Mon fils, ce même amour ne peut-il, seulement,
De votre ambition vaincre l'emportement?
Un exemple si beau vous invite à le suivre;
Il ne faudra cesser de regner ni de vivre.
Vous pouvez, en cédant un peu de votre rang,
Faire plus qu'il n'a fait en versant tout son sang.
Il ne faut que cesser de haïr votre frère;
Vous ferez beaucoup plus que sa mort n'a sû faire.
O Dieux, aimer un frère est-ce un plus grand effort
Que de haïr la vie & courir à la mort?
Et doit-il être enfin plus facile en un autre,
De répandre son sang, qu'en vous d'aimer le vôtre?

ETEOCLE.

Son illuſtre vertu me charme comme vous ;
Et d'un ſi beau trépas je ſuis même jaloux.
Et toutefois, Madame, il faut que je vous die
Qu'un trône eſt plus pénible à quitter que la vie ;
La gloire bien ſouvent nous porte à la haïr ;
Mais peu de Souverains ſont gloire d'obéir.
Les Dieux vouloient ſon ſang, & ce Prince, ſans crime,
Ne pouvoit à l'Etat refuſer ſa victime ;
Mais ce même pays, qui demandoit ſon ſang,
Demande que je regne, & m'attache à mon rang.
Juſqu'à ce qu'il m'en ôte il faut que j'y demeure.
Il n'a qu'à prononcer, j'obéïrai ſur l'heure ;
Et Thébes me verra, pour appaiſer ſon ſort,
Et deſcendre du trône, & courir à la mort.

CREON.

Ah, Ménécée eſt mort, le Ciel n'en veut point d'autre !
Laiſſez couler ſon ſang ſans y mêler le vôtre ;
Et puiſqu'il l'a verſé pour nous donner la paix,
Accordez-la, Seigneur, à nos juſtes ſouhaits.

ETEOCLE.

Hé quoi, même Créon pour la paix ſe déclare ?

CREON.

Pour avoir trop aimé cette guerre barbare,
Vous voyez les malheurs où le Ciel m'a plongé.
Mon fils eſt mort, Seigneur.

ETEOCLE.

Il faut qu'il ſoit vengé.

CREON.

Sur qui me vengerois-je en ce malheur extrême ?

ETEOCLE.

Vos ennemis, Créon, ſont ceux de Thébes même ;
Vengez-la, vengez-vous.

CREON.

Ah, dans ſes ennemis,
Je trouve votre frère, & je trouve mon fils !
Dois-je verſer mon ſang, ou répandre le vôtre ?
Et dois-je perdre un fils pour en venger un autre ?
Seigneur, mon ſang m'eſt cher, le votre m'eſt ſacré ;
Serai-je ſacrilège ou bien dénaturé ?
Souillerai-je ma main d'un ſang que je révère ?
Serai-je parricide, afin d'être bon père ?
Un ſi cruel ſecours ne me peut ſoulager,
Et ce ſeroit me perdre au lieu de me venger.
Tout le ſoulagement où ma douleur aſpire,
C'eſt qu'au moins mes malheurs ſervent à votre Empire.
Je me conſolerai, ſi ce fils que je plains,
Aſſûre, par ſa mort, le repos des Thébains.
Le Ciel promet la paix au ſang de Ménécée ;
Achevez-la, Seigneur, mon fils l'a commencée ;
Accordez-lui ce prix qu'il en a prétendu ;
Et que ſon ſang en vain ne ſoit pas répandu.

JOCASTE.

Non ; puiſqu'à nos malheurs vous devenez ſenſible,
Au ſang de Ménécée il n'eſt rien d'impoſſible.

Que Thébes se rassûre après ce grand effort;
Puisqu'il change votre ame, il changera son sort.
La paix, dès ce moment, n'est plus desespérée;
Puisque Créon la veut, je la tiens assurée:
Bientôt ces cœurs de fer se verront adoucis;
Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils.

(*à Etéocle.*)

Qu'un si grand changement vous desarme & vous touche;
Quittez, mon fils, quittez cette haine farouche;
Soulagez une mère, & consolez Créon;
Rendez-moi Polinice, & lui rendez Hémon.

ETEOCLE.

Mais enfin, c'est vouloir que je m'impose un maître;
Vous ne l'ignorez pas, Polinice veut l'être;
Il demande sur-tout le pouvoir souverain,
Et ne veut revenir que le sceptre à la main.

SCENE V.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE, CREON, ATTALE.

ATTALE *à Etéocle.*

POlinice, Seigneur, demande une entrevue;
C'est ce que d'un Hérault nous apprend la venue.
Il vous offre, Seigneur, ou de venir ici,
Ou d'attendre en son camp.

CREON.

Peut-être qu'adouci,

Il ſonge à terminer une guerre ſi lente ;
Et ſon ambition n'eſt plus ſi violente.
Par ce dernier combat, il apprend aujourd'hui
Que vous êtes au moins auſſi puiſſant que lui.
Les Grecs mêmes ſont las de ſervir ſa colère ;
Et j'ai ſû, depuis peu, que le Roi ſon beau-père,
Préférant à la guerre un ſolide repos,
Se réſerve Mycène, & le fait Roi d'Argos.
Tout courageux qu'il eſt, ſans doute il ne ſouhaite
Que de faire en effet une honnête retraite.
Puiſqu'il s'offre à vous voir, croyez qu'il veut la paix.
Ce jour la doit conclure, ou la rompre à jamais.
Tâchez dans ce deſſein de l'affermir vous-même ;
Et lui promettez tout, hormis le diadême.

ETEOCLE.

Hormis le diadême, il ne demande rien.

JOCASTE.

Mais voyez-le du moins.

CREON.

Oui, puiſqu'il le veut bien ;
Vous ferez plus tout ſeul que nous ne ſaurions faire,
Et le ſang reprendra ſon empire ordinaire.

ETEOCLE.

Allons donc le chercher.

JOCASTE.

Mon fils, au nom des Dieux,
Attendez-le pluſtôt ; voyez-le dans ces lieux.

ETEOCLE.

ETEOCLE.

Hé bien, Madame, hé bien, qu'il vienne, & qu'on lui donne
Toutes les ſûretés qu'il faut pour ſa perſonne.
Allons.

ANTIGONE.

Ah, ſi ce jour rend la paix aux Thébains,
Elle ſera, Créon, l'ouvrage de vos mains!

SCENE VI.

CREON, ATTALE.

CREON.

L'Intérêt des Thébains n'eſt pas ce qui vous touche,
Dédaigneuſe Princeſſe; & cette ame farouche,
Qui ſemble me flatter après tant de mépris,
Songe moins à la paix qu'au retour de mon fils.
Mais nous verrons bientôt ſi la fière Antigone,
Auſſi-bien que mon cœur, dédaignera le trône;
Nous verrons, quand les Dieux m'auront fait votre Roi,
Si ce fils bienheureux l'emportera ſur moi.

ATTALE.

Et qui n'admireroit un changement ſi rare?
Créon même, Créon pour la paix ſe déclare.

CREON.

Tu crois donc que la paix eſt l'objet de mes ſoins?

ATTALE.

Oui, je le croi, Seigneur, quand j'y penſois le moins;

Et voyant qu'en effet ce beau ſoin vous anime,
J'admire à tous momens cet effort magnanime,
Qui vous fait mettre enfin votre haine au tombeau.
Ménécée, en mourant, n'a rien fait de plus beau.
Et qui peut immoler ſa haine à ſa patrie,
Lui pourroit bien auſſi ſacrifier ſa vie.

CREON.

Ah! ſans doute, qui peut, d'un généreux effort,
Aimer ſon ennemi, peut bien aimer la mort.
Quoi, je négligerois le ſoin de ma vengeance?
Et de mon ennemi je prendrois la défenſe?
De la mort de mon fils Polinice eſt l'auteur;
Et moi je deviendrois ſon lâche protecteur?
Quand je renoncerois à cette haine extrême,
Pourrois-je bien ceſſer d'aimer le diadême?
Non, non, tu me verras, d'une conſtante ardeur,
Haïr mes ennemis, & chérir ma grandeur.
Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères;
Je rougis d'obéir où regnèrent mes pères;
Je brûle de me voir au rang de mes ayeux,
Et je l'enviſageai dès que j'ouvris les yeux.
Sur-tout, depuis deux ans, ce noble ſoin m'inſpire;
Je ne fais point de pas qui ne tende à l'Empire.
Des Princes mes neveux j'entretiens la fureur,
Et mon ambition autoriſe la leur.
D'Etéocle d'abord j'appuyai l'injuſtice;
Je lui fis refuſer le trône à Polinice;

Tu sais que je pensois dès lors à m'y placer;
Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser.

ATTALE.

Mais, Seigneur, si la guerre eut pour vous tant de charmes,
D'où vient que de leurs mains vous arrachez les armes?
Et puisque leur discorde est l'objet de vos vœux,
Pourquoi, par vos conseils, vont-ils se voir tous deux?

CREON.

Plus qu'à mes ennemis la guerre m'est mortelle,
Et le courroux du Ciel me la rend trop cruelle;
Il s'arme contre moi de mon propre dessein,
Il se sert de mon bras pour me percer le sein.
La guerre s'allumoit, lorsque, pour mon supplice,
Hémon m'abandonna pour servir Polinice;
Les deux frères par moi devinrent ennemis,
Et je devins, Attale, ennemi de mon fils.
Enfin, ce même jour, je fais rompre la trève,
J'excite le soldat, tout le camp se soulève,
On se bat, & voilà qu'un fils desespéré
Meurt, & rompt un combat que j'ai tant préparé.
Mais il me reste un fils, & je sens que je l'aime,
Tout rebelle qu'il est, & tout mon rival même;
Sans le perdre, je veux perdre mes ennemis;
Il m'en coûteroit trop s'il m'en coûtoit deux fils.
Des deux Princes, d'ailleurs, la haine est trop puissante;
Ne crois pas qu'à la paix jamais elle consente;
Moi-même je saurai si bien l'envenimer,
Qu'ils périront tous deux, plustôt que de s'aimer.

Les autres ennemis n'ont que de courtes haines;
Mais, quand de la nature on a brisé les chaînes,
Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
Ceux que des nœuds si forts n'ont pas sû retenir.
L'on hait avec excès lorsque l'on hait un frère.
Mais leur éloignement rallentit leur colère.
Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi,
Quand il est loin de nous, on la perd à demi.
Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient;
Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient;
Que rappellant leur haine, au lieu de la chasser,
Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser.

ATTALE.

Vous n'avez plus, Seigneur, à craindre que vous-même;
On porte ses remords avec le diadême.

CREON.

Quand on est sur le trône on a bien d'autres soins,
Et les remords sont ceux qui nous pèsent le moins.
Du plaisir de regner une ame possédée,
De tout le tems passé détourne son idée;
Et de tout autre objet un esprit éloigné,
Croit n'avoir point vêcu tant qu'il n'a point regné.
Mais allons. Le remords n'est pas ce qui me touche,
Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche.
Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts;
Mais, Attale, on commet les seconds sans remords.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

ETEOCLE, CREON.

ETEOCLE.

OUI, Créon, c'eſt ici qu'il doit bientôt ſe rendre,
Et tous deux en ce lieu nous le pouvons attendre.
Nous verrons ce qu'il veut; mais je répondrois bien
Que, par cette entrevûe, on n'avancera rien.
Je connois Polinice & ſon humeur altière,
Je ſai bien que ſa haine eſt encor toute entière;
Je ne crois pas qu'on puiſſe en arrêter le cours;
Et pour moi, je ſens bien que je le hais toujours.

CREON.

Mais s'il vous cède enfin la grandeur ſouveraine,
Vous devez, ce me ſemble, appaiſer votre haine.

ETEOCLE.

Je ne ſai ſi mon cœur s'appaiſera jamais;
Ce n'eſt pas ſon orgueil, c'eſt lui ſeul que je hais.
Nous avons l'un & l'autre une haine obſtinée;
Elle n'eſt pas, Créon, l'ouvrage d'une année;
Elle eſt née avec nous, & ſa noire fureur,
Auſſitôt que la vie, entra dans notre cœur.
Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance;
Que dis-je? Nous l'étions avant notre naiſſance:

Triſte & fatal effet d'un ſang inceſtueux.
Pendant qu'un même ſein nous renfermoit tous deux,
Dans les flancs de ma mère une guerre inteſtine
De nos diviſions lui marqua l'origine.
Elles ont, tu le ſais, paru dans le berceau;
Et nous ſuivront peut-être encor dans le tombeau.
On diroit que le Ciel, par un arrêt funeſte,
Voulut de nos parens punir ainſi l'inceſte;
Et que dans notre ſang il voulut mettre au jour
Tout ce qu'ont de plus noir & la haine & l'amour;
Et maintenant, Créon, que j'attens ſa venue,
Ne crois pas que pour lui ma haine diminue.
Plus il approche, & plus il me ſemble odieux;
Et ſans doute il faudra qu'elle éclate à ſes yeux.
J'aurois même regret qu'il me quittât l'Empire.
Il faut, il faut qu'il fuie, & non qu'il ſe retire.
Je ne veux point, Créon, le haïr à moitié;
Et je crains ſon courroux moins que ſon amitié.
Je veux, pour donner cours à mon ardente haine,
Que ſa fureur au moins autoriſe la mienne;
Et puiſqu'enfin mon cœur ne ſauroit ſe trahir,
Je veux qu'il me déteſte, afin de le haïr.
Tu verras que ſa rage eſt encore la même,
Et que toujours ſon cœur aſpire au diadême;
Qu'il m'abhorre toujours, & veut toujours regner;
Et qu'on peut bien le vaincre, & non pas le gagner.

CREON.

Domptez-le donc, Seigneur, s'il demeure infléxible.

Quelque fier qu'il puiſſe être, il n'eſt pas invincible ;
Et puiſque la raiſon ne peut rien ſur ſon cœur,
Eprouvez ce que peut un bras toujours vainqueur.
Oui, quoique dans la paix je trouvaſſe des charmes,
Je ſerai le premier à reprendre les armes ;
Et ſi je demandois qu'on en rompît le cours,
Je demande encor plus que vous regniez toujours.
Que la guerre s'enflamme & jamais ne finiſſe,
S'il faut, avec la paix, recevoir Polinice.
Qu'on ne nous vienne plus vanter un bien ſi doux;
La guerre & ſes horreurs nous plaiſent avec vous.
Tout le peuple Thébain vous parle par ma bouche,
Ne le ſoumettez pas à ce Prince farouche ;
Si la paix ſe peut faire, il la veut comme moi.
Sur-tout, ſi vous l'aimez, conſervez-lui ſon Roi.
Cependant écoutez le Prince votre frère ;
Et, s'il ſe peut, Seigneur, cachez votre colère ;
Feignez... Mais quelqu'un vient.

SCENE II.

ETEOCLE, CREON, ATTALE.

ETEOCLE.

Sont-ils bien près d'ici ?
Vont-ils venir, Attale ?

ATTALE.

Oui, Seigneur, les voici.

Ils ont trouvé d'abord la Princesse & la Reine,
Et bientôt ils seront dans la chambre prochaine.

ETEOCLE.

Qu'ils entrent. Cette approche excite mon courroux.
Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous !

CREON. (*à part.*)

Ah, le voici ! Fortune, achève mon ouvrage ;
Et livre-les tous deux aux transports de leur rage.

SCENE III.

JOCASTE, ETEOCLE, POLINICE, ANTIGONE, HEMON, CREON.

JOCASTE *à Etéocle.*

ME voici donc tantôt au comble de mes vœux,
Puisque déja le Ciel vous rassemble tous deux.
Vous revoyez un frère après deux ans d'absence,
Dans ce même palais où vous prîtes naissance ;
Et moi, par un bonheur où je n'osois penser,
L'un & l'autre à la fois je vous puis embrasser.
Commencez donc, mon fils, cette union si chère ;
Et que chacun de vous reconnoisse son frère.
Tous deux dans votre frère envisagez vos traits ;
Mais, pour mieux en juger, voyez-les de plus près.
Sur-tout que le sang parle, & fasse son office.
Approchez, Etéocle ; avancez, Polinice.

Hé

Hé quoi ? Loin d'approcher, vous reculez tous deux ?
D'où vient ce ſombre accueil & ces regards fâcheux ?
N'eſt-ce point que chacun, d'une ame irréſolue,
Pour ſaluer ſon frere, attend qu'il le ſalue ;
Et qu'affectant l'honneur de céder le dernier,
L'un ni l'autre ne veut s'embraſſer le premier ?
Etrange ambition qui n'aſpire qu'au crime,
Où le plus furieux paſſe pour magnanime !
Le Vainqueur doit rougir en ce combat honteux;
Et les premiers vaincus ſont les plus généreux.
Voyons donc qui des deux aura plus de courage,
Qui voudra le premier triompher de ſa rage.
Quoi, vous n'en faites rien ? C'eſt à vous d'avancer;
Et, venant de ſi loin, vous devez commencer.
Commencez, Polinice, embraſſez votre frère ;
Et montrez . . .

ETEOCLE.

Hé ! Madame, à quoi bon ce miſtère ?
Tous ces embraſſemens ne ſont guère à propos ;
Qu'il parle, qu'il s'explique, & nous laiſſe en repos.

POLINICE.

Quoi, faut-il davantage expliquer mes penſées ?
On les peut découvrir par les choſes paſſées ;
La guerre, les combats, tant de ſang répandu,
Tout cela dit aſſez que le trône m'eſt dû.

ETEOCLE.

Et ces mêmes combats, & cette même guerre,
Le ſang, qui tant de fois a fait rougir la terre,

Tout cela dit assez que le trône est à moi;
Et, tant que je respire, il ne peut être à toi.

POLINICE.

Tu sais qu'injustement tu remplis cette place.

ETEOCLE.

L'injustice me plaît pourvû que je t'en chasse.

POLINICE.

Si tu n'en veux sortir, tu pourras en tomber.

ETEOCLE.

Si je tombe, avec moi tu pourras succomber.

JOCASTE.

O Dieux, que je me vois cruellement déçûe!
N'avois-je tant pressé cette fatale vûe,
Que pour les desunir encor plus que jamais?
Ah, mes fils, est-ce là comme on parle de paix?
Quittez, au nom des Dieux, ces tragiques pensées;
Ne renouvellez point vos discordes passées:
Vous n'êtes pas ici dans un champ inhumain.
Est-ce moi qui vous mets les armes à la main?
Considérez ces lieux où vous prîtes naissance;
Leur aspect sur vos cœurs n'a-t-il point de puissance?
C'est ici que tous deux vous reçûtes le jour;
Tout ne vous parle ici que de paix & d'amour.
Ces Princes, votre sœur, tout condamne vos haines;
Enfin moi, qui, pour vous, pris toujours tant de peines,
Qui, pour vous réunir, immolerois... Hélas,
Ils détournent la tête, & ne m'écoutent pas!

Tous deux, pour s'attendrir, ils ont l'ame trop dure;
Ils ne connoiſſent plus la voix de la Nature.

(*à Polinice.*)

Et vous, que je croyois plus doux & plus ſoumis....

POLINICE.

Je ne veux rien de lui que ce qu'il m'a promis:
Il ne ſauroit regner ſans ſe rendre parjure.

JOCASTE.

Une extrême juſtice eſt ſouvent une injure.
Le trône vous eſt dû, je n'en ſaurois douter;
Mais vous le renverſez, en voulant y monter.
Ne vous laſſez-vous point de cette affreuſe guerre?
Voulez-vous ſans pitié déſoler cette terre,
Détruire cet Empire, afin de le gagner?
Eſt-ce donc ſur des morts que vous voulez regner?
Thébes, avec raiſon, craint le regne d'un Prince,
Qui de fleuves de ſang inonde ſa Province;
Voudroit-elle obéïr à votre injuſte loi?
Vous êtes ſon Tyran avant qu'être ſon Roi.
Dieux, ſi devenant grand ſouvent on devient pire;
Si la vertu ſe perd quand on gagne l'Empire;
Lorſque vous regnerez, que ſerez-vous, hélas,
Si vous êtes cruel quand vous ne regnez pas!

POLINICE.

Ah, ſi je ſuis cruel, on me force de l'être;
Et de mes actions je ne ſuis pas le maître.
J'ai honte des horreurs où je me vois contraint;
Et c'eſt injuſtement que le peuple me craint.

Mais il faut en effet soulager ma patrie;
De ses gémissemens mon ame est attendrie.
Trop de sang innocent se verse tous les jours;
Il faut de ses malheurs que j'arrête le cours;
Et, sans faire gémir ni Thèbes ni la Grèce,
A l'auteur de mes maux il faut que je m'adresse;
Il suffit aujourd'hui de son sang ou du mien.

JOCASTE.

Du sang de votre frère?

POLINICE.

Oui, Madame, du sien.
Il faut finir ainsi cette guerre inhumaine.
Oui, cruel, & c'est-là le dessein qui m'amène.
Moi-même à ce combat j'ai voulu t'appeller;
A tout autre qu'à toi je craignois d'en parler.
Tout autre auroit voulu condamner ma pensée,
Et personne en ces lieux ne te l'eût annoncée.
Je te l'annonce donc. C'est à toi de prouver,
Si ce que tu ravis tu le sais conserver.
Montre-toi digne enfin d'une si belle proie.

ETEOCLE.

J'accepte ton dessein, & l'accepte avec joie;
Créon sait là-dessus quel étoit mon desir.
J'eusse accepté le trône avec moins de plaisir.
Je te crois maintenant digne du diadème,
Je te le vais porter au bout de ce fer même.

JOCASTE.

Hâtez-vous donc, cruels, de me percer le sein;

Et commencez par moi votre horrible deſſein;
Ne conſidérez point que je ſuis votre mère,
Conſidérez en moi celle de votre frère.
Si de votre ennemi vous recherchez le ſang,
Recherchez-en la ſource en ce malheureux flanc:
Je ſuis de tous les deux la commune ennemie,
Puiſque votre ennemi reçut de moi la vie;
Cet ennemi, ſans moi, ne verroit pas le jour.
S'il meurt, ne faut-il pas que je meure à mon tour?
N'en doutez point, ſa mort me doit être commune;
Il faut en donner deux, ou n'en donner pas une;
Et ſans être ni doux, ni cruel à demi,
Il faut me perdre, ou bien ſauver votre ennemi.
Si la vertu vous plait, ſi l'honneur vous anime,
Barbares, rougiſſez de commettre un tel crime;
Ou ſi le crime, enfin, vous plaît tant à chacun,
Barbares, rougiſſez de n'en commettre qu'un.
Auſſi-bien, ce n'eſt point que l'amour vous retienne,
Si vous ſauvez ma vie en pourſuivant la ſienne.
Vous vous garderiez bien, cruels, de m'épargner,
Si je vous empêchois un moment de regner?
Polinice, eſt-ce ainſi que l'on traite une mère?

POLINICE.

J'épargne mon pays.

JOCASTE.

Et vous tuez un frère.

POLINICE.

Je punis un méchant.

JOCASTE.

Et sa mort, aujourd'hui,
Vous rendra plus coupable & plus méchant que lui.

POLINICE.

Faut-il que de ma main je couronne ce traitre,
Et que de cour en cour j'aille chercher un maître ?
Qu'errant & vagabond je quitte mes Etats,
Pour observer des loix qu'il ne respecte pas ?
De ses propres forfaits serai-je la victime ?
Le diadême est-il le partage du crime ?
Quel droit ou quel devoir n'a-t-il point violé ?
Et cependant il regne, & je suis exilé.

JOCASTE.

Mais si le Roi d'Argos vous cède une couronne...

POLINICE.

Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne ?
En m'alliant chez lui n'aurai-je rien porté ?
Et tiendrai-je mon rang de sa seule bonté ?
D'un trône qui m'est dû faut-il que l'on me chasse ;
Et d'un Prince étranger que je brigue la place ?
Non, non, sans m'abaisser à lui faire la cour,
Je veux devoir le sceptre à qui je dois le jour.

JOCASTE.

Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-père ou d'un père,
La main de tous les deux vous sera toujours chère.

POLINICE.

Non, non, la différence est trop grande pour moi ;
L'un me feroit esclave, & l'autre me fait Roi.

Quoi, ma grandeur feroit l'ouvrage d'une femme ?
D'un éclat fi honteux je rougirois dans l'ame.
Le trône, fans l'amour, me feroit donc fermé ?
Je ne regnerois pas fi l'on ne m'eût aimé ?
Je veux m'ouvrir le trône, ou jamais n'y paraître ;
Et, quand j'y monterai, j'y veux monter en maître ;
Que le peuple à moi feul foit forcé d'obéir ;
Et qu'il me foit permis de m'en faire haïr.
Enfin, de ma grandeur je veux être l'arbitre,
N'être point Roi, Madame, ou l'être à jufte titre ;
Que le fang me couronne ; ou, s'il ne fuffit pas,
Je veux à fon fecours n'appeller que mon bras.

JOCASTE.

Faites plus, tenez tout de votre grand courage ;
Que votre bras tout feul faffe votre partage ;
Et dédaignant les pas des autres Souverains,
Soyez, mon fils, foyez l'ouvrage de vos mains.
Par d'illuftres exploits couronnez-vous vous-même ;
Qu'un fuperbe laurier foit votre diâdème ;
Regnez & triomphez, & joignez à la fois
La gloire des Héros à la pourpre des Rois.
Quoi, votre ambition feroit-elle bornée
A regner, tour à tour, l'efpace d'une année ?
Cherchez à ce grand cœur, que rien ne peut domter,
Quelque trône où vous feul ayez droit de monter ;
Mille fceptres nouveaux s'offrent à votre épée,
Sans que d'un fang fi cher nous la voyions trempée.

Vos triomphes pour moi n'auront rien que de doux,
Et votre frère même ira vaincre avec vous.

POLINICE.

Vous voulez que mon cœur, flatté de ces chimères,
Laiſſe un uſurpateur au trône de mes pères?

JOCASTE.

Si vous lui ſouhaitez en effet tant de mal,
Elevez-le vous-même à ce trône fatal.
Ce trône fut toujours un dangereux abîme;
La foudre l'environne auſſi-bien que le crime.
Votre père & les Rois qui vous ont devancés,
Si-tôt qu'ils y montoient, s'en ſont vûs renverſés.

POLINICE.

Quand je devrois au Ciel rencontrer le tonnerre,
J'y monterois plûtôt que de ramper à terre.
Mon cœur, jaloux du ſort de ces grands malheureux
Veut s'élever, Madame, & tomber avec eux.

ETEOCLE.

Je ſaurai t'épargner une chûte ſi vaine.

POLINICE.

Ah, ta chûte, croi-moi, précédera la mienne.

JOCASTE.

Mon fils, ſon regne plaît.

POLINICE.

Mais il m'eſt odieux.

JOCASTE.

Il a pour lui le peuple.

POLINICE.

Et j'ai pour moi les Dieux.

ETEOCLE.

ETEOCLE.

Les Dieux de ce haut rang te vouloient interdire,
Puisqu'ils m'ont élevé le premier à l'Empire.
Ils ne savoient que trop, lorsqu'ils firent ce choix,
Qu'on veut regner toujours quand on regne une fois.
Jamais dessus le trône on ne vit plus d'un maître;
Il n'en peut tenir deux, quelque grand qu'il puisse être;
L'un des deux, tôt ou tard, se verroit renversé,
Et d'un autre soi-même on y seroit pressé.
Jugez donc par l'horreur que ce méchant me donne,
Si je puis avec lui partager la couronne.

POLINICE.

Et moi je ne veux plus, tant tu m'es odieux,
Partager avec toi la lumiére des Cieux.

JOCASTE.

Allez donc, j'y consens, allez perdre la vie;
A ce cruel combat tous deux je vous convie.
Puisque tous mes efforts ne sauroient vous changer,
Que tardez-vous? Allez vous perdre & me venger.
Surpassez, s'il se peut, les crimes de vos pères:
Montrez, en vous tuant, comme vous êtes frères;
Le plus grand des forfaits vous a donné le jour;
Il faut qu'un crime égal vous l'arrache à son tour.
Je ne condamne plus la fureur qui vous presse,
Je n'ai plus pour mon sang ni pitié ni tendresse;
Votre exemple m'apprend à ne le plus chérir;
Et moi, je vais, cruels, vous apprendre à mourir.

SCENE IV.

ANTIGONE, ETEOCLE, POLINICE, CREON, HEMON.

ANTIGONE.

MAdame... O Ciel, que vois-je! Hélas, rien ne les touche!

HEMON.

Rien ne peut ébranler leur conſtance farouche.

ANTIGONE.

Princes.....

ETEOCLE.

Pour ce combat choiſiſſons quelque lieu.

POLINICE.

Courons. Adieu, ma ſœur.

ETEOCLE.

Adieu, Princeſſe, adieu.

ANTIGONE.

Mes frères, arrêtez. Gardes, qu'on les retienne;
Joignez, uniſſez tous vos douleurs à la mienne.
C'eſt leur être cruels que de les reſpecter.

HEMON.

Madame, il n'eſt plus rien qui les puiſſe arrêter.

ANTIGONE.

Ah, généreux Hémon, c'eſt vous ſeul que j'implore!
Si la vertu vous plaît, ſi vous m'aimez encore,
Et qu'on puiſſe arrêter leurs parricides mains,
Hélas! pour me ſauver, ſauvez ces inhumains.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE *seule.*

A Quoi te résous-tu, Princesse infortunée ?
Ta mère vient de mourir dans tes bras,
Ne saurois-tu suivre ses pas,
Et finir, en mourant, ta triste destinée ?
A de nouveaux malheurs te veux-tu réserver ?
Tes frères sont aux mains, rien ne les peut sauver
De leurs cruelles armes.
Leur exemple t'anime à te percer le flanc ;
Et toi seule verses des larmes,
Tous les autres versent du sang.

Quelle est de mes malheurs l'extrémité mortelle !
Où ma douleur doit-elle recourir ?
Dois-je vivre ? Dois-je mourir ?
Un amant me retient, une mère m'appelle,
Dans la nuit du tombeau je la voi qui m'attend ;
Ce que veut la Raison, l'Amour me le défend,
Et m'en ôte l'envie.
Que je vois de sujets d'abandonner le jour !
Mais, hélas, qu'on tient à la vie,
Quand on tient si fort à l'amour !

Oui, tu retiens, Amour, mon ame fugitive,
Je reconnois la voix de mon vainqueur.
L'espérance est morte en mon cœur.
Et cependant tu vis, & tu veux que je vive.
Tu dis que mon amant me suivroit au tombeau,
Que je dois de mes jours conserver le flambeau
Pour sauver ce que j'aime.
Hémon, voi le pouvoir que l'amour a sur moi.
Je ne vivrois pas pour moi-même,
Et je veux bien vivre pour toi.
Si jamais tu doutas de ma flamme fidelle.....
Mais voici du combat la funeste nouvelle.

SCENE II.

ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

HE bien, ma chère Olympe, as-tu vû ce forfait?

OLYMPE.

J'y suis courue envain, c'en étoit déjà fait;
Du haut de nos remparts j'ai vû descendre en larmes
Le peuple qui couroit & qui crioit aux armes;
Et pour vous dire, enfin, d'où venoit sa terreur,
Le Roi n'est plus, Madame, & son frère est vainqueur.
On parle aussi d'Hémon, l'on dit que son courage
S'est efforcé long-tems de suspendre leur rage;

Mais que tous ses efforts ont été superflus.
C'est ce que j'ai compris de mille bruits confus.

ANTIGONE

Ah! je n'en doute pas, Hémon est magnanime,
Son grand cœur eut toujours trop d'horreur pour le crime;
Je l'avois conjuré d'empêcher ce forfait,
Et s'il l'avoit pû faire, Olympe, il l'auroit fait.
Mais, hélas! leur fureur ne pouvoit se contraindre;
Dans des ruisseaux de sang elle vouloit s'éteindre.
Princes dénaturés, vous voilà satisfaits,
La mort seule entre vous pouvoit mettre la paix.
Le trône pour vous deux avoit trop peu de place,
Il falloit entre vous mettre un plus grand espace;
Et que le Ciel vous mît, pour finir vos discords,
L'un parmi les vivans, l'autre parmi les morts.
Infortunés tous deux, dignes qu'on vous déplore!
Moins malheureux pourtant que je ne suis encore;
Puisque de tous les maux, qui sont tombés sur vous,
Vous n'en sentez aucun, & que je les sens tous.

OLYMPE.

Mais pour vous ce malheur est un moindre supplice,
Que si la mort vous eût enlevé Polinice.
Ce Prince étoit l'objet qui faisoit tous vos soins,
Les intérêts du Roi vous touchoient beaucoup moins.

ANTIGONE.

Il est vrai, je l'aimois d'une amitié sincère,
Je l'aimois beaucoup plus que je n'aimois son frère;

Et ce qui lui donnoit tant de part dans mes voeux,
Il étoit vertueux, Olympe, & malheureux.
Mais, hélas, ce n'eſt plus ce cœur ſi magnanime!
Et c'eſt un criminel qu'a couronné ſon crime;
Son frère plus que lui commence à me toucher;
Devenant malheureux, il m'eſt devenu cher.

OLYMPE.

Créon vient.

ANTIGONE.

Il eſt triſte, & j'en connois la cauſe.
Au courroux du vainqueur la mort du Roi l'expoſe.
C'eſt de tous nos malheurs l'auteur pernicieux.

SCENE III.

ANTIGONE, CREON, OLYMPE, ATTALE, GARDES.

CREON.

MAdame, qu'ai-je appris en entrant dans ces lieux?
Eſt-il vrai que la Reine .....

ANTIGONE.

Oui, Créon, elle eſt morte.

CREON.

O Dieux! Puis-je ſavoir de quelle étrange ſorte
Ses jours infortunés ont éteint leur flambeau?

OLYMPE.

Elle-même, Seigneur, s'eſt ouvert le tombeau;

Et s'étant d'un poignard en un moment saisie,
Elle en a terminé ses malheurs & sa vie.

ANTIGONE.

Elle a sû prévenir la perte de son fils.

CREON.

Ah! Madame, il est vrai que les Dieux ennemis....

ANTIGONE.

N'imputez qu'à vous seul la mort du Roi mon frère,
Et n'en accusez point la céleste colere.
A ce combat fatal vous seul l'avez conduit;
Il a crû vos conseils, sa mort en est le fruit.
Ainsi de leurs flatteurs les Rois sont les victimes;
Vous avancez leur perte en approuvant leurs crimes.
De la chute des Rois vous êtes les auteurs;
Mais les Rois, en tombant, entraînent leurs flatteurs.
Vous le voyez, Créon, sa disgrace mortelle
Vous est funeste autant qu'elle nous est cruelle;
Le Ciel, en le perdant, s'en est vengé sur-vous,
Et vous avez peut-être à pleurer comme nous.

CREON.

Madame, je l'avoue, & les destins contraires
Me font pleurer deux fils, si vous pleurez deux frères.

ANTIGONE.

Mes frères & vos fils! Dieux! que veut ce discours?
Quelqu'autre qu'Eteocle a-t-il fini ses jours?

CREON.

Mais ne sçavez-vous pas cette sanglante histoire?

ANTIGONE.

J'ai sû que Polinice a gagné la victoire;
Et qu'Hémon a voulu les séparer en vain.

CREON.

Madame, ce combat est bien plus inhumain.
Vous ignorez encor mes pertes & les vôtres;
Mais, hélas, apprenez les unes & les autres!

ANTIGONE.

Rigoureuse Fortune, achève ton courroux.
Ah, sans doute, voici le dernier de tes coups.

CREON.

Vous avez vû, Madame, avec quelle furie
Les deux Princes sortoient pour s'arracher la vie;
Que d'une ardeur égale ils fuyoient de ces lieux;
Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux.
La soif de se baigner dans le sang de leur frère,
Faisoit ce que jamais le sang n'avoit sû faire.
Par l'excès de leur haine ils sembloient réunis;
Et, prêts à s'égorger, ils paroissoient amis.
Ils ont choisi d'abord, pour leur champ de bataille,
Un lieu près des deux camps, au pied de la muraille.
C'est-là que reprenant leur première fureur,
Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur.
D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage;
Et la seule fureur précipitant leurs bras,
Tous deux semblent courir au-devant du trépas.

Mon

Mon fils, qui de douleur en soupiroit dans l'ame,
Et qui se souvenoit de vos ordres, Madame,
Se jette au milieu d'eux, & méprise pour vous
Leurs ordres absolus qui nous arrêtoient tous.
Il leur retient le bras, les repousse, les prie,
Et, pour les séparer, s'expose à leur furie.
Mais il s'efforce en vain d'en arrêter le cours;
Et ces deux furieux se rapprochent toujours.
Il tient ferme pourtant, & ne perd point courage;
De mille coups mortels il détourne l'orage,
Jusqu'à ce que du Roi le fer trop rigoureux,
Soit qu'il cherchât son frère, ou ce fils malheureux,
Le renverse à ses pieds prêt à rendre la vie.

ANTIGONE.

Et la douleur encor ne me l'a pas ravie?

CREON.

J'y cours, je le relève, & le prens dans mes bras;
Et me reconnoissant: *Je meurs*, dit-il tout bas,
Trop heureux d'expirer pour ma belle Princesse;
En vain à mon secours votre amitié s'empresse:
C'est à ces furieux que vous devez courir;
Séparez-les, mon père, & me laissez mourir.
Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle
A leur noire fureur n'apporte point d'obstacle;
Seulement Polinice en paroît affligé:
Attens, Hémon, dit-il, *tu vas être vengé.*
En effet, sa douleur renouvelle sa rage,
Et bientôt le combat tourne à son avantage.

Le Roi, frappé d'un coup qui lui perce le flanc,
Lui cède la victoire, & tombe dans son sang.
Les deux camps aussitôt s'abandonnent en proie,
Le nôtre à la douleur, & les Grecs à la joie;
Et le peuple alarmé du trépas de son Roi,
Sur le haut de ses tours témoigne son effroi.
Polinice, tout fier du succès de son crime,
Regarde avec plaisir expirer sa victime;
Dans le sang de son frère il semble se baigner:
Et tu meurs, lui dit-il, *& moi, je vais regner:*
Regarde dans mes mains l'Empire & la victoire,
Va rougir aux Enfers de l'excès de ma gloire;
Et pour mourir encore avec plus de regret,
Traître, songe en mourant que tu meurs mon sujet.
En achevant ces mots, d'une démarche fière
Il s'approche du Roi couché sur la poussière;
Et pour le desarmer il avance le bras.
Le Roi, qui semble mort, observe tous ses pas;
Il le voit, il l'attend, & son ame irritée
Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée.
L'ardeur de se venger flatte encor ses desirs,
Et retarde le cours de ses derniers soupirs.
Prêt à rendre la vie, il en cache le reste,
Et sa mort au vainqueur est un piége funeste;
Et dans l'instant fatal que ce frère inhumain
Lui veut ôter le fer qu'il tenoit à la main,
Il lui perce le cœur, & son ame ravie,
En achevant ce coup, abandonne la vie.

Polinice frappé pouſſe un cri dans les airs,
Et ſon ame en courroux s'enfuit dans les Enfers.
Tout mort qu'il eſt, Madame, il garde ſa colère;
Et l'on diroit qu'encore il menace ſon frère:
Son viſage, où la mort a répandu ſes traits,
Demeure plus terrible & plus fier que jamais.

ANTIGONE.

Fatale ambition, aveuglement funeſte,
D'un oracle cruel ſuite trop manifeſte!
De tout le Sang royal il ne reſte que nous;
Et plût aux Dieux, Créon, qu'il ne reſtât que vous;
Et que mon deſeſpoir prévenant leur colère,
Eût ſuivi de plus près le trépas de ma mère!

CREON.

Il eſt vrai que des Dieux le courroux embraſé,
Pour nous faire périr ſemble s'être épuiſé;
Car enfin ſa rigueur, vous le voyez, Madame,
Ne m'accable pas moins qu'elle afflige votre ame.
En m'arrachant mes fils....

ANTIGONE.

Ah, vous regnez, Créon;
Et le trône aiſément vous conſole d'Hémon!
Mais laiſſez-moi, de grace, un peu de ſolitude,
Et ne contraignez point ma triſte inquiétude;
Auſſi-bien mes chagrins paſſeroient juſqu'à vous;
Vous trouverez ailleurs des entretiens plus doux.
Le trône vous attend, le peuple vous appelle:
Goûtez tout le plaiſir d'une grandeur nouvelle.

Adieu. Nous ne faiſons tous deux que nous géner ;
Je veux pleurer, Créon, & vous voulez regner.

CREON *arrêtant Antigone.*

Ah ! Madame, regnez & montez ſur le trône ;
Ce haut rang n'appartient qu'à l'illuſtre Antigone.

ANTIGONE.

Il me tarde déja que vous ne l'occupiez.
La couronne eſt à vous.

CREON.

Je la mets à vos pieds.

ANTIGONE.

Je la refuſerois de la main des Dieux même ;
Et vous oſez, Créon, m'offrir le diadême ?

CREON.

Je ſai que ce haut rang n'a rien de glorieux,
Qui ne cède à l'honneur de l'offrir à vos yeux.
D'un ſi noble deſtin je me connois indigne.
Mais ſi l'on peut prétendre à cette gloire inſigne,
Si par d'illuſtres faits on la peut mériter,
Que faut-il faire enfin, Madame ?

ANTIGONE.

M'imiter.

CREON.

Que ne ferois-je point pour une telle grace !
Ordonnez ſeulement ce qu'il faut que je faſſe.
Je ſuis prêt .....

ANTIGONE *en s'en allant.*

Nous verrons.

CREON *la ſuivant.*

J'attens vos loix ici.

ANTIGONE *en s'en allant.*

Attendez.

SCENE IV.

CREON, ATTALE, GARDES.

ATTALE.

SOn courroux feroit-il adouci?
Croyez-vous la fléchir?

CREON.

Oui, oui, mon cher Attale:
Il n'eſt point de fortune à mon bonheur égale;
Et tu vas voir en moi, dans ce jour fortuné,
L'ambitieux au trône & l'amant couronné.
Je demandois au Ciel la Princeſſe & le trône;
Il me donne le ſceptre, & m'accorde Antigone.
Pour couronner ma tête & ma flamme en ce jour,
Il arme en ma faveur & la haine & l'amour.
Il allume pour moi deux paſſions contraires,
Il attendrit la ſœur, il endurcit les frères;
Il aigrit leur courroux, il fléchit ſa rigueur;
Et m'ouvre, en même tems, & leur trône & ſon cœur.

ATTALE.

Il eſt vrai, vous avez toute choſe proſpère ;
Et vous ſeriez heureux, ſi vous n'étiez point père.
L'ambition, l'amour n'ont rien à deſirer ;
Mais, Seigneur, la Nature a beaucoup à pleurer :
En perdant vos deux fils.....

CREON.

Oui, leur perte m'afflige ;
Je ſai ce que de moi le rang de père exige ;
Je l'étois. Mais ſur-tout j'étois né pour regner ;
Et je perds beaucoup moins que je ne crois gagner.
Le nom de père, Attale, eſt un titre vulgaire ;
C'eſt un don que le Ciel ne nous refuſe guère.
Un bonheur ſi commun n'a pour moi rien de doux ;
Ce n'eſt pas un bonheur s'il ne fait des jaloux.
Mais le trône eſt un bien dont le Ciel eſt avare ;
Du reſte des mortels ce haut rang nous ſépare.
Bien peu ſont honorés d'un don ſi précieux ;
La terre a moins de Rois que le Ciel n'a de Dieux.
D'ailleurs, tu ſais qu'Hémon adoroit la Princeſſe,
Et qu'elle eut pour ce Prince une extrême tendreſſe ;
S'il vivoit, ſon amour au mien ſeroit fatal ;
En me privant d'un fils, le Ciel m'ôte un rival.
Ne me parle donc plus que de ſujets de joie :
Souffre qu'à mes tranſports je m'abandonne en proie ;
Et, ſans me rappeller des ombres des Enfers,
Dis moi ce que je gagne, & non ce que je perds,
Parle moi de regner, parle moi d'Antigone ;

J'aurai bientôt ſon cœur, & j'ai déja le trône.
Tout ce qui s'eſt paſſé n'eſt qu'un ſonge pour moi;
J'étois père & ſujet, je ſuis amant & Roi.
La Princeſſe & le trône ont pour moi tant de charmes,
Que ... Mais Olympe vient.

ATTALE.

Dieux, elle eſt toute en larmes!

SCENE V.

CREON, OLYMPE, ATTALE, CARDES.

OLYMPE.

QU'attendez-vous, Seigneur? la Princeſſe n'eſt plus.

CREON.

Elle n'eſt plus, Olympe?

OLYMPE.

Ah, regrets ſuperflus!
Elle n'a fait qu'entrer dans la chambre prochaine;
Et du même poignard dont eſt morte la Reine,
Sans que je puſſe voir ſon funeſte deſſein,
Cette fière Princeſſe a percé ſon beau ſeïn.
Elle s'en eſt, Seigneur, mortellement frappée;
Et dans ſon ſang, hélas, elle eſt ſoudain tombée.
Jugez à cet objet ce que j'ai dû ſentir.
Mais ſa belle ame enfin toute prête à ſortir:

Cher Hémon, c'est à toi que je me sacrifie,
Dit-elle; & ce moment a terminé sa vie.
J'ai senti son beau corps tout froid entre mes bras;
Et j'ai crû que mon ame alloit suivre ses pas.
Heureuse mille fois, si ma douleur mortelle
Dans la nuit du tombeau m'eût plongée avec elle!

SCENE DERNIERE.

CREON, ATTALE, GARDES.

CREON.

AInsi donc vous fuyez un amant odieux;
Et vous-même, cruelle, éteignez vos beaux yeux.
Vous fermez pour jamais ces beaux yeux que j'adore;
Et, pour ne me point voir, vous les fermez encore!
Quoiqu'Hémon vous fût cher, vous courez au trépas,
Bien plus pour m'éviter que pour suivre ses pas.
Mais dûssiez-vous encor m'être aussi rigoureuse;
Ma présence aux Enfers vous fût-elle odieuse;
Dût après le trépas vivre votre courroux,
Inhumaine, je vais y descendre après vous.
Vous y verrez toujours l'objet de votre haine,
Et toujours mes soupirs vous rediront ma peine,
Ou pour vous adoucir, ou pour vous tourmenter;
Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter,
Mourons donc....

ATTALE.

ATTALE *lui arrachant son épée.*

Ah, Seigneur, quelle cruelle envie!....

CREON.

Ah, c'est m'assassiner que me sauver la vie!
Amour, rage, transports, venez à mon secours;
Venez, & terminez mes détestables jours.
De ces cruels amis trompez tous les obstacles.
Toi justifie, ô Ciel, la foi de tes oracles.
Je suis le dernier sang du malheureux Laïus;
Perdez-moi, Dieux cruels, ou vous serez déçûs.
Reprenez, reprenez cet Empire funeste;
Vous m'ôtez Antigone, ôtez-moi tout le reste.
Le trône & vos présens excitent mon courroux;
Un coup de foudre est tout ce que je veux de vous.
Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes;
Ajoûtez mon supplice à tant d'autres victimes.
Mais en vain je vous presse, & mes propres forfaits
Me font déja sentir tous les maux que j'ai faits.
Polinice, Etéocle, Ïocaste *, Antigone,
Mes fils que j'ai perdus pour m'élever au trône,
Tant d'autres malheureux dont j'ai causé les maux,
Font déja dans mon cœur l'office des bourreaux.

* Ce nom ne se trouve que dans ce seul vers de la Tragédie, & il faut nécessairement écrire & prononcer dans ce vers *Ïocaste*; & c'est ainsi qu'il se trouve imprimé depuis le commencement jusqu'à la fin dans la premiere édition de cette Piéce. L'Auteur fit changer cette ortographe dans les éditions suivantes: mais il conserva toujours *Ïocaste* dans ce vers, quoiqu'il y pût cependant changer ainsi l'ordre des noms:

Jocaste, Polinice, Etéocle, Antigone.

Arrêtez ... mon trépas va venger votre perte;
La foudre va tomber, la terre eſt entr'ouverte:
Je reſſens à la fois mille tourmens divers,
Et je m'en vais chercher du repos aux Enfers.

(*Il tombe entre les mains des Gardes.*)

FIN.



ALEXANDRE
LE GRAND,

TRAGÉDIE.

AU ROY.

SIRE,

Voici une seconde entreprise qui n'est pas moins hardie que la première. Je ne me contente pas d'avoir mis à la tête de mon ouvrage le nom d'Alexandre, j'y ajoûte encore celui de VOTRE MAJESTÉ; *c'est-à-dire, que j'assemble tout ce que le siècle présent & les siècles passés nous peuvent fournir de plus grand. Mais,* SIRE, *j'espere que* VOTRE MAJESTÉ *ne condamnera pas cette seconde hardiesse, comme Elle n'a pas desaprouvé la première. Quelques efforts que l'on eût faits pour lui défigurer mon Héros, il n'a pas plustôt paru devant Elle, qu'Elle l'a reconnu pour Alexandre. Et à qui s'en rapportera-t-on qu'à un Roi, dont la gloire est répandue aussi loin que celle de ce conquérant, & devant qui l'on peut dire que tous les peuples du monde se taisent, comme l'Ecriture l'a dit d'Alexandre? Je sai bien que ce silence est un silence d'étonnement & d'admiration; que jusques ici la force de vos armes ne leur a pas tant imposé que celle de vos vertus. Mais,* SIRE, *votre réputation n'en est pas moins éclatante, pour n'être point établie sur les embrasemens & sur les ruines; & déjà*

VOTRE MAJESTÉ *est arrivée au comble de la gloire par un chemin plus nouveau & plus difficile que celui par où Alexandre y est monté. Il n'est pas extraordinaire de voir un jeune homme gagner des batailles, de le voir mettre le feu par toute la terre. Il n'est pas impossible que la jeunesse & la Fortune l'emportent victorieux jusqu'au fond des Indes. L'Histoire est pleine de jeunes conquérans. Et l'on sait avec quelle ardeur* VOTRE MAJESTÉ *Elle-même a cherché les occasions de se signaler dans un âge, où Alexandre ne faisoit encore que pleurer pour les victoires de son pere. Mais Elle me permettra de lui dire que devant Elle on n'a point vû de Roi, qui, à l'âge d'Alexandre, ait fait paroître la conduite d'Auguste; qui, sans s'éloigner presque du centre de son Royaume, ait répandu sa lumière jusqu'au bout du monde, & qui ait commencé sa carrière par où les plus grands Princes ont tâché d'achever la leur. On a disputé chez les Anciens si la Fortune n'avoit point eu plus de part que la Vertu dans les conquêtes d'Alexandre. Mais quelle part la Fortune peut-elle prétendre aux actions d'un Roi qui ne doit qu'à ses seuls conseils l'état florissant de son Royaume, & qui n'a besoin que de lui-même pour se rendre redoutable à toute l'Europe? Mais,* SIRE, *je ne songe pas qu'en voulant louer* VOTRE MAJESTÉ, *je m'engage dans une carriére trop vaste & trop difficile. Il faut auparavant m'essayer encore sur quelques autres Héros de l'Antiquité; & je prévoi qu'à mesure que je prendrai de nouvelles forces,* VOTRE MAJESTÉ *se couvrira Elle-même d'une gloire toute*

nouvelle ; que nous la reverrons peut-être à la tête d'une armée achever la comparaison qu'on peut faire d'Elle & d'Alexandre, & ajoûter le titre de Conquérant à celui du plus sage Roi de la terre. Ce sera alors que vos sujets devront consacrer toutes leurs veilles au récit de tant de grandes actions, & ne pas souffrir que VOTRE MAJESTE' *ait lieu de se plaindre comme Alexandre, qu'Elle n'a eu personne de son tems qui pût laisser à la postérité la mémoire de ses vertus. Je n'espére pas être assez heureux pour me distinguer par le mérite de mes ouvrages ; mais je sai bien que je me signalerai au moins par le zéle & la profonde vénération avec laquelle je suis,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéïssant, &
très-fidèle serviteur & sujet,

RACINE.

PREFACE.

IL n'y a guère de Tragédie, où l'histoire soit plus fidélement suivie que dans celle-ci. Le sujet en est tiré de plusieurs Auteurs ; mais sur-tout du huitiéme Livre de Quinte-Curce. C'est-là qu'on peut voir tout ce qu'Alexandre fit lorsqu'il entra dans les Indes, les ambassades qu'il envoya aux Rois de ces pays-là, les différentes réceptions qu'ils firent à ses Envoyés, l'alliance que Taxile fit avec lui, la fierté avec laquelle Porus refusa les conditions qu'on lui présentoit, l'inimitié qui étoit entre Porus & Taxile, & enfin la victoire qu'Alexandre remporta sur Porus, la réponse généreuse que ce brave Indien fit au vainqueur qui lui demandoit comment il vouloit qu'on le traitât, & la générosité avec laquelle Alexandre lui rendit tous ses Etats, & en ajoûta beaucoup d'autres.

Cette action d'Alexandre a passé pour une des plus belles que ce Prince ait faites en sa vie ; & le danger que Porus lui fit courir dans la bataille, lui parut le plus grand où il se fût jamais trouvé. Il le confessa lui-même, en disant qu'il avoit trouvé enfin un péril digne de son courage. Et ce fut en cette même occasion qu'il s'écria : « O Athé» niens, combien de travaux j'endure pour me faire louer » de vous » ! J'ai tâché de représenter en Porus un ennemi digne d'Alexandre ; & je puis dire que son caractére a plû extrêmement sur notre Théatre ; jusques-là, que des personnes m'ont reproché que je faisois ce Prince plus grand

grand qu'Alexandre. Mais ces perſonnes ne conſidèrent pas que dans la bataille & dans la victoire, Alexandre eſt en effet plus grand que Porus; qu'il n'y a pas un vers dans la Tragédie qui ne ſoit à la louange d'Alexandre; que les invectives même de Porus & d'Axiane ſont autant d'éloges de la valeur de ce Conquérant. Porus a peut-être quelque choſe qui intéreſſe davantage, parcequ'il eſt dans le malheur. « Car, comme dit Séneque, nous ſommes » de telle nature, qu'il n'y a rien au monde qui ſe faſſe » tant admirer qu'un homme qui ſait être malheureux avec » courage. *Ita affecti ſumus, ut nihil æquè magnam apud nos admirationem occupet, quàm homo fortiter miſer.*

Les amours d'Alexandre & de Cléofile ne ſont pas de mon invention. Juſtin en parle auſſi-bien que Quinte-Curce. Ces deux hiſtoriens rapportent qu'une Reine dans les Indes, nommée Cléofile, ſe rendit à ce Prince avec la ville où il la tenoit aſſiégée, & qu'il la rétablit dans ſon royaume en conſidération de ſa beauté. Elle en eut un fils, & elle l'appella Alexandre. Voici les paroles de Juſtin; *Regna Cleofilis reginæ petit, quæ cùm ſe dediſſet ei, regnum ab Alexandro recepit, illecebris conſecuta quod virtute non potuerat, filiumque, ab eo genitum, Alexandrum nominavit, qui poſteà regnum Indorum potitus eſt.*

ACTEURS.

ALEXANDRE.

PORUS, } Rois dans les Indes.
TAXILE, }

AXIANE, Reine d'une autre partie des Indes.

CLEOFILE, Sœur de Taxile.

EPHESTION.

Suite d'ALEXANDRE.

La Scéne est sur le bord de l'Hydaspe, dans le Camp de Taxile.



J. De Seve inv. *Le Mire sculp.*

ALÉXANDRE.



ALEXANDRE LE GRAND.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TAXILE, CLEOFILE.

CLEOFILE.

QUoi, vous allez combattre un Roi, dont la puiſſance
Semble forcer le Ciel à prendre ſa défenſe ;
Sous qui toute l'Aſie a vû tomber ſes Rois,
Et qui tient la Fortune attachée à ſes loix !
Mon frère, ouvrez le yeux pour connoître Alexandre ;
Voyez de toutes parts les trônes mis en cendre ;

Les peuples aſſervis, & les Rois enchaînés;
Et prévenez les maux qui les ont entraînés.

TAXILE.

Voulez-vous que, frappé d'une crainte ſi baſſe,
Je préſente la tête au joug qui nous menace;
Et que j'entende dire aux peuples Indiens,
Que j'ai forgé moi-même & leurs fers & les miens?
Quitterai-je Porus, trahirai-je ces Princes,
Que raſſemble le ſoin d'affranchir nos provinces;
Et qui, ſans balancer ſur un ſi noble choix,
Sauront également vivre ou mourir en Rois?
En voyez-vous un ſeul, qui, ſans rien entreprendre,
Se laiſſe terraſſer au ſeul nom d'Alexandre;
Et le croyant déja maître de l'Univers,
Aille, eſclave empreſſé, lui demander des fers?
Loin de s'épouvanter à l'aſpect de ſa gloire,
Ils l'attaqueront même au ſein de la victoire;
Et vous voulez, ma ſœur, que Taxile aujourd'hui,
Tout prêt à le combattre, implore ſon appui?

CLEOFILE.

Auſſi n'eſt-ce qu'à vous que ce Prince s'adreſſe;
Pour votre amitié ſeule Alexandre s'empreſſe:
Quand la foudre s'allume & s'apprête à partir,
Il s'efforce en ſecret de vous en garantir.

TAXILE.

Pourquoi ſuis-je le ſeul que ſon courroux ménage?
De tous ceux que l'Hydaſpe oppoſe à ſon courage,

Ai-je mérité ſeul ſon indigne pitié ?
Ne peut-il à Porus offrir ſon amitié ?
Ah, ſans doute, il lui croit l'ame trop généreuſe
Pour écouter jamais une offre ſi honteuſe !
Il cherche une vertu qui lui réſiſte moins ;
Et peut-être il me croit plus digne de ſes ſoins.

CLEOFILE.

Dites, ſans l'accuſer de chercher un eſclave,
Que de ſes ennemis il vous croit le plus brave ;
Et qu'en vous arrachant les armes de la main,
Il ſe promet du reſte un triomphe certain.
Son choix à votre nom n'imprime point de taches ;
Son amitié n'eſt point le partage des lâches :
Quoiqu'il brûle de voir tout l'Univers ſoumis,
On ne voit point d'eſclave au rang de ſes amis.
Ah, ſi ſon amitié peut ſouiller votre gloire,
Que ne m'épargnez-vous une tache ſi noire !
Vous connoiſſez les ſoins qu'il me rend tous les jours ;
Il ne tenoit qu'à vous d'en arrêter le cours.
Vous me voyez ici maîtreſſe de ſon ame ;
Cent meſſages ſecrets m'aſſûrent de ſa flamme :
Pour venir juſqu'à moi, ſes ſoupirs embraſés
Se font jour à travers de deux camps oppoſés.
Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre,
De mon trop de rigueur je vous ai vû vous plaindre ;
Vous m'avez engagée à ſouffrir ſon amour,
Et peut-être, mon frère, à l'aimer à mon tour.

TAXILE.

Vous pouvez, ſans rougir du pouvoir de vos charmes,
Forcer ce grand Guerrier à vous rendre les armes;
Et, ſans que votre cœur doive s'en allarmer,
Le vainqueur de l'Euphrate a pû vous deſarmer.
Mais l'Etat aujourd'hui ſuivra ma deſtinée,
Je tiens avec mon ſort ſa fortune enchaînée;
Et, quoique vos conſeils tâchent de me fléchir,
Je dois demeurer libre afin de l'affranchir.
Je ſai l'inquiétude où ce deſſein vous livre;
Mais comme vous, ma ſœur, j'ai mon amour à ſuivre.
Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix,
Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits:
Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes,
Pour cette liberté que détruiſent ſes charmes;
Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,
Et n'y ſauroit ſouffrir de tyrans que ſes yeux.
Il faut ſervir, ma ſœur, ſon illuſtre colère.
Il faut aller . . .

CLEOFILE.

Hé bien, perdez-vous pour lui plaire;
De ces tyrans ſi chers ſuivez l'arrêt fatal;
Servez-les, ou pluſtôt ſervez votre rival.
De vos propres lauriers ſouffrez qu'on le couronne:
Combatez pour Porus, Axiane l'ordonne;
Et par de beaux exploits, appuyant ſa rigueur,
Aſſûrez à Porus l'empire de ſon cœur.

TAXILE.

Ah, ma sœur, croyez-vous que Porus !....

CLEOFILE.

Mais, vous-même,
Doutez-vous en effet qu'Axiane ne l'aime ?
Quoi, ne voyez-vous pas avec quelle chaleur
L'ingrate, à vos yeux même, étale sa valeur !
Quelque brave qu'on soit, si nous la voulons croire,
Ce n'est qu'autour de lui que vole la victoire;
Vous formeriez sans lui d'inutiles desseins;
La liberté de l'Inde est toute entre ses mains.
Sans lui déja nos murs seroient réduits en cendre;
Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre;
Elle se fait un Dieu de ce Prince charmant,
Et vous doutez encor qu'elle en fasse un amant!

TAXILE.

Je tâchois d'en douter, cruelle Cléofile.
Hélas, dans son erreur affermissez Taxile!
Pourquoi lui peignez-vous cet objet odieux ?
Aidez-le, bien plustot, à démentir ses yeux.
Dites-lui qu'Axiane est une beauté fière,
Telle à tous les mortels qu'elle est à votre frère.
Flattez de quelque espoir...

CLEOFILE.

Espérez, j'y consens;
Mais n'esperez plus rien de vos soins impuissans.
Pourquoi dans les combats chercher une conquête,
Qu'à vous livrer lui-même Alexandre s'apprête ?

Ce n'eſt pas contre lui qu'il la faut diſputer;
Porus eſt l'ennemi qui prétend vous l'ôter.
Pour ne vanter que lui l'injuſte Renommée
Semble oublier les noms du reſte de l'armée;
Quoiqu'on faſſe, lui ſeul en tarit tout l'éclat;
Et comme ſes ſujets il vous méne au combat.
Ah, ſi ce nom vous plaît, ſi vous cherchez à l'être,
Les Grecs & les Perſans vous enſeignent un maître!
Vous trouverez cent Rois compagnons de vos fers;
Porus y viendra même avec tout l'Univers.
Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes:
Il laiſſe à votre front ces marques ſouveraines,
Qu'un orgueilleux rival oſe ici dédaigner.
Porus vous fait ſervir, il vous fera regner.
Au lieu que de Porus vous êtes la victime,
Vous ſerez... Mais voici ce rival magnanime.

TAXILE.

Ah, ma ſœur, je me trouble; & mon cœur allarmé,
En voyant mon rival, me dit qu'il eſt aimé!

CLEOFILE.

Le tems vous preſſe. Adieu. C'eſt à vous de vous rendre
L'eſclave de Porus, ou l'ami d'Alexandre.

SCENE

SCENE II.

PORUS, TAXILE.

PORUS.

SEigneur, ou je me trompe, ou nos fiers ennemis
Ferônt moins de progrès qu'ils ne s'étoient promis.
Nos chefs & nos soldats, brûlans d'impatience,
Font lire sur leur front une mâle assûrance;
Ils s'animent l'un l'autre, & nos moindres guerriers
Se promettent déja des moissons de lauriers.
J'ai vû de rang en rang cette ardeur répandue,
Par des cris généreux éclater à ma vûe :
Ils se plaignent, qu'au lieu d'éprouver leur grand cœur,
L'oisiveté d'un camp consume leur vigueur.
Laisserons-nous languir tant d'illustres courages?
Notre ennemi, Seigneur, cherche ses avantages:
Il se sent foible encore; &, pour nous retenir,
Epheftion demande à nous entretenir;
Et par de vains discours.....

TAXILE.

Seigneur, il faut l'entendre:
Nous ignorons encor ce que veut Alexandre;
Peut-être est-ce la paix qu'il nous veut présenter.

PORUS.

La paix! Ah, de sa main pourriez-vous l'accepter!

Hé quoi ! Nous l'aurons vû, par tant d'horribles guerres,
Troubler le calme heureux dont jouïssoient nos terres,
Et le fer à la main entrer dans nos Etats,
Pour attaquer des Rois qui ne l'offensoient pas !
Nous l'aurons vû piller des provinces entières,
Du sang de nos sujets faire enfler nos rivières ;
Et quand le Ciel s'apprête à nous l'abandonner,
J'attendrai qu'un tyran daigne nous pardonner !

TAXILE.

Ne dites point, Seigneur, que le Ciel l'abandonne ;
D'un soin toûjours égal sa faveur l'environne.
Un Roi, qui fait trembler tant d'Etats sous ses loix,
N'est pas un ennemi que méprisent les Rois.

PORUS.

Loin de le mépriser, j'admire son courage ;
Je rends à sa valeur un légitime hommage.
Mais je veux, à mon tour, mériter les tributs
Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.
Oui, je consens qu'au Ciel on éléve Alexandre ;
Mais, si je puis, Seigneur, je l'en ferai descendre ;
Et j'irai l'attaquer jusques sur les autels
Que lui dresse, en tremblant, le reste des mortels.
C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces Princes
Dont sa valeur pourtant a conquis les provinces.
Si son cœur dans l'Asie eût montré quelque effroi,
Darius en mourant l'auroit-il vû son Roi ?

TAXILE.

Seigneur, si Darius avoit sû se connaître,

Il regneroit encore où regne un autre maître.
Cependant cet orgueil, qui causa son trépas,
Avoit un fondement que vos mépris n'ont pas.
La valeur d'Alexandre à peine étoit connue;
Ce foudre étoit encore enfermé dans la nue.
Dans un calme profond Darius endormi,
Ignoroit jusqu'au nom d'un si foible ennemi:
Il le connut bientôt; & son ame étonnée
De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée:
Il se vit terrassé d'un bras victorieux;
Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux.

PORUS.

Mais encore à quel prix croyez-vous qu'Alexandre
Mette l'indigne paix dont il veut vous surprendre?
Demandez-le, Seigneur, à cent peuples divers,
Que cette paix trompeuse a jettés dans les fers.
Non, ne nous flattons point; sa douceur nous outrage.
Toûjours son amitié traîne un long esclavage:
En vain on prétendroit n'obéir qu'à demi;
Si l'on n'est son esclave, on est son ennemi.

TAXILE.

Seigneur, sans se montrer lâche ni téméraire,
Par quelque vain hommage on peut le satisfaire.
Flattons par des respects ce Prince ambitieux,
Que son bouillant orgueil appelle en d'autres lieux.
C'est un torrent qui passe, & dont la violence,
Sur tout ce qui l'arrête exerce sa puissance;

Qui, grossi du débris de cent peuples divers,
Veut du bruit de son cours remplir tout l'Univers.
Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage ?
D'un favorable accueil honorons son passage ;
Et lui cédant des droits que nous reprendrons bien,
Rendons lui des devoirs qui ne nous coûtent rien.

PORUS.

Qui ne nous coûtent rien, Seigneur ? L'osez-vous croire ?
Compterai-je pour rien la perte de ma gloire ?
Votre Empire & le mien seroient trop achetés,
S'ils coûtoient à Porus les moindres lâchetés.
Mais croyez-vous qu'un Prince, enflé de tant d'audace,
De son passage ici ne laissât point de trace ?
Combien de Rois brisés à ce funeste écueil,
Ne regnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil ?
Nos couronnes d'abord devenant ses conquêtes,
Tant que nous regnerions, flotteroient sur nos têtes ;
Et nos sceptres en proie à ses moindres dédains,
Dès qu'il auroit parlé, tomberoient de nos mains.
Ne dites point qu'il court de province en province :
Jamais de ses liens il ne dégage un Prince ;
Et pour mieux asservir les peuples sous ses loix,
Souvent dans la poussière il leur cherche des Rois.
Mais ces indignes soins touchent peu mon courage ;
Votre seul intérêt m'inspire ce langage ;
Porus n'a point de part dans tout cet entretien ;
Et, quand la gloire parle, il n'écoute plus rien.

TAXILE.

J'écoute, comme vous, ce que l'honneur m'inſpire,
Seigneur, mais il m'engage à ſauver mon Empire.

PORUS.

Si vous voulez ſauver l'un ou l'autre aujourd'hui,
Prévenons Alexandre, & marchons contre lui.

TAXILE.

L'audace & le mépris ſont d'infidèles guides.

PORUS.

La honte ſuit de près les courages timides.

TAXILE.

Le peuple aime les Rois qui ſavent l'épargner.

PORUS.

Il eſtime encor plus ceux qui ſavent regner.

TAXILE.

Ces conſeils ne plairont qu'à des ames hautaines.

PORUS.

Ils plairont à des Rois, & peut-être à des Reines.

TAXILE.

La Reine, à vous oüir, n'a des yeux que pour vous.

PORUS.

Un eſclave eſt pour elle un objet de courroux.

TAXILE.

Mais croyez-vous, Seigneur, que l'amour vous ordonne
D'expoſer avec vous ſon peuple & ſa perſonne ?
Non, non, ſans vous flatter, avouez qu'en ce jour
Vous ſuivez votre haine, & non pas votre amour.

PORUS.

Hé bien, je l'avoûrai que ma juste colère
Aime la guerre autant que la paix vous est chère.
J'avoûrai que, brûlant d'une noble chaleur,
Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.
Du bruit de ses exploits mon ame importunée,
Attend, depuis long-tems, cette heureuse journée.
Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet
M'avoit déja rendu son ennemi secret.
Dans le noble transport de cette jalousie,
Je le trouvois trop lent à traverser l'Asie.
Je l'attirois ici par des vœux si puissans,
Que je portois envie au bonheur des Persans;
Et maintenant encor, s'il trompoit mon courage,
Pour sortir de ces lieux, s'il cherchoit un passage,
Vous me verriez moi-même, armé pour l'arrêter,
Lui refuser la paix qu'il nous veut présenter.

TAXILE.

Oui, sans doute, une ardeur si haute & si constante
Vous promet dans l'histoire une place éclatante;
Et, sous ce grand dessein dûssiez-vous succomber,
Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber.
La Reine vient. Adieu. Vantez-lui votre zèle,
Découvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
Pour moi, je troublerois un si noble entretien;
Et vos cœurs rougiroient des foiblesses du mien.

SCENE III.

PORUS, AXIANE.

AXIANE.

Quoi ? Taxile me fuit ? Quelle cause inconnue...

PORUS.

Il fait bien de cacher sa honte à votre vûe ;
Et puisqu'il n'ose plus s'exposer aux hasards,
De quel front pourroit-il soûtenir vos regards ?
Mais laissons-le, Madame ; &, puisqu'il veut se rendre,
Qu'il aille avec sa sœur adorer Alexandre.
Retirons nous d'un camp, où, l'encens à la main,
Le fidèle Taxile attend son Souverain.

AXIANE.

Mais, Seigneur, que dit-il ?

PORUS.

Il en fait trop paraître :
Cet esclave déja m'ose vanter son maître ;
Il veut que je le serve.......

AXIANE.

Ah ! Sans vous emporter,
Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrêter.
Ses soupirs, malgré moi, m'assûrent qu'il m'adore ;
Quoiqu'il en soit, souffrez que je lui parle encore ;

Et ne le forçons point, par ce cruel mépris,
D'achever un deſſein qu'il peut n'avoir pas pris.

PORUS.

Hé quoi, vous en doutez ? & votre ame s'aſſure
Sur la foi d'un amant infidèle & parjure,
Qui veut à ſon tyran vous livrer aujourd'hui,
Et croit, en vous donnant, vous obtenir de lui ?
Hé bien, aidez-le donc à vous trahir vous-même ;
Il vous peut arracher à mon amour extrême ;
Mais il ne peut m'ôter, par ſes efforts jaloux,
La gloire de combattre & de mourir pour vous.

AXIANE.

Et vous croyez qu'après une telle inſolence,
Mon amitié, Seigneur, ſeroit ſa récompenſe ?
Vous croyez que mon cœur s'engageant ſous ſa loi,
Je ſouſcrirois au don qu'on lui feroit de moi ?
Pouvez-vous, ſans rougir, m'accuſer d'un tel crime ?
Ai-je fait pour ce Prince éclater tant d'eſtime ?
Entre Taxile & vous s'il falloit prononcer,
Seigneur, le croyez-vous qu'on me vît balancer ?
Sai-je pas que Taxile eſt une ame incertaine ?
Que l'amour le retient, quand la crainte l'entraîne ?
Sai-je pas que, ſans moi, ſa timide valeur
Succomberoit bientôt aux ruſes de ſa ſœur ?
Vous ſavez qu'Alexandre en fit ſa priſonnière,
Et qu'enfin cette ſœur retourna vers ſon frère ;
Mais je connus bientôt qu'elle avoit entrepris
De l'arrêter au piége où ſon cœur étoit pris.

PORUS.

Et vous pouvez encor demeurer auprès d'elle ?
Que n'abandonnez-vous cette ſœur criminelle ?
Pourquoi, par tant de ſoins, voulez-vous épargner
Un Prince......

AXIANE.

C'eſt pour vous que je le veux gagner.
Vous verrai-je, accablé du ſoin de nos provinces,
Attaquer ſeul un Roi vainqueur de tant de Princes ?
Je vous veux dans Taxile offrir un défenſeur,
Qui combatte Alexandre en dépit de ſa ſœur.
Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empreſſée ?
Mais d'un ſoin ſi commun votre ame eſt peu bleſſée :
Pourvû que ce grand cœur périſſe noblement,
Ce qui ſuivra ſa mort le touche foiblement.
Vous me voulez livrer ſans ſecours, ſans aſyle,
Au courroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile ;
Qui me traitant bientôt en ſuperbe vainqueur,
Pour prix de votre mort demandera mon cœur.
Hé bien, Seigneur, allez, contentez votre envie ;
Combattez, oubliez le ſoin de votre vie ;
Oubliez que le Ciel, favorable à vos vœux,
Vous préparoit peut-être un ſort aſſez heureux.
Peut-être qu'à ſon tour Axiane charmée
Alloit.... Mais non, Seigneur, courez vers votre armée.
Un ſi long entretien vous ſeroit ennuyeux ;
Et c'eſt vous retenir trop long-tems en ces lieux.

PORUS.

Ah! Madame, arrêtez, & connoissez ma flamme;
Ordonnez de mes jours, disposez de mon ame.
La gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas:
Mais que n'y peuvent point tant de divins appas!
Je ne vous dirai point que pour vaincre Alexandre
Vos soldats & les miens alloient tout entreprendre;
Que c'étoit pour Porus un bonheur sans égal
De triompher tout seul aux yeux de son rival.
Je ne vous dis plus rien. Parlez en Souveraine;
Mon cœur met à vos pieds & sa gloire & sa haine.

AXIANE.

Ne craignez rien; ce cœur qui veut bien m'obéir,
N'est pas entre des mains qui le puissent trahir.
Non, je ne prétens pas, jalouse de sa gloire,
Arrêter un Héros qui court à la victoire.
Contre un fier ennemi précipitez vos pas:
Mais de vos alliés ne vous séparez pas;
Ménagez-les, Seigneur, &, d'une ame tranquille,
Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile:
Montrez en sa faveur des sentimens plus doux;
Je le vais engager à combattre pour vous.

PORUS.

Hé bien, Madame, allez, j'y consens avec joie.
Voyons Ephestion, puisqu'il faut qu'on le voie;
Mais, sans perdre l'espoir de le suivre de près,
J'attens Ephestion, & le combat après.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CLEOFILE, EPHESTION.

EPHESTION.

OUi, tandis que vos Rois délibèrent ensemble ;
Et que tout se prépare au Conseil qui s'assemble,
Madame, permettez que je vous parle aussi
Des secrettes raisons qui m'aménent ici.
Fidèle confident du beau feu de mon maître,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître ;
Et que, pour ce Héros, j'ose vous demander
Le repos qu'à vos Rois il veut bien accorder.
Après tant de soupirs, que faut-il qu'il espère ?
Attendez-vous encore après l'aveu d'un frère ?
Voulez-vous que son cœur incertain & confus,
Ne se donne jamais sans craindre vos refus ?
Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre ?
Faut-il donner la paix ? Faut-il faire la guerre ?
Prononcez. Alexandre est tout près d'y courir,
Ou pour vous mériter, ou pour vous conquérir.

CLEOFILE.

Puis-je croire qu'un Prince, au comble de la gloire,
De mes foibles attraits garde encor la mémoire ?
Que traînant après lui la victoire & l'effroi,
Il se puisse abaisser à soupirer pour moi ?

Des captifs comme lui brisent bientôt leur chaîne;
A de plus hauts desseins la gloire les entraîne;
Et l'amour dans leurs cœurs interrompu, troublé,
Sous le faix des lauriers est bientôt accablé.
Tandis que ce héros me tint sa prisonnière,
J'ai pû toucher son cœur d'une atteinte légère;
Mais je pense, Seigneur, qu'en rompant mes liens,
Alexandre, à son tour, brisa bientôt les siens.

EPHESTION.

Ah! Si vous l'aviez vû, brûlant d'impatience,
Compter les tristes jours d'une si longue absence,
Vous sauriez que l'amour précipitant ses pas,
Il ne cherchoit que vous en courant aux combats.
C'est pour vous qu'on l'a vû, vainqueur de tant de Princes,
D'un cours impétueux traverser vos provinces;
Et briser, en passant, sous l'effort de ses coups,
Tout ce qui l'empêchoit de s'approcher de vous.
On voit en même champ vos drapeaux & les nôtres;
De ses retranchemens il découvre les vôtres;
Mais, après tant d'exploits, ce timide vainqueur
Craint qu'il ne soit encor bien loin de votre cœur.
Que lui sert de courir de contrée en contrée,
S'il faut que de ce cœur vous lui fermiez l'entrée?
Si, pour ne point répondre à de sincères vœux,
Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux?
Si votre esprit armé de mille défiances. . . .

CLEOFILE.

Hélas, de tels soupçons sont de foibles défenses!

Et nos cœurs, se formant mille soins superflus,
Doutent toujours du bien qu'ils souhaitent le plus.
Oui, puisque ce Héros veut que j'ouvre mon ame,
J'écoute avec plaisir le récit de sa flamme;
Je craignois que le tems n'en eût borné le cours;
Je souhaite qu'il m'aime, & qu'il m'aime toujours.
Je dis plus. Quand son bras força notre frontière,
Et dans les murs d'Omphis m'arrêta prisonnière,
Mon cœur, qui le voyoit maître de l'Univers,
Se consoloit déjà de languir dans ses fers;
Et, loin de murmurer contre un destin si rude,
Il s'en fit, je l'avoue, une douce habitude;
Et de sa liberté perdant le souvenir,
Même, en la demandant, craignoit de l'obtenir.
Jugez si son retour me doit combler de joie.
Mais, tout couvert de sang, veut-il que je le voie?
Est-ce comme ennemi qu'il se vient présenter?
Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter?

EPHESTION.

Non, Madame, vaincu du pouvoir de vos charmes,
Il suspend aujourd'hui la terreur de ses armes;
Il présente la paix à des Rois aveuglés;
Et retire la main qui les eût accablés.
Il craint que la victoire, à ses vœux trop facile,
Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile.
Son courage, sensible à vos justes douleurs,
Ne veut point de lauriers arrosés de vos pleurs.

Favorisez les soins où son amour l'engage ;
Exemtez sa valeur d'un si triste avantage ;
Et disposez des Rois, qu'épargne son courroux,
A recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous.

CLEOFILE.

N'en doutez point, Seigneur, mon ame inquiétée,
D'une crainte si juste est sans cesse agitée ;
Je tremble pour mon frère, & crains que son trépas,
D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras.
Mais en vain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflamme ;
Axiane & Porus tyrannisent son ame ;
Les charmes d'une Reine, & l'exemple d'un Roi,
Dès que je veux parler, s'élevent contre moi.
Que n'ai-je point à craindre en ce desordre extrême ?
Je crains pour lui, je crains pour Alexandre même.
Je sai qu'en l'attaquant, cent Rois se sont perdus ;
Je sai tous ses exploits, mais je connois Porus.
Nos peuples qu'on a vûs triomphans à sa suite,
Repousser les efforts du Persan & du Scythe,
Et tous fiers des lauriers dont il les a chargés,
Vaincront à son exemple, ou périront vengés.
Et je crains......

EPHESTION.

Ah, quittez une crainte si vaine !
Laissez courir Porus où son malheur l'entraîne :
Que l'Inde en sa faveur arme tous ses États ;
Et que le seul Taxile en détourne ses pas.
Mais les voici.

CLEOFILE.

Seigneur, achevez votre ouvrage.
Par vos ſages conſeils diſſipez cet orage ;
Ou, s'il faut qu'il éclate, au moins ſouvenez-vous
De le faire tomber ſur d'autres que ſur nous.

SCENE II.

PORUS, TAXILE, EPHESTION.

EPHESTION.

AVant que le combat, qui menace vos têtes,
Mette tous vos Etats au rang de nos conquêtes,
Alexandre veut bien différer ſes exploits,
Et vous offrir la paix pour la dernière fois.
Vos peuples, prévenus de l'eſpoir qui vous flatte,
Prétendoient arrêter le vainqueur de l'Euphrate ;
Mais l'Hydaſpe, malgré tant d'eſcadrons épars,
Voit enfin ſur ſes bords flotter nos étendarts.
Vous les verriez plantés juſques ſur vos tranchées,
Et de ſang & de morts vos campagnes jonchées ;
Si ce Héros, couvert de tant d'autres lauriers,
N'eût lui-même arrêté l'ardeur de nos guerriers.
Il ne vient point ici, ſouillé du ſang des Princes,
D'un triomphe barbare effrayer vos provinces ;
Et cherchant à briller d'une triſte ſplendeur,
Sur le tombeau des Rois élever ſa grandeur.

Mais vous-mêmes, trompés d'un vain eſpoir de gloire,
N'allez point dans ſes bras irriter la victoire;
Et lorſque ſon courroux demeure ſuſpendu,
Princes, contentez-vous de l'avoir attendu.
Ne différez point tant à lui rendre l'hommage,
Que vos cœurs, malgré vous, rendent à ſon courage;
Et recevant l'appui que vous offre ſon bras,
D'un ſi grand défenſeur honorez vos Etats.
Voilà ce qu'un grand Roi veut bien vous faire entendre,
Prêt à quitter le fer, & prêt à le reprendre.
Vous ſavez ſon deſſein. Choiſiſſez aujourd'hui,
Si vous voulez tout perdre, ou tout tenir de lui.

TAXILE.

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare
Nous faſſe méconnoître une vertu ſi rare;
Et que dans leur orgueil nos peuples affermis,
Prétendent, malgré vous, être vos ennemis.
Nous rendons ce qu'on doit aux illuſtres exemples;
Vous adorez des Dieux qui nous doivent leurs temples.
Des Héros, qui chez vous paſſoient pour des mortels,
En venant parmi nous, ont trouvé des autels.
Mais en vain l'on prétend chez des peuples ſi braves,
Au lieu d'adorateurs, ſe faire des eſclaves.
Croyez-moi, quelqu'éclat qui les puiſſe toucher,
Ils refuſent l'encens qu'on leur veut arracher.
Aſſez d'autres Etats, devenus vos conquêtes,
De leurs Rois, ſous le joug, ont vû ployer les têtes.

Après tous ces Etats qu'Alexandre a ſoumis,
N'eſt-il pas tems, Seigneur, qu'il cherche des amis ?
Tout ce peuple captif qui tremble au nom d'un maître,
Soûtient mal un pouvoir qui ne fait que de naître.
Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts ;
Votre Empire n'eſt plein que d'ennemis couverts.
Ils pleurent en ſecret leurs Rois ſans diadêmes.
Vos fers trop étendus ſe relâchent d'eux-mêmes ;
Et déja dans leur cœur les Scythes mutinés
Vont ſortir de la chaine où vous nous deſtinez.
Eſſayez, en prenant notre amitié pour gage,
Ce que peut une foi qu'aucun ſerment n'engage ;
Laiſſez un peuple au moins, qui puiſſe quelquefois
Applaudir, ſans contrainte, au bruit de vos exploits.
Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre ;
Et je l'attends déja, comme un Roi doit attendre
Un Héros dont la gloire accompagne les pas,
Qui peut tout ſur mon cœur, & rien ſur mes Etats.

PORUS.

Je croyois, quand l'Hydaſpe aſſemblant ſes Provinces,
Au ſecours de ſes bords fit voler tous ſes Princes,
Qu'il n'avoit avec moi, dans des deſſeins ſi grands,
Engagé que des Rois ennemis des tyrans.
Mais puiſqu'un Roi flattant la main qui nous menace,
Parmi ſes alliés brigue une indigne place,
C'eſt à moi de répondre aux vœux de mon pays ;
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.

Que vient chercher ici le Roi qui vous envoie ?
Quel eſt ce grand ſecours que ſon bras nous octroie ?
De quel front oſe-t-il prendre ſous ſon appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui ?
Avant que ſa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde ſe repoſoit dans une paix profonde ;
Et ſi quelques voiſins en troubloient les douceurs,
Il portoit dans ſon ſein d'aſſez bons défenſeurs.
Pourquoi nous attaquer ? Par quelle barbarie
A-t-on de votre maître excité la furie ?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux,
Deſoler un pays inconnu parmi nous ?
Faut-il que tant d'Etats, de déſerts, de rivières,
Soient entre nous & lui d'impuiſſantes barrières ?
Et ne ſauroit-on vivre au bout de l'Univers,
Sans connoître ſon nom, & le poids de ſes fers ?
Quelle étrange valeur, qui, ne cherchant qu'à nuire,
Embraſe tout, ſitôt qu'elle commence à luire ;
Qui n'a que ſon orgueil pour régle & pour raiſon ;
Qui veut que l'Univers ne ſoit qu'une priſon ;
Et que, maître abſolu de tous tant que nous ſommes,
Ses eſclaves en nombre égalent tous les hommes !
Plus d'Etats, plus de Rois. Ses ſacriléges mains
Deſſous un même rang rangent tous les humains.
Dans ſon avide orgueil je ſai qu'il nous dévore.
De tant de Souverains nous ſeuls regnons encore.
Mais que dis-je, nous ſeuls ? Il ne reſte que moi,
Où l'on découvre encor les veſtiges d'un Roi.

Mais c'eſt pour mon courage une illuſtre matière.
Je vois d'un œil content trembler la terre entière,
Afin que par moi ſeul les mortels ſecourus,
S'ils ſont libres, le ſoient de la main de Porus;
Et qu'on diſe par tout, dans une paix profonde:
Alexandre vainqueur eût domté tout le monde;
Mais un Roi l'attendoit au bout de l'Univers,
Par qui le monde entier a vû briſer ſes fers.

EPHESTION.

Votre projet, du moins, nous marque un grand courage;
Mais, Seigneur, c'eſt bien tard s'oppoſer à l'orage.
Si le monde panchant n'a plus que cet appui,
Je le plains, & vous plains vous même autant que lui.
Je ne vous retiens point. Marchez contre mon maître:
Je voudrois ſeulement qu'on vous l'eût fait connaître;
Et que la Renommée eût voulu, par pitié,
De ſes exploits, au moins, vous conter la moitié;
Vous verriez . . . . .

PORUS.

Que verrois-je, & que pourrois-je apprendre
Qui m'abaiſſe ſi fort au-deſſous d'Alexandre?
Seroit-ce ſans effort les Perſans ſubjugués,
Et vos bras tant de fois de meurtres fatigués?
Quelle gloire, en effet, d'accabler la foibleſſe
D'un Roi déja vaincu par ſa propre molleſſe;
D'un peuple ſans vigueur & preſque inanimé,
Qui gémiſſoit ſous l'or dont il étoit armé;

Et qui, tombant en foule, au lieu de se défendre,
N'opposoit que des morts au grand cœur d'Alexandre ?
Les autres éblouis de ses moindres exploits,
Sont venus à genoux lui demander des loix ;
Et leur crainte écoutant je ne sai quels oracles,
Ils n'ont pas crû qu'un Dieu pût trouver des obstacles.
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des conquérans,
Nous savons que les Dieux ne sont pas des tyrans ;
Et de quelque façon qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin ;
Il nous trouve par tout les armes à la main.
Il voit, à chaque pas, arrêter ses conquêtes,
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes,
Plus de soins, plus d'assauts, & presque plus de tems,
Que n'en coûte à son bras l'Empire des Persans.
Ennemis du repos qui perdit ces infames,
L'or qui naît sous nos pas ne corrompt point nos ames,
La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,
Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer,
C'est elle . . . . . .

EPHESTION *en se levant.*

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre,
A de moindres objets son cœur ne peut descendre.
C'est ce qui l'arrachant du sein de ses Etats,
Au trône de Cyrus lui fit porter ses pas ;
Et du plus ferme Empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquérir, & donner les couronnes,

Et puiſque votre orgueil oſe lui diſputer
La gloire du pardon qu'il vous fait préſenter,
Vos yeux, dès aujourd'hui, témoins de ſa victoire,
Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire;
Bientôt le fer en main vous le verrez marcher.

PORUS.

Allez donc, je l'attens, ou je vais le chercher.

SCENE III.

PORUS, TAXILE.

TAXILE.

QUoi, vous voulez, au gré de votre impatience? ....

PORUS.

Non, je ne prétens point troubler votre alliance:
Epheſtion, aigri ſeulement contre moi,
De vos ſoumiſſions rendra compte à ſon Roi.
Les troupes d'Axiane, à me ſuivre engagées,
Attendent le combat ſous mes drapeaux rangées;
De ſon trône & du mien je ſoutiendrai l'éclat;
Et vous ſerez, Seigneur, le juge du combat.
A moins que votre cœur, animé d'un beau zèle,
De vos nouveaux amis n'embraſſe la querelle,

SCENE IV.

AXIANE, PORUS, TAXILE.

AXIANE *à Taxile.*

AH, que dit-on de vous, Seigneur ! Nos ennemis
Se vantent que Taxile eſt à moitié ſoumis,
Qu'il ne marchera point contre un Roi qu'il reſpecte.

TAXILE.

La foi d'un ennemi doit être un peu ſuſpecte ;
Madame, avec le tems ils me connoîtront mieux.

AXIANE.

Démentez donc, Seigneur, ce bruit injurieux ;
De ceux qui l'ont ſemé confondez l'inſolence.
Allez, comme Porus, les forcer au ſilence ;
Et leur faire ſentir, par un juſte courroux,
Qu'ils n'ont point d'ennemis plus funeſtes que vous.

TAXILE.

Madame, je m'en vais diſpoſer mon armée.
Ecoutez moins ce bruit qui vous tient allarmée ;
Porus fait ſon devoir, & je ferai le mien.

SCENE V.

AXIANE, PORUS.

AXIANE.

CEtte ſombre froideur ne m'en dit pourtant rien,

Lâche ; & ce n'eſt point là, pour me le faire croire,
La démarche d'un Roi qui court à la victoire.
Il n'en faut plus douter ; & nous ſommes trahis.
Il immole à ſa ſœur ſa gloire & ſon pays ;
Et ſa haine, Seigneur, qui cherche à vous abattre,
Attend, pour éclater, que vous alliez combattre.

PORUS.

Madame, en le perdant, je perds un foible appui ;
Je le connoiſſois trop pour m'aſſurer ſur lui.
Mes yeux, ſans ſe troubler, ont vû ſon inconſtance.
Je craignois beaucoup plus ſa molle réſiſtance.
Un traître, en nous quittant, pour complaire à ſa ſœur,
Nous affoiblit bien moins qu'un lâche défenſeur.

AXIANE.

Et cependant, Seigneur, qu'allez-vous entreprendre ?
Vous marchez ſans compter les forces d'Alexandre ;
Et courant, preſque ſeul, au-devant de leurs coups,
Contre tant d'ennemis vous n'oppoſez que vous.

PORUS.

Hé quoi, voudriez-vous qu'à l'exemple d'un traître,
Ma frayeur conſpirât à vous donner un maître ?
Que Porus dans un camp ſe laiſſant arrêter,
Refuſât le combat qu'il vient de préſenter ?
Non, non, je n'en crois rien. Je connois mieux, Madame,
Le beau feu que la gloire allume dans votre ame.
C'eſt vous, je m'en ſouviens, dont les puiſſans appas
Excitoient tous nos Rois, les trainoient aux combats ;

Et de qui la fierté, refusant de se rendre,
Ne vouloit pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre.
Il faut vaincre, & j'y cours ; bien moins pour éviter
Le titre de captif, que pour le mériter.
Oui, Madame, je vais, dans l'ardeur qui m'entraine,
Victorieux ou mort, mériter votre chaine ;
Et puisque mes soupirs s'expliquoient vainement
A ce cœur que la gloire occupe seulement,
Je m'en vais, par l'éclat qu'une victoire donne,
Attacher de si près la gloire à ma personne,
Que je pourrai, peut-être, amener votre cœur,
De l'amour de la gloire, à l'amour du vainqueur.

AXIANE.

Hé bien, Seigneur, allez. Taxile aura peut-être
Des sujets dans son camp plus braves que leur maître ;
Je vais les exciter par un dernier effort.
Après, dans votre camp, j'attendrai votre sort.
Ne vous informez point de l'état de mon ame :
Triomphez & vivez.

PORUS.

Qu'attendez-vous, Madame ?
Pourquoi, dès ce moment, ne puis-je pas savoir
Si mes tristes soupirs ont pû vous émouvoir ?
Voulez-vous, car le Sort, adorable Axiane,
A ne vous plus revoir peut-être me condamne ;
Voulez-vous qu'en mourant, un Prince infortuné...
Ignore à quelle gloire il étoit destiné ?
Parlez.

AXIANE.

AXIANE.

Que vous dirai-je ?

PORUS.

Ah, divine Princeſſe,
Si vous ſentiez pour moi quelque heureuſe foibleſſe,
Ce cœur, qui me promet tant d'eſtime en ce jour,
Me pourroit bien encor promettre un peu d'amour !
Contre tant de ſoupirs peut-il bien ſe défendre ?
Peut-il....

AXIANE.

Allez, Seigneur, marchez contre Alexandre.
La victoire eſt à vous, ſi ce fameux vainqueur
Ne ſe défend pas mieux contre vous que mon cœur.

Fin du ſecond Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

AXIANE, CLEOFILE.

AXIANE.

QUoi, Madame, en ces lieux on me tient enfermée !
Je ne puis au combat voir marcher mon armée !
Et, commençant par moi sa noire trahison,
Taxile de son camp me fait une prison !
C'est donc là cette ardeur qu'il me faisoit paroître !
Cet humble adorateur se déclare mon maître !
Et déja son amour, lassé de ma rigueur,
Captive ma personne au défaut de mon cœur !

CLEOFILE.

Expliquez mieux les soins & les justes allarmes
D'un Roi, qui pour vainqueurs ne connoît que vos charmes;
Et regardez, Madame, avec plus de bonté
L'ardeur qui s'intéresse à votre sûreté.
Tandis qu'autour de nous, deux puissantes armées,
D'une égale chaleur au combat animées,
De leur fureur par-tout font voler les éclats,
De quel autre côté conduiriez-vous vos pas ?
Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempête ?
Un plein calme, en ces lieux, assure votre tête,
Tout est tranquille . . . . .

AXIANE.

Et c'eſt cette tranquillité
Dont je ne puis ſouffrir l'indigne ſûreté.
Quoi, lorſque mes ſujets, mourant dans une plaine,
Sur les pas de Porus combattent pour leur Reine;
Qu'au prix de tout leur ſang ils ſignalent leur foi;
Que le cri des mourans vient preſque juſqu'à moi;
On me parle de paix! & le camp de Taxile
Garde, dans ce deſordre, une aſſiette tranquille!
On flatte ma douleur d'un calme injurieux!
Sur des objets de joie on arrête mes yeux!

CLEOFILE.

Madame, voulez-vous que l'amour de mon frère
Abandonne aux périls une tête ſi chère?
Il ſait trop les hazards....

AXIANE.

Et pour m'en détourner,
Ce généreux amant me fait empriſonner!
Et tandis que, pour moi, ſon rival ſe hazarde,
Sa paiſible valeur me ſert ici de garde!

CLEOFILE.

Que Porus eſt heureux! Le moindre éloignement
A votre impatience eſt un cruel tourment;
Et ſi l'on vous croyoit, le ſoin qui vous travaille
Vous le feroit chercher juſqu'au champ de bataille.

AXIANE.

Je ferois plus, Madame. Un mouvement ſi beau
Me le feroit chercher juſques dans le tombeau;

Perdre tous mes Etats, & voir d'un œil tranquille
Alexandre en payer le cœur de Cleofile.

CLEOFILE.

Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner ?
Alexandre, en ces lieux, pourra le ramener.
Permettez que, veillant au ſoin de votre tête,
A cet heureux amant l'on garde ſa conquête.

AXIANE.

Vous triomphez, Madame, & déja votre cœur
Vole vers Alexandre, & le nomme vainqueur.
Mais ſur la ſeule foi d'un amour qui vous flatte,
Peut-être, avant le tems, ce grand orgueil éclate :
Vous pouſſez un peu loin vos vœux précipités ;
Et vous croyez trop-tôt ce que vous ſouhaitez.
Oui, oui.....

CLEOFILE.

Mon frère vient; & nous allons apprendre,
Qui de nous deux, Madame, aura pû ſe méprendre.

AXIANE.

Ah, je n'en doute plus, & ce front ſatisfait
Dit aſſez à mes yeux que Porus eſt défait !

SCENE II.

TAXILE, AXIANE, CLEOFILE.

TAXILE.

MAdame, ſi Porus, avec moins de colère,
Eût ſuivi les conſeils d'une amitié ſincère,

Il m'auroit, en effet, épargné la douleur
De vous venir moi-même annoncer ſon malheur.

AXIANE.

Quoi, Porus....

TAXILE.

C'en eſt fait; & ſa valeur trompée,
Des maux que j'ai prévûs ſe voit enveloppée.
Ce n'eſt pas (car mon cœur, reſpectant ſa vertu,
N'accable point encore un rival abattu)
Ce n'eſt point que ſon bras, diſputant la victoire,
N'en ait aux ennemis enſanglanté la gloire;
Qu'elle-même, attachée à ſes faits éclatans,
Entre Alexandre & lui n'ait douté quelque tems.
Mais enfin, contre moi ſa vaillance irritée
Avec trop de chaleur s'étoit précipitée.
J'ai vû ſes bataillons rompus & renverſés,
Vos ſoldats en deſordre, & les ſiens diſperſés;
Et lui-même, à la fin, entrainé dans leur fuite,
Malgré lui, du vainqueur éviter la pourſuite;
Et de ſon vain courroux trop tard deſabuſé,
Souhaiter le ſecours qu'il avoit refuſé.

AXIANE.

Qu'il avoit refuſé! Quoi donc, pour ta patrie,
Ton indigne courage attend que l'on te prie!
Il faut donc, malgré toi, te traîner aux combats,
Et te forcer toi-même à ſauver tes Etats!
L'exemple de Porus, puiſqu'il faut qu'on t'y porte,
Dis-moi, n'étoit-ce pas une voix aſſez forte?

Ce Héros en péril, ta maitreſſe en danger,
Tout l'Etat périſſant n'a pû t'encourager!
Va, tu ſers bien le maître à qui ta ſœur te donne:
Achève, & fais de moi ce que ſa haine ordonne.
Garde à tous les vaincus un traitement égal,
Enchaine ta maîtreſſe en livrant ton rival.
Auſſi-bien, c'en eſt fait. Sa diſgrace & ton crime
Ont placé dans mon cœur ce Héros magnanime.
Je l'adore & je veux, avant la fin du jour,
Déclarer à la fois ma haine & mon amour;
Lui vouer, à tes yeux, une amitié fidelle,
Et te jurer, aux ſiens, une haine immortelle.
Adieu. Tu me connois. Aime-moi ſi tu veux.

TAXILE.

Ah! N'eſpérez de moi que de ſincères vœux,
Madame, n'attendez ni menaces ni chaines,
Alexandre ſait mieux ce qu'on doit à des Reines.
Souffrez que ſa douceur vous oblige à garder
Un trône que Porus devoit moins hazarder;
Et moi-même en aveugle on me verroit combattre
La ſacrilége main qui le voudroit abattre.

AXIANE.

Quoi, par l'un de vous deux mon ſceptre raffermi,
Deviendroit dans mes mains le don d'un ennemi!
Et ſur mon propre trône on me verroit placée
Par le même tyran qui m'en auroit chaſſée!

TAXILE.

Des Reines & des Rois, vaincus par ſa valeur,
Ont laiſſé, par ſes ſoins, adoucir leur malheur.
Voyez de Darius & la femme & la mère;
L'une le traite en fils, l'autre le traite en frère.

AXIANE.

Non, non, je ne ſai point vendre mon amitié,
Careſſer un tyran, & regner par pitié.
Penſe-tu que j'imite une foible Perſane?
Qu'à la cour d'Alexandre on retienne Axiane,
Et qu'avec mon vainqueur, courant tout l'Univers,
J'aille vanter par tout la douceur de ſes fers?
S'il donne les Etats, qu'il te donne les nôtres.
Qu'il te pare, s'il veut, des dépouilles des autres.
Regne: Porus ni moi n'en ſerons point jaloux;
Et tu ſeras encor plus eſclave que nous.
J'eſpère qu'Alexandre, amoureux de ſa gloire,
Et fâché que ton crime ait ſouillé ſa victoire,
S'en lavera bientôt par ton propre trépas.
Des traîtres, comme toi, ſont ſouvent des ingrats;
Et de quelques faveurs que ſa main t'ébiouiſſe,
Du perfide Beſſus regarde le ſupplice.
Adieu.

SCENE III.

CLEOFILE, TAXILE.

CLEOFILE.

Cedez, mon frère, à ce bouillant transport:
Alexandre & le tems vous rendront le plus fort;
Et cet âpre courroux, quoiqu'elle en puisse dire,
Ne s'obstinera point au refus d'un Empire.
Maître de ses destins, vous l'êtes de son cœur.
Mais, dites-moi, vos yeux ont-ils vû le vainqueur?
Quel traitement, mon frère, en devons-nous attendre?
Qu'a-t-il dit?

TAXILE.

Oui, ma sœur, j'ai vû votre Alexandre.
D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits,
M'a semblé démentir le nombre de ses faits.
Mon cœur plein de son nom, n'osoit, je le confesse,
Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse.
Mais de ce même front l'héroïque fierté,
Le feu de ses regards, sa haute majesté,
Font connoître Alexandre. Et certes son visage
Porte de sa grandeur l'infaillible présage;
Et sa présence auguste, appuyant ses projets,
Ses yeux, comme son bras, font par tout des sujets.
Il sortoit du combat. Ebloui de sa gloire,
Je croyois dans ses yeux voir briller la victoire.

Toutefois,

Toutefois, à ma vûe, oubliant ſa fierté,
Il a fait, à ſon tour, éclater ſa bonté.
Ses tranſports ne m'ont point déguiſé ſa tendreſſe.
Retournez, m'a-t-il dit, auprès de la Princeſſe;
Diſpoſez ſes beaux yeux à revoir un vainqueur
Qui va mettre à ſes pieds ſa victoire & ſon cœur.
Il marche ſur mes pas. Je n'ai rien à vous dire,
Ma ſœur: de votre ſort je vous laiſſe l'empire;
Je vous confie encor la conduite du mien.

CLEOFILE.

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourrai rien.
Tout va vous obéir, ſi le vainqueur m'écoute.

TAXILE.

Je vais donc... Mais on vient. C'eſt lui-même ſans doute.

SCENE IV.

ALEXANDRE, TAXILE, CLEOFILE, EPHESTION, *ſuite d'Alexandre.*

ALEXANDRE.

ALlez, Epheſtion. Que l'on cherche Porus;
Qu'on épargne ſa vie, & le ſang des vaincus.

SCENE V.

ALEXANDRE, TAXILE, CLEOFILE.

ALEXANDRE *à Taxile.*

SEigneur, eſt-il donc vrai qu'une Reine aveuglée
Vous préfère d'un Roi la valeur déréglée ?
Mais ne le craignez point. Son empire eſt à vous.
D'une ingrate, à ce prix, fléchiſſez le courroux.
Maître des deux Etats, arbitre des ſiens mêmes,
Allez, avec vos vœux, offrir trois diadêmes.

TAXILE.

Ah, c'en eſt trop, Seigneur ! prodiguez un peu moins...

ALEXANDRE.

Vous pourrez, à loiſir, reconnoître mes ſoins.
Ne tardez point. Allez où l'amour vous appelle ;
Et couronnez vos feux d'une palme ſi belle.

SCENE VI.

ALEXANDRE, CLEOFILE,

ALEXANDRE.

MAdame, à ſon amour je promets mon appui :
Ne puis-je rien pour moi, quand je puis tout pour lui ?
Si prodigue envers lui des fruits de la victoire,
N'en aurai-je pour moi qu'une ſtérile gloire ?

Les ſceptres, devant vous, ou rendus ou donnés;
De mes propres lauriers mes amis couronnés;
Les biens que j'ai conquis répandus ſur leurs têtes,
Font voir que je ſoupire après d'autres conquêtes.
Je vous avois promis que l'effort de mon bras
M'approcheroit bien-tôt de vos divins appas;
Mais, dans ce même tems, ſouvenez-vous, Madame,
Que vous me promettiez quelque place en votre ame.
Je ſuis venu. L'amour a combattu pour moi.
La victoire elle-même a dégagé ma foi.
Tout cède autour de vous. C'eſt à vous de vous rendre;
Votre cœur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre?
Et lui ſeul pourroit-il échapper aujourd'hui
A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui?

CLEOFILE.

Non, je ne prétends pas que ce cœur inflexible
Garde ſeul contre vous le titre d'invincible.
Je rens ce que je dois à l'éclat des vertus
Qui tiennent ſous vos pieds cent peuples abattus.
Les Indiens domtés ſont vos moindres ouvrages:
Vous inſpirez la crainte aux plus fermes courages;
Et, quand vous le voudrez, vos bontés, à leur tour,
Dans les cœurs les plus durs inſpireront l'amour.
Mais, Seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes,
Me troublent bien ſouvent par de juſtes alarmes.
Je crains que, ſatisfait d'avoir conquis un cœur,
Vous ne l'abandonniez à ſa triſte langueur;

Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée,
Votre ame ne dédaigne une conquête aisée.
On attend peu d'amour d'un Héros tel que vous;
La gloire fit toujours vos transports les plus doux;
Et peut-être, au moment que ce grand cœur soupire,
La gloire de me vaincre est tout ce qu'il desire.

ALEXANDRE.

Que vous connoissez mal les violens désirs
D'un amour, qui vers vous porte tous mes soupirs!
J'avouerai qu'autrefois, au milieu d'une armée,
Mon cœur ne soupiroit que pour la renommée.
Les peuples & les Rois, devenus mes sujets,
Etoient seuls à mes vœux d'assez dignes objets.
Les beautés de la Perse à mes yeux présentées,
Aussi-bien que ses Rois, ont paru surmontées.
Mon cœur, d'un fier mépris armé contre leurs traits,
N'a pas du moindre hommage honoré leur attraits.
Amoureux de la gloire, & par tout invincible,
Il mettoit son bonheur à paroître insensible.
Mais, helas! que vos yeux, ces aimables tyrans,
Ont produit sur mon cœur des effets différens!
Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite,
Il vient, avec plaisir, avouer sa défaite,
Heureux! si votre cœur se laissant émouvoir,
Vos beaux yeux, à leur tour, avouoient leur pouvoir!
Voulez-vous donc toujours douter de leur victoire,
Toujours de mes exploits me reprocher la gloire?

Comme ſi les beaux nœuds, où vous me tenez pris,
Ne devoient arrêter que de foibles eſprits.
Par des faits tout nouveaux, je m'en vais vous apprendre
Tout ce que peut l'amour ſur le cœur d'Alexandre.
Maintenant que mon bras, engagé ſous vos loix,
Doit ſoutenir mon nom & le vôtre à la fois,
J'irai rendre fameux, par l'éclat de la guerre,
Des peuples inconnus au reſte de la terre;
Et vous faire dreſſer des autels en des lieux,
Où leurs ſauvages mains en refuſent aux Dieux.

CLEOFILE.

Oui, vous y trainerez la victoire captive;
Mais je doute, Seigneur, que l'amour vous y ſuive.
Tant d'Etats, tant de mers, qui vont nous deſunir,
M'effaceront bien-tôt de votre ſouvenir.
Quand l'Océan troublé vous verra ſur ſon onde,
Achever quelque jour la conquête du monde;
Quand vous verrez les Rois tomber à vos genoux,
Et la terre, en tremblant, ſe taire devant vous;
Songerez-vous, Seigneur, qu'une jeune Princeſſe,
Au fond de ſes Etats vous regrette ſans ceſſe;
Et rappelle en ſon cœur les momens bienheureux,
Où ce grand Conquérant l'aſſùroit de ſes feux?

ALEXANDRE.

Hé quoi? Vous croyez donc qu'à moi-même barbare,
J'abandonne en ces lieux une beauté ſi rare?
Mais vous-même plûtôt voulez-vous renoncer
Au trône de l'Aſie où je veux vous placer?

CLEOFILE.

Seigneur, vous le ſavez, je dépens de mon frère.

ALEXANDRE.

Ah ! S'il diſpoſoit ſeul du bonheur que j'eſpère,
Tout l'Empire de l'Inde, aſſervi ſous ſes loix,
Bientôt en ma faveur iroit briguer ſon choix.

CLEOFILE.

Mon amitié pour lui n'eſt point intéreſſée.
Appaiſez ſeulement une Reine offenſée ;
Et ne permettez pas qu'un rival aujourd'hui,
Pour vous avoir bravé, ſoit plus heureux que lui.

ALEXANDRE.

Porus étoit, ſans doute, un rival magnanime,
Jamais tant de valeur n'attira mon eſtime.
Dans l'ardeur du combat je l'ai vû, je l'ai joint ;
Et je puis dire encor qu'il ne m'évitoit point.
Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté ſi belle
Alloit, entre nous deux, finir notre querelle ;
Lorſqu'un gros de ſoldats, ſe jettant entre nous,
Nous a fait dans la foule enſevelir nos coups.

SCENE VII.

ALEXANDRE, CLEOFILE, EPHESTION.

ALEXANDRE.

HE bien, ramene-t-on ce Prince téméraire ?

EPHESTION.

On le cherche par tout. Mais, quoi qu'on puiſſe faire,

Seigneur, juſques ici ſa fuite, ou ſon trépas,
Dérobe ce captif aux ſoins de vos ſoldats.
Mais un reſte des ſiens entourés dans leur fuite,
Et du ſoldat vainqueur arrêtant la pourſuite,
A nous vendre leur mort ſemblent ſe préparer.

ALEXANDRE.

Deſarmez les vaincus ſans les deſeſpérer.
Madame, allons fléchir une fière Princeſſe,
Afin qu'à mon amour Taxile s'intèreſſe;
Et, puiſque mon repos doit dépendre du ſien,
Achevons ſon bonheur pour établir le mien.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

AXIANE *ſeule.*

N'Entendrons-nous jamais que des cris de victoire,
Qui de mes ennemis me reprochent la gloire ?
Et ne pourrai-je au moins, en de ſi grands malheurs,
M'entretenir moi ſeule avecque mes douleurs !
D'un odieux amant ſans ceſſe pourſuivie,
On prétend, malgré moi, m'attacher à la vie.
On m'obſerve, on me ſuit. Mais, Porus, ne croi pas
Qu'on me puiſſe empêcher de courir ſur tes pas.
Sans doute, à nos malheurs ton cœur n'a pû ſurvivre.
En vain tant de ſoldats s'arment pour te pourſuivre ;
On te découvriroit au bruit de tes efforts ;
Et, s'il te faut chercher, ce n'eſt qu'entre les morts.
Hélas ! En me quittant, ton ardeur redoublée
Sembloit prévoir les maux dont je ſuis accablée ;
Lorſque tes yeux aux miens découvrant ta langueur,
Me demandoient quel rang tu tenois dans mon cœur ;
Que ſans t'inquiéter du ſuccès de tes armes,
Le ſoin de ton amour te cauſoit tant d'alarmes.
Et pourquoi te cachois-je, avec tant de détours,
Un ſecret ſi fatal au repos de tes jours ?
Combien de fois, tes yeux forçant ma réſiſtance,
Mon cœur s'eſt-il vû près de rompre le ſilence ?

Combien

Combien de fois, sensible à tes ardens desirs,
M'est-il en ta présence échappé des soupirs?
Mais je voulois encor douter de ta victoire;
J'expliquois mes soupirs en faveur de la gloire;
Je croyois n'aimer qu'elle. Ah, pardonne, grand Roi;
Je sens bien aujourd'hui que je n'aimois que toi.
J'avouerai que la gloire eut sur moi quelque empire;
Je te l'ai dit cent fois. Mais je devois te dire
Que toi seul, en effet, m'engageas sous ses loix.
J'appris à la connoître en voyant tes exploits;
Et de quelque beau feu qu'elle m'eût enflammée,
En un autre que toi je l'aurois moins aimée.
Mais que sert de pousser des soupirs superflus,
Qui se perdent en l'air, & que tu n'entens plus?
Il est tems que mon ame, au tombeau descendue,
Te jure une amitié si long-tems attendue.
Il est tems que mon cœur, pour gage de sa foi,
Montre qu'il n'a pû vivre un moment après toi.
Aussi-bien, pense-tu que je voulusse vivre
Sous les loix d'un vainqueur à qui ta mort nous livre?
Je sai qu'il se dispose à me venir parler;
Qu'en me rendant mon sceptre il veut me consoler.
Il croit peut-être, il croit que ma haine étouffée
A sa fausse douceur servira de trophée.
Qu'il vienne. Il me verra, toujours digne de toi,
Mourir en Reine, ainsi que tu mourus en Roi.

SCENE II.

ALEXANDRE, AXIANE.

AXIANE.

HE bien, Seigneur, hé bien, trouvez-vous quelques charmes
A voir couler des pleurs que font verser vos armes?
Ou si vous m'enviez, en l'état ou je suis,
La triste liberté de pleurer mes ennuis?

ALEXANDRE.

Votre douleur est libre autant que légitime.
Vous regrettez, Madame, un Prince magnanime:
Je fus son ennemi; mais je ne l'étois pas
Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
Avant que sur ses bords l'Inde me vît paroître,
L'éclat de sa vertu me l'avoit fait connoître;
Entre les plus grands Rois il se fit remarquer.
Je savois.....

AXIANE.

Pourquoi donc le venir attaquer?
Par quelle loi faut-il qu'aux deux bouts de la terre,
Vous cherchiez la vertu pour lui faire la guerre?
Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater,
Sans pousser votre orgueil à le persécuter?

ALEXANDRE.

Oui, j'ai cherché Porus. Mais, quoi qu'on puisse dire,
Je ne le cherchois pas afin de le détruire.

J'avouerai que, brûlant de ſignaler mon bras,
Je me laiſſai conduire au bruit de ſes combats;
Et qu'au ſeul nom d'un Roi, juſqu'alors invincible,
A de nouveaux exploits mon cœur devint ſenſible.
Tandis que je croyois, par mes combats divers,
Attacher ſur moi ſeul les yeux de l'Univers,
J'ai vû de ce guerrier la valeur répandue,
Tenir la Renommée entre nous ſuſpendue;
Et voyant de ſon bras voler par tout l'effroi,
L'Inde ſembla m'ouvrir un champ digne de moi.
Laſſé de voir des Rois vaincus ſans réſiſtance,
J'appris avec plaiſir le bruit de ſa vaillance:
Un ennemi ſi noble a ſû m'encourager;
Je ſuis venu chercher la gloire & le danger.
Son courage, Madame, a paſſé mon attente.
La victoire, à me ſuivre autrefois ſi conſtante,
M'a preſque abandonné pour ſuivre vos guerriers.
Porus m'a diſputé juſqu'aux moindres lauriers;
Et j'oſe dire encor qu'en perdant la victoire,
Mon ennemi lui-même a vû croître ſa gloire;
Qu'une chûte ſi belle élève ſa vertu,
Et qu'il ne voudroit pas n'avoir point combattu.

AXIANE.

Hélas, il falloit bien qu'une ſi noble envie
Lui fit abandonner tout le ſoin de ſa vie;
Puiſque, de toutes parts, trahi, perſécuté,
Contre tant d'ennemis il s'eſt précipité!

Mais vous, s'il étoit vrai que son ardeur guerrière
Eût ouvert à la vôtre une illustre carrière,
Que n'avez-vous, Seigneur, dignement combattu?
Falloit-il par la ruse attaquer sa vertu?
Et, loin de remporter une gloire parfaite,
D'un autre que de vous attendre sa défaite?
Triomphez. Mais sachez que Taxile, en son cœur,
Vous dispute déja ce beau nom de vainqueur;
Que le traître se flatte, avec quelque justice,
Que vous n'avez vaincu que par son artifice;
Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux,
De le voir partager cette gloire avec vous.

ALEXANDRE.

En vain votre douleur s'arme contre ma gloire,
Jamais on ne m'a vû dérober la victoire;
Et par ces lâches soins, qu'on ne peut m'imputer,
Tromper mes ennemis au lieu de les domter.
Quoique par-tout, ce semble, accablé sous le nombre,
Je n'ai pû me résoudre à me cacher dans l'ombre:
Ils n'ont de leur défaite accusé que mon bras;
Et le jour a par-tout éclairé mes combats.
Il est vrai que je plains le sort de vos Provinces;
J'ai voulu prévenir la perte de vos Princes;
Mais, s'ils avoient suivi mes conseils & mes vœux,
Je les aurois sauvés, ou combattus tous deux,
Oui, croyez.....

AXIANE.

Je crois tout. Je vous crois invincible ;
Mais, Seigneur, suffit-il que tout vous soit possible ?
Ne tient-il qu'à jetter tant de Rois dans les fers ?
Qu'à faire impunément gémir tout l'Univers ?
Et que vous avoient fait tant de villes captives,
Tant de morts dont l'Hydaspe a vû couvrir ses rives ?
Qu'ai-je fait, pour venir accabler en ces lieux
Un Héros sur qui seul j'ai pû tourner les yeux ?
A-t-il de votre Grèce inondé les frontières ?
Avons-nous soulevé des nations entières,
Et contre votre gloire excité leur courroux ?
Hélas, nous l'admirions sans en être jaloux !
Contens de nos Etats, & charmés l'un de l'autre,
Nous attendions un sort plus heureux que le vôtre,
Porus bornoit ses voeux à conquérir un cœur,
Qui, peut-être aujourd'hui, l'eût nommé son vainqueur.
Ah, n'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime ;
Quand on ne vous pourroit reprocher que ce crime,
Ne vous sentez-vous pas, Seigneur, bien malheureux
D'être venu si loin rompre de si beaux noeuds !
Non, de quelque douceur que se flatte votre ame,
Vous n'êtes qu'un tyran.

ALEXANDRE.

Je le vois bien, Madame ;
Vous voulez que, saisi d'un indigne courroux,
En reproches honteux j'éclate contre vous.

Peut-être eſpérez-vous que ma douceur laſſée
Donnera quelque atteinte à ſa gloire paſſée.
Mais, quand votre vertu ne m'auroit point charmé,
Vous attaquez, Madame, un vainqueur deſarmé.
Mon ame, malgré vous, à vous plaindre engagée,
Reſpecte le malheur où vous êtes plongée.
C'eſt ce trouble fatal qui vous ferme les yeux,
Qui ne regarde en moi qu'un tyran odieux.
Sans lui, vous avoûriez que le ſang & les larmes
N'ont pas toujours ſouillé la gloire de mes armes.
Vous verriez...

AXIANE.

Ah, Seigneur, puis-je ne les point voir
Ces vertus, dont l'éclat aigrit mon deſeſpoir!
N'ai-je pas vû par tout la victoire modeſte,
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend ſi funeſte?
Ne vois-je pas le Scythe & le Perſe abattus,
Se plaire ſous le joug, & vanter vos vertus;
Et diſputer enfin, par une aveugle envie,
A vos propres ſujets le ſoin de votre vie?
Mais que ſert à ce cœur que vous perſécutez,
De voir par-tout ailleurs adorer vos bontés?
Penſez-vous que ma haine en ſoit moins violente,
Pour voir baiſer par tout la main qui me tourmente?
Tant de Rois, par vos ſoins, vengés ou ſecourus,
Tant de peuples contens me rendent-ils Porus?
Non, Seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même;

Que l'Univers entier m'en impose la loi,
Et que personne enfin ne vous hait avec moi.

ALEXANDRE.

J'excuse les transports d'une amitié si tendre;
Mais, Madame, après tout, ils doivent me surprendre.
Si la commune voix ne m'a point abusé,
Porus d'aucun regard ne fut favorisé.
Entre Taxile & lui votre cœur en balance,
Tant qu'ont duré ses jours, a gardé le silence;
Et lorsqu'il ne peut plus vous entendre aujourd'hui,
Vous commencez, Madame, à prononcer pour lui.
Pensez-vous que, sensible à cette ardeur nouvelle,
Sa cendre exige encor que vous bruliez pour elle?
Ne vous accablez point d'inutiles douleurs;
Des soins plus importans vous appellent ailleurs.
Vos larmes ont assez honoré sa mémoire.
Regnez, & de ce rang soutenez mieux la gloire;
Et redonnant le calme à vos sens desolés,
Rassurez vos Etats par sa chute ébranlés.
Parmi tant de grands Rois choisissez leur un maître.
Plus ardent que jamais Taxile...

AXIANE.

Quoi, le traitre?

ALEXANDRE.

Hé, de grace, prenez des sentimens plus doux;
Aucune trahison ne le souille envers vous.
Maître de ses Etats, il a pû se résoudre
A se mettre avec eux à couvert de la foudre.

Ni ſerment, ni devoir ne l'avoient engagé
A courir dans l'abîme où Porus s'eſt plongé.
Enfin, ſouvenez-vous qu'Alexandre lui-même
S'intéreſſe au bonheur d'un Prince qui vous aime.
Songez que réunis, par un ſi juſte choix,
L'Inde & l'Hydaſpe entiers couleront ſous vos loix;
Que pour vos intérêts tout me ſera facile,
Quand je les verrai joints avec ceux de Taxile.
Il vient. Je ne veux point contraindre ſes ſoupirs;
Je le laiſſe lui-même expliquer ſes deſirs.
Ma préſence à vos yeux n'eſt déja que trop rude.
L'entretien des amans cherche la ſolitude.
Je ne vous trouble point.

SCENE III.

AXIANE, TAXILE.

AXIANE.

APproche, puiſſant Roi,
Grand Monarque de l'Inde, on parle ici de toi.
On veut, en ta faveur combattre ma colère.
On dit que tes déſirs n'aſpirent qu'à me plaire;
Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour.
On fait plus, & l'on veut que je t'aime à mon tour.
Mais ſais-tu l'entrepriſe où s'engage ta flamme?
Sais-tu par quels ſecrets on peut toucher mon ame?
Es-tu prêt...

TAXILE.

TAXILE.

Ah, Madame, éprouvez ſeulement
Ce que peut ſur mon cœur un eſpoir ſi charmant!
Que faut-il faire?

AXIANE.

Il faut, s'il eſt vrai que l'on m'aime,
Aimer la gloire autant que je l'aime moi-même;
Ne m'expliquer ſes vœux que par mille beaux faits,
Et haïr Alexandre autant que je le hais;
Il faut marcher ſans crainte au milieu des alarmes;
Il faut combattre, vaincre, ou périr ſous les armes.
Jette, jette les yeux ſur Porus & ſur toi;
Et juge qui des deux étoit digne de moi.
Oui, Taxile, mon cœur, douteux en apparence,
D'un eſclave & d'un Roi faiſoit la différence.
Je l'aimai, je l'adore; & puiſqu'un ſort jaloux
Lui défend de jouir d'un ſpectacle ſi doux,
C'eſt toi que je choiſis pour témoin de ſa gloire;
Mes pleurs feront toujours revivre ſa mémoire;
Toujours tu me verras, au fort de mon ennui,
Mettre tout mon plaiſir à te parler de lui.

TAXILE.

Ainſi je brule en vain pour une ame glacée?
L'image de Porus n'en peut être effacée;
Quand j'irois, pour vous plaire, affronter le trépas,
Je me perdrois, Madame, & ne vous plairois pas.
Je ne puis donc...

AXIANE.

Tu peux recouvrer mon eſtime ;
Dans le ſang ennemi tu peux laver ton crime.
L'occaſion te rit : Porus dans le tombeau
Raſſemble ſes ſoldats autour de ſon drapeau ;
Son ombre ſeule encor ſemble arrêter leur fuite.
Les tiens même, les tiens, honteux de ta conduite,
Font lire ſur leurs fronts, juſtement courroucés,
Le repentir du crime où tu les as forcés.
Va ſeconder l'ardeur du feu qui les dévore.
Venge nos libertés qui reſpirent encore.
De mon trône & du tien deviens le défenſeur.
Cours, & donne à Porus un digne ſucceſſeur.
Tu ne me répons rien ? Je vois ſur ton viſage,
Qu'un ſi noble deſſein étonne ton courage.
Je te propoſe en vain l'exemple d'un Héros ;
Tu veux ſervir. Va, ſers, & me laiſſe en repos.

TAXILE.

Madame, c'en eſt trop. Vous oubliez, peut-être,
Que, ſi vous m'y forcez, je puis parler en maître ;
Que je puis me laſſer de ſouffrir vos dédains ;
Que vous & vos Etats, tout eſt entre mes mains ;
Qu'après tant de reſpects, qui vous rendent plus fière,
Je pourrai . . .

AXIANE.

Je t'entens. Je ſuis ta priſonnière ;
Tu veux peut-être encor captiver mes deſirs ;
Que mon cœur, en tremblant, réponde à tes ſoupirs.

Hé bien, dépouille enfin cette douceur contrainte:
Appelle à ton ſécours la terreur & la crainte:
Parle en tyran tout prêt à me perſécuter;
Ma haine ne peut croître, & tu peux tout tenter.
Surtout, ne me fais point d'inutiles menaces.
Ta ſœur vient t'inſpirer ce qu'il faut que tu faſſes.
Adieu. Si ſes conſeils & mes vœux en ſont crus,
Tu m'aideras bien-tôt à rejoindre Porus.

TAXILE.

Ah, pluſtôt...

SCENE IV.

CLEOFILE, TAXILE.

CLEOFILE.

AH, quittez cette ingrate Princeſſe,
Dont la haine a juré de nous troubler ſans ceſſe;
Qui met tout ſon plaiſir à vous deſeſperer!
Oubliez...

TAXILE.

Non, ma ſœur, je la veux adorer.
Je l'aime. Et quand les vœux que je pouſſe pour elle,
N'en obtiendroient jamais qu'une haine immortelle;
Malgré tous ſes mépris, malgré tous vos diſcours,
Malgré moi-même, il faut que je l'aime toujours.
Sa colère, après tout, n'a rien qui me ſurprenne;
C'eſt à vous, c'eſt à moi qu'il faut que je m'en prenne.

Sans vous, ſans vos conſeils, ma ſœur, qui m'ont trahi,
Si je n'étois aimé, je ſerois moins haï.
Je la verrois, ſans vous, par mes ſoins défendue,
Entre Porus & moi demeurer ſuſpendue.
Et ne ſeroit-ce pas un bonheur trop charmant,
Que de l'avoir réduite à douter un moment?
Non, je ne puis plus vivre accablé de ſa haine;
Il faut que je me jette aux pieds de l'inhumaine,
J'y cours: je vais m'offrir à ſervir ſon courroux,
Même contre Alexandre, & même contre vous.
Je ſai de quelle ardeur vous brulez l'un pour l'autre.
Mais c'eſt trop oublier mon repos pour le vôtre;
Et, ſans m'inquiéter du ſuccès de vos feux,
Il faut que tout périſſe, ou que je ſois heureux.

CLEOFILE.

Allez donc, retournez ſur le champ de bataille;
Ne laiſſez point languir l'ardeur qui vous travaille.
A quoi s'arrête ici ce courage inconſtant?
Courez. On eſt aux mains, & Porus vous attend.

TAXILE.

Quoi, Porus n'eſt point mort! Porus vient de paroître!

CLEOFILE.

C'eſt lui. De ſi grands coups le font trop reconnoître;
Il l'avoit bien prévû. Le bruit de ſon trépas,
D'un vainqueur trop crédule, a retenu le bras.
Il vient ſurprendre ici leur valeur endormie,
Troubler une victoire encor mal affermie.

Il vient, n'en doutez point, en amant furieux,
Enlever ſa maîtreſſe, ou périr à ſes yeux.
Que dis-je ? Votre camp, ſéduit par cette ingrate,
Prêt à ſuivre Porus, en murmures éclate.
Allez vous-même, allez, en généreux amant,
Au ſecours d'un rival aimé ſi tendrement.
Adieu.

SCENE V.

TAXILE *ſeul.*

QUoi, la fortune obſtinée à me nuire,
Reſſuſcite un rival armé pour me détruire !
Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,
Qui, tout mort qu'il étoit, me l'avoient préféré ?
Ah, c'en eſt trop ! Voyons ce que le ſort m'apprête,
A qui doit demeurer cette noble conquête.
Allons. N'attendons pas, dans un lâche courroux,
Qu'un ſi grand différend ſe termine ſans nous.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ALEXANDRE, CLEOFILE.

ALEXANDRE.

QUoi, vous craignez Porus, même après ſa défaite!
Ma victoire, à vos yeux, ſembloit-elle imparfaite?
Non, non, c'eſt un captif qui n'a pû m'échapper,
Que mes ordres, partout, ont fait envelopper.
Loin de le craindre encor, ne ſongez qu'à le plaindre.

CLEOFILE.

Et c'eſt en cet état que Porus eſt à craindre.
Quelque brave qu'il fût, le bruit de ſa valeur
M'inquiétoit bien moins que ne fait ſon malheur.
Tant qu'on l'a vû ſuivi d'une puiſſante armée,
Ses forces, ſes exploits ne m'ont point alarmée.
Mais, Seigneur, c'eſt un Roi malheureux & ſoumis;
Et dèſlors je le compte au rang de vos amis.

ALEXANDRE.

C'eſt un rang où Porus n'a plus droit de prétendre;
Il a trop recherché la haine d'Alexandre.
Il ſait bien qu'à regret je m'y ſuis réſolu;
Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu.
Je dois même un exemple au reſte de la terre:
Je dois venger ſur lui tous les maux de la guerre;

Le punir des malheurs qu'il a pû prévenir,
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir.
Vaincu deux fois, haï de ma belle Princeſſe...

CLEOFILE.

Je ne hais point Porus, Seigneur, je le confeſſe;
Et s'il m'étoit permis d'écouter aujourd'hui
La voix de ſes malheurs qui me parle pour lui,
Je vous dirois qu'il fut le plus grand de nos Princes;
Que ſon bras fut long-tems l'appui de nos Provinces;
Qu'il a voulu, peut-être, en marchant contre vous,
Qu'on le crût digne au moins de tomber ſous vos coups;
Et qu'un même combat ſignalant l'un & l'autre,
Son nom volât partout à la ſuite du vôtre.
Mais, ſi je le défens, des ſoins ſi généreux
Retombent ſur mon frère & détruiſent ſes vœux.
Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne?
Sa perte eſt infaillible, & peut-être la mienne.
Oui, oui, ſi ſon amour ne peut rien obtenir,
Il m'en rendra coupable, & m'en voudra punir.
Et maintenant encor, que votre cœur s'apprête
A voler de nouveau de conquête en conquête,
Quand je verrai le Gange entre mon frère & vous,
Qui retiendra, Seigneur, ſon injuſte courroux?
Mon ame, loin de vous, languira ſolitaire.
Hélas, s'il condamnoit mes ſoupirs à ſe taire!
Que deviendroit alors ce cœur infortuné?
Où ſera le vainqueur à qui je l'ai donné?

ALEXANDRE.

Ah ! C'en eſt trop, Madame, & ſi ce cœur ſe donne,
Je ſaurai le garder, quoique Taxile ordonne,
Bien mieux que tant d'Etats qu'on m'a vû conquérir ;
Et que je n'ai gardés que pour vous les offrir.
Encore une victoire ; & je reviens, Madame,
Borner toute ma gloire à regner ſur votre ame,
Vous obéir moi-même, & mettre entre vos mains
Le deſtin d'Alexandre & celui des humains.
Le Mallien m'attend prêt à me rendre hommage.
Si près de l'Océan que faut-il davantage
Que d'aller me montrer à ce fier élément,
Comme vainqueur du monde, & comme votre amant ?
Alors...

CLEOFILE.

Mais quoi, Seigneur, toujours guerre ſur guerre ?
Cherchez-vous des ſujets au-delà de la terre ?
Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatans,
Des pays inconnus même à leurs habitans ?
Qu'eſpérez-vous combattre en des climats ſi rudes ?
Ils vous oppoſeront de vaſtes ſolitudes,
Des déſerts que le ciel refuſe d'éclairer,
Où la nature ſemble elle-même expirer.
Et peut-être le Sort, dont la ſecrette envie
N'a pû cacher le cours d'une ſi belle vie,
Vous attend dans ces lieux, & veut que dans l'oubli
Votre tombeau, du moins, demeure enſeveli.

Penſez-vous y trainer les reſtes d'une armée,
Vingt fois renouvellée, & vingt fois conſumée ?
Vos ſoldats, dont la vue excite la pitié,
D'eux-mêmes, en cent lieux, ont laiſſé la moitié;
Et leurs gémiſſemens vous font aſſez connoître...

ALEXANDRE.

Ils marcheront, Madame, & je n'ai qu'à paroître.
Ces cœurs, qui dans un camp, d'un vain loiſir déçus,
Comptent en murmurant les coups qu'ils ont reçus,
Revivront pour me ſuivre; &, blâmant leurs murmures,
Brigueront, à mes yeux, de nouvelles bleſſures.
Cependant de Taxile appuyons les ſoupirs.
Son rival ne peut plus traverſer ſes deſirs,
Je vous l'ai dit, Madame; & j'oſe encor vous dire...

CLEOFILE.

Seigneur, voici la Reine.

SCENE II.

AXIANE, ALEXANDRE, CLEOFILE.

ALEXANDRE.

HE bien, Porus reſpire.
Le Ciel ſemble, Madame, écouter vos ſouhaits;
Il vous le rend...

AXIANE.

Hélas, il me l'ôte à jamais!

Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine ;
Sa mort étoit douteuse, elle devient certaine :
Il y court ; & peut-être il ne s'y vient offrir,
Que pour me voir encore, & pour me secourir.
Mais que feroit-il seul contre toute une armée ?
En vain ses grands efforts l'ont d'abord alarmée :
En vain quelques guerriers qu'anime son grand cœur,
Ont ramené l'effroi dans le camp du vainqueur.
Il faut bien qu'il succombe, & qu'enfin son courage
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.
Encor si je pouvois, en sortant de ces lieux,
Lui montrer Axiané, & mourir à ses yeux !
Mais Taxile m'enferme ; & cependant le traître
Du sang de ce Héros est allé se repaître ;
Dans les bras de la mort il le va regarder,
Si toutefois encore il ose l'aborder.

ALEXANDRE.

Non, Madame, mes soins ont assuré sa vie.
Son retour va bientôt contenter votre envie,
Vous le verrez.

AXIANE.

Vos soins s'étendroient jusqu'à lui !
Le bras qui l'accabloit deviendroit son appui !
J'attendrois son salut de la main d'Alexandre !
Mais quel miracle enfin n'en dois-je point attendre !
Je m'en souviens, Seigneur, vous me l'avez promis :
Qu'Alexandre vainqueur n'avoit plus d'ennemis,

Ou pluſtôt ce guerrier ne fut jamais le vôtre.
La gloire également vous arma l'un & l'autre ;
Contre un ſi grand courage il voulut s'éprouver ;
Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le ſauver.

ALEXANDRE.

Ses mépris redoublés, qui bravent ma colère,
Mériteroient, ſans doute, un vainqueur plus ſévère ;
Son orgueil, en tombant, ſemble s'être affermi.
Mais je veux bien ceſſer d'être ſon ennemi :
J'en dépouille, Madame, & la haine & le titre.
De mes reſſentimens je fais Taxile arbitre :
Seul il peut, à ſon choix, le perdre ou l'épargner ;
Et c'eſt lui ſeul enfin que vous devez gagner.

AXIANE.

Moi, j'irois à ſes pieds mendier un aſyle !
Et vous me renvoyez aux bontés de Taxile !
Vous voulez que Porus cherche un appui ſi bas !
Ah, Seigneur, votre haine a juré ſon trépas !
Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire.
Qu'une ame généreuſe eſt facile à ſéduire !
Déja mon cœur crédule, oubliant ſon courroux,
Admiroit des vertus qui ne ſont point en vous.
Armez-vous donc, Seigneur, d'une valeur cruelle :
Enſanglantez la fin d'une courſe ſi belle.
Après tant d'ennemis qu'on vous vit relever,
Perdez le ſeul enfin que vous deviez ſauver.

ALEXANDRE.

Hé bien, aimez Porus ſans détourner ſa perte.

Refusez la faveur qui vous étoit offerte.
Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux :
Mais enfin, s'il périt, n'en accusez que vous.
Le voici. Je veux bien le consulter lui-même ;
Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême.

SCENE DERNIERE.

PORUS, ALEXANDRE, AXIANE, CLEOFILE, EPHESTION, *Gardes d'Alexandre.*

ALEXANDRE.

HE bien, de votre orgueil, Porus, voilà le fruit.
Où sont ces beaux succès qui vous avoient séduit ?
Cette fierté si haute est enfin abaissée.
Je dois une victime à ma gloire offensée.
Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois
Vous offrir un pardon refusé tant de fois.
Cette Reine, elle seule à mes bontés rebelle,
Aux dépens de vos jours, veut vous être fidelle ;
Et que, sans balancer, vous mouriez seulement
Pour porter au tombeau le nom de son amant.
N'achetez point si cher une gloire inutile.
Vivez : mais consentez au bonheur de Taxile.

PORUS.

Taxile !

ALEXANDRE.

Oui.

PORUS.

Tu fais bien ; & j'approuve tes ſoins.
Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins.
C'eſt lui qui m'a des mains arraché la victoire.
Il t'a donné ſa ſœur. Il t'a vendu ſa gloire.
Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais
Qui te puiſſe acquitter d'un ſeul de ſes bienfaits ?
Mais j'ai ſû prévenir le ſoin qui te travaille.
Va le voir expirer ſur le champ de bataille.

ALEXANDRE.

Quoi, Taxile !

CLEOFILE.

Qu'entens-je ?

EPHESTION.

Oui, Seigneur, il eſt mort ;
Il s'eſt livré lui-même aux rigueurs de ſon ſort.
Porus étoit vaincu. Mais au lieu de ſe rendre,
Il ſembloit attaquer & non pas ſe défendre.
Ses ſoldats, à ſes piéds étendus & mourans,
Le mettoient à l'abri de leurs corps expirans.
Là, comme dans un fort, ſon audace enfermée,
Se ſoutenoit encor contre toute une armée ;
Et d'un bras, qui portoit la terreur & la mort,
Aux plus hardis guerriers en défendoit l'abord.
Je l'épargnois toujours. Sa vigueur affoiblie,
Bientôt en mon pouvoir auroit laiſſé ſa vie,

Quand, fur ce champ fatal Taxile defcendu :
Arrêtez, c'eft à moi que ce captif eft dû ;
C'en eft fait, a-t'il dit, *& ta perte eft certaine,*
Porus ; il faut périr, ou me céder la Reine.
Porus, à cette voix, ranimant fon courroux,
A relevé ce bras laffé de tant de coups ;
Et cherchant fon rival d'un œil fier & tranquille :
N'entens-je pas, dit-il, *l'infidelle Taxile,*
Ce traître à fa patrie, à fa maîtreffe, à moi ?
Viens, lâche, pourfuit-il, *Axiane eft à toi.*
Je veux bien te céder cette illuftre conquête ;
Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête.
Approche. A ce difcours, ces rivaux irrités
L'un fur l'autre, à la fois, fe font précipités.
Nous nous fommes en foule oppofés à leur rage ;
Mais Porus parmi nous court & s'ouvre un paffage,
Joint Taxile, le frappe, & lui perçant le cœur,
Content de fa victoire, il fe rend au vainqueur.

CLEOFILE.

Seigneur, c'eft donc à moi de répandre des larmes ;
C'eft fur moi qu'eft tombé tout le faix de vos armes.
Mon frère a vainement recherché votre appui ;
Et votre gloire, hélas, n'eft funefte qu'à lui !
Que lui fert au tombeau l'amitié d'Alexandre ?
Sans le venger, Seigneur, l'y verrez-vous defcendre ?
Souffrirez-vous, qu'après l'avoir percé de coups,
On en triomphe aux yeux de fa fœur & de vous ?

AXIANE.

Oui, Seigneur, écoutez les pleurs de Cléofile.
Je la plains. Elle a droit de regreter Taxile :
Tous ſes efforts en vain l'ont voulu conſerver ;
Elle en a fait un lâche, & ne l'a pû ſauver.
Ce n'eſt point que Porus ait attaqué ſon frère ;
Il s'eſt offert lui-même à ſa juſte colère.
Au milieu du combat que venoit-il chercher ?
Au courroux du vainqueur venoit-il l'arracher ?
Il venoit accabler, dans ſon malheur extrême,
Un Roi que reſpectoit la victoire elle-même.
Mais pourquoi vous ôter un prétexte ſi beau ?
Que voulez-vous de plus ? Taxile eſt au tombeau.
Immolez-lui, Seigneur, cette grande victime.
Vengez-vous. Mais ſongez que j'ai part à ſon crime.
Oui, oui, Porus, mon cœur n'aime point à demi ;
Alexandre le ſait, Taxile en a gémi.
Vous ſeul vous l'ignoriez : mais ma joye eſt extrême,
De pouvoir, en mourant, vous le dire à vous-même.

PORUS.

Alexandre, il eſt tems que tu ſois ſatisfait.
Tout vaincu que j'étois, tu vois ce que j'ai fait.
Crains Porus ; crains encor cette main deſarmée,
Qui venge ſa défaite au milieu d'une armée.
Mon nom peut ſoulever de nouveaux ennemis,
Et réveiller cent Rois dans leurs fers endormis.
Etouffe dans mon ſang ces ſemences de guerre ;
Va vaincre en ſûreté le reſte de la terre.

Aussi-bien, n'attens pas qu'un cœur comme le mien,
Reconnoisse un vainqueur, & te demande rien.
Parle; & sans esperer que je blesse ma gloire,
Voyons comme tu sais user de la victoire.

ALEXANDRE.

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser.
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
En effet, ma victoire en doit être alarmée.
Votre nom peut encor plus que toute une armée,
Je m'en dois garantir. Parlez donc, dites-moi,
Comment prétendez vous que je vous traite?

PORUS.

En Roi.

ALEXANDRE.

Hé bien, c'est donc en Roi qu'il faut que je vous traite.
Je ne laisserai point ma victoire imparfaite.
Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas.
Regnez toujours, Porus, je vous rens vos Etats.
Avec mon amitié recevez Axiane.
A des liens si doux tous deux je vous condamne.
Vivez, regnez tous deux; & seuls, de tant de Rois,
Jusques aux bords du Gange allez donner vos loix.

(*à Cléofile.*)

Ce traitement, Madame, a droit de vous surprendre.
Mais enfin, c'est ainsi que se venge Alexandre.
Je vous aime; & mon cœur touché de vos soupirs,
Voudroit par mille morts venger vos déplaisirs.

Mais

Mais vous-même pourriez prendre pour une offenſe
La mort d'un ennemi qui n'eſt plus en défenſe :
Il en triompheroit ; &, bravant ma rigueur,
Porus dans le tombeau deſcendroit en vainqueur.
Souffrez que, juſqu'au bout, achevant ma carrière,
J'apporte à vos beaux yeux ma vertu toute entière.
Laiſſez regner Porus couronné par mes mains ;
Et commandez vous-même au reſte des humains.
Prenez les ſentimens que ce rang vous inſpire ;
Faites, dans ſa naiſſance, admirer votre Empire ;
Et regardant l'éclat qui ſe répand ſur vous,
De la ſœur de Taxile oubliez le courroux.

AXIANE.

Oui, Madame, regnez ; & ſouffrez que moi-même
J'admire le grand cœur d'un Héros qui vous aime.
Aimez, & poſſédez l'avantage charmant
De voir toute la terre adorer votre amant.

PORUS.

Seigneur, juſqu'à ce jour, l'Univers en alarmes
Me forçoit d'admirer le bonheur de vos armes.
Mais rien ne me forçoit, en ce commun effroi,
De reconnoître en vous plus de vertu qu'en moi.
Je me rens. Je vous cède une pleine victoire.
Vos vertus, je l'avoue, égalent votre gloire.
Allez, Seigneur, rangez l'Univers ſous vos loix ;
Il me verra moi-même appuyer vos exploits.
Je vous ſuis, & je crois devoir tout entreprendre,
Pour lui donner un maître auſſi grand qu'Alexandre.

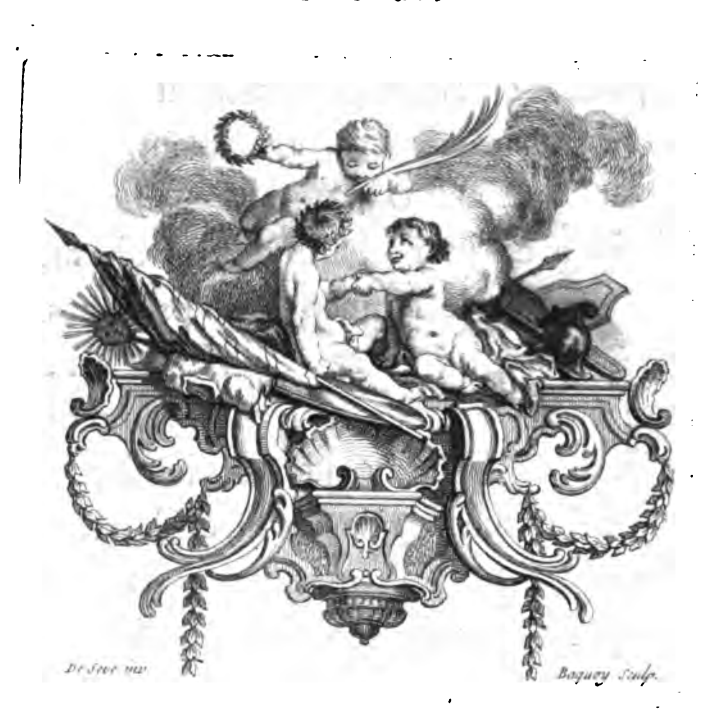
CLEOFILE.

Seigneur, que vous peut dire un cœur trifte, abattu ?
Je ne murmure point contre votre vertu.
Vous rendez à Porus la vie & la couronne.
Je veux croire qu'ainfi votre gloire l'ordonne;
Mais ne me preffez point. En l'état où je fuis,
Je ne puis que me taire & pleurer mes ennuis.

ALEXANDRE.

Oui, Madame, pleurons un ami fi fidèle;
Faifons, en foupirant, éclater notre zèle;
Et qu'un tombeau fuperbe inftruife l'avenir,
Et de votre douleur & de mon fouvenir.

FIN.



ANDROMAQUE,

TRAGEDIE.

A MADAME.

MADAME,

Ce n'eſt pas ſans ſujet que je mets votre illuſtre nom à la tête de cet ouvrage. Et de quel autre nom pourrois-je éblouir les yeux de mes lecteurs, que de celui dont mes ſpectateurs ont été ſi heureuſement éblouis ? On ſavoit que VOTRE ALTESSE ROYALE *avoit daigné prendre ſoin de la conduite de ma tragédie. On ſavoit que vous m'aviez prêté quelques-unes de vos lumières, pour y ajoûter de nouveaux ornemens. On ſavoit enfin que vous l'aviez honorée de quelques larmes dès la premiere lecture que je vous en fis. Pardonnez-moi,* MADAME, *ſi j'oſe me vanter de cet heureux commencement de ſa deſtinée. Il me conſole bien glorieuſement de la dureté de ceux qui ne voudroient pas s'en laiſſer toucher. Je leur permets de condamner l'Andromaque tant qu'ils voudront, pourvû qu'il me ſoit permis d'appeller de toutes les ſubtilités de leur eſprit au cœur de* VOTRE ALTESSE ROYALE.

Mais, MADAME, *ce n'eſt pas ſeulement du cœur que vous jugez de la bonté d'un ouvrage, c'eſt avec une intelligence qu'aucune fauſſe lueur ne ſauroit tromper. Pouvons-nous mettre ſur la ſcène une hiſtoire que vous ne poſſédiez auſſi-bien que nous ? Pouvons-nous faire jouer une*

intrigue, dont vous ne pénétriez tous les ressorts? Et pouvons-nous concevoir des sentimens si nobles & si délicats qui ne soient infiniment au dessous de la noblesse & de la délicatesse de vos pensées?

On sait, MADAME, *&* VOTRE ALTESSE ROYALE *a beau s'en cacher, que dans ce haut degré de gloire où la Nature & la Fortune ont pris plaisir de vous élever, vous ne dédaignez pas cette gloire obscure que les gens de lettres s'étoient réservée. Et il semble que vous ayez voulu avoir autant d'avantage sur notre sexe par les connoissances & par la solidité de votre esprit, que vous excellez dans le vôtre par toutes les graces qui vous environnent. La Cour vous regarde comme l'arbitre de tout ce qui se fait d'agréable. Et nous qui travaillons pour plaire au public, nous n'avons plus que faire de demander aux savans si nous travaillons selon les règles. La règle souveraine est de plaire à* VOTRE ALTESSE ROYALE.

Voilà, sans doute, la moindre de vos excellentes qualités. Mais, MADAME, *c'est la seule dont j'ai pû parler avec quelque connoissance; les autres sont trop élevées au-dessus de moi. Je n'en puis parler sans les rabaisser par la foiblesse de mes pensées, & sans sortir de la profonde vénération avec laquelle je suis,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéïssant, &
très-fidèle serviteur,
RACINE.

PREFACE.

VIRGILE,

AU TROISIEME LIVRE

DE L'ENEIDE.

C'eſt Enée qui parle.

LIttoraque Epiri legimus, portuque ſubimus
Chaonio, & celſam Buthroti aſcendimus urbem...
Solemnes tum fortè dapes, & triſtia dona
Libabat cineri Andromache, Maneſque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem ceſpite inanem
Et geminas, cauſam lacrimis, ſacraverat aras...
Dejecit vultum, & demiſsâ voce locuta eſt:
O felix una ante alias Priameïa virgo,
Hoſtilem ad tumulum, Trojæ ſub mœnibus altis
Juſſa mori! quæ ſortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile!
Nos, patriâ incenſâ, diverſa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ faſtus, juvenemque ſuperbum
Servitio enixæ tulimus, qui deinde ſecutus
Ledæam Hermionem, Lacedemonioſque hymenæos...
Aſt illum ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, & ſcelerum furiis agitatus Oreſtes.
Excipit incautum, patriaſque obtruncat ad aras.

Voilà en peu de vers tout le ſujet de cette Tragédie;

voilà le lieu de la ſcène, l'action qui s'y paſſe, les quatre principaux Acteurs, & même leurs caractères, excepté celui d'Hermione, dont la jalouſie & les emportemens ſont aſſez marqués dans l'Andromaque d'Euripide.

C'eſt preſque la ſeule choſe que j'emprunte ici de cet Auteur. Car, quoique ma Tragédie porte le même nom que la ſienne, le ſujet en eſt pourtant très-différent. Andromaque, dans Euripide, craint pour la vie de Moloſſus qui eſt un fils qu'elle a eu de Pyrrhus, & qu'Hermione veut faire mourir avec ſa mère. Mais ici il ne s'agit point de Moloſſus, Andromaque ne connoît point d'autre mari qu'Hector, ni d'autre fils qu'Aſtianax. J'ai cru en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette Princeſſe. La plûpart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque, ne la connoiſſent guère que pour la veuve d'Hector, & pour la mère d'Aſtianax. On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre mari, ni un autre fils. Et je doute que les larmes d'Andromaque euſſent fait ſur l'eſprit de mes ſpectateurs l'impreſſion qu'elles y ont faite, ſi elles avoient coulé pour un autre fils que celui qu'elle avoit d'Hector.

Il eſt vrai que j'ai été obligé de faire vivre Aſtianax un peu plus qu'il n'a vécu. Mais j'écris dans un pays où cette liberté ne pouvoit pas être mal reçue. Car, ſans parler de Ronſard qui a choiſi ce même Aſtianax pour le Héros de ſa Franciade, qui ne ſait que l'on fait deſcendre nos anciens Rois de ce fils d'Hector; & que nos vieilles chroniques ſauvent la vie à ce jeune Prince, après la déſolation de ſon pays, pour en faire le fondateur de notre Monarchie?

Combien

Combien Euripide a-t-il été plus hardi dans sa tragédie d'Hélène ? Il y choque ouvertement la créance commune de toute la Grèce. Il suppose qu'Hélène n'a jamais mis le pied dans Troie, & qu'aprés l'embrasement de cette ville, Ménélas trouve sa femme en Egypte, dont elle n'étoit point partie : tout cela fondé sur une opinion qui n'étoit reçue que parmi les Egyptiens, comme on le peut voir dans Hérodote.

Je ne crois pas que j'eusse besoin de cet exemple d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ai prise. Car il y a bien de la différence entre détruire le principal fondement d'une fable, & en altérer quelques incidens, qui changent presque de face dans toutes les mains qui les traitent. Ainsi Achille, selon la plûpart des Poëtes, ne peut être blessé qu'au talon, quoiqu'Homere le fasse blesser au bras, & ne le croie invulnérable en aucune partie de son corps. Ainsi Sophocle fait mourir Jocaste aussi-tôt aprés la reconnoissance d'Oedipe ; tout au contraire d'Euripide, qui la fait vivre jusqu'au combat & à la mort de ses deux fils. Et c'est-à-propos de quelque contrariété de cette nature, qu'un ancien commentateur de Sophocle remarque fort bien : * *Qu'il ne faut point s'amuser à chicaner les Poëtes pour quelques changemens qu'ils ont pû faire dans la Fable ; mais qu'il faut s'attacher à considérer l'excellent usage qu'ils ont fait de ces changemens, & la manière ingénieuse dont ils ont sû accommoder la Fable à leur sujet.*

* *Sophocli, Electra.*

ACTEURS.

ANDROMAQUE, veuve d'Hector, captive de Pyrrhus.

PYRRHUS, fils d'Achille, Roi d'Epire.

ORESTE, fils d'Agamemnon.

HERMIONE, fille d'Hélène, accordée avec Pyrrhus.

PYLADE, ami d'Oreste.

CLEONE, confidente d'Hermione.

CEPHISE, confidente d'Andromaque.

PHOENIX, gouverneur d'Achille, & ensuite de Pyrrhus.

Suite d'ORESTE.

La scène est à Buthrote, ville d'Epire, dans une sale du palais de Pyrrhus.



Jac. de Seve inv. *Aliamet sculp.*

ANDROMAQUE.



De Seve inv. C. Baquoy Sculp.

ANDROMAQUE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

OUI, puiſque je retrouve un ami ſi fidelle,
Ma Fortune va prendre une face nouvelle ;
Et deja ſon courroux ſemble s'être adouci,
Depuis qu'elle a pris ſoin de nous rejoindre ici.
Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes vœux ſi funeſte,
Préſenteroit d'abord Pylade aux yeux d'Oreſte ?

Qu'après plus de ſix mois que je t'avois perdu,
A la cour de Pyrrhus tu me ſerois rendu?

PYLADE.

J'en rens graces au Ciel, qui, m'arrêtant ſans ceſſe,
Sembloit m'avoir fermé le chemin de la Grèce,
Depuis le jour fatal que la fureur des eaux,
Preſqu'aux yeux de l'Epire, écarta nos vaiſſeaux.
Combien dans cet exil ai-je ſouffert d'alarmes?
Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes?
Craignant toujours pour vous quelque nouveau danger,
Que ma triſte amitié ne pouvoit partager.
Sur-tout, je redoutois cette mélancolie,
Où j'ai vû ſi long-tems votre ame enſevelie.
Je craignois que le Ciel, par un cruel ſecours,
Ne vous offrît la mort que vous cherchiez toujours.
Mais je vous vois, Seigneur; &, ſi j'oſe le dire,
Un deſtin plus heureux vous conduit en Epire.
Le pompeux appareil qui ſuit ici vos pas,
N'eſt point d'un malheureux qui cherche le trépas.

ORESTE.

Hélas, qui peut ſavoir le deſtin qui m'amène!
L'Amour me fait ici chercher une inhumaine.
Mais qui ſait ce qu'il doit ordonner de mon ſort;
Et ſi je viens chercher, ou la vie, ou la mort?

PYLADE.

Quoi, votre ame à l'Amour, en eſclave aſſervie,
Se repoſe ſur lui du ſoin de votre vie!

Par quel charme, oubliant tant de tourmens soufferts,
Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers ?
Pensez-vous qu'Hermione, à Sparte inexorable,
Vous prépare en Epire un sort plus favorable ?
Honteux d'avoir poussé tant de voeux superflus,
Vous l'abhorriez. Enfin, vous ne m'en parliez plus.
Vous me trompiez, Seigneur.

ORESTE.

Je me trompois moi-même.
Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime.
T'ai-je jamais caché mon cœur & mes desirs ?
Tu vis naître ma flamme & mes premiers soupirs.
Enfin, quand Ménélas disposa de sa fille
En faveur de Pyrrhus, vengeur de sa famille,
Tu vis mon desespoir, & tu m'as vû depuis
Trainer, de mers en mers, ma chaine & mes ennuis.
Je te vis, à regret, en cet état funeste,
Prêt à suivre, par-tout, le déplorable Oreste ;
Toujours de ma fureur interrompre le cours,
Et de moi-même, enfin, me sauver tous les jours.
Mais quand je me souvins que, parmi tant d'alarmes,
Hermione à Pyrrhus prodiguoit tous ses charmes,
Tu sais de quel courroux mon cœur alors épris,
Voulut, en l'oubliant, punir tous ses mépris.
Je fis croire, & je crus ma victoire certaine.
Je pris tous mes transports pour des transports de haine ;
Détestant ses rigueurs, rabaissant ses attraits,
Je défiois ses yeux de me troubler jamais.

Voilà comme je crus étouffer ma tendresse.
En ce calme trompeur j'arrivai dans la Grèce ;
Et je trouvai d'abord ses Princes rassemblés,
Qu'un péril assez grand sembloit avoir troublés.
J'y courus. Je pensai que la guerre & la gloire,
De soins plus importans rempliroient ma mémoire ;
Que mes sens reprenant leur premiere vigueur,
L'Amour acheveroit de sortir de mon cœur.
Mais admire avec moi le Sort, dont la poursuite
Me fait courir alors au piége que j'évite.
J'entens de tous côtés qu'on menace Pyrrhus.
Toute la Grèce éclate en murmures confus.
On se plaint, qu'oubliant son sang & sa promesse,
Il éleve en sa cour l'ennemi de la Grèce,
Astyanax, d'Hector jeune & malheureux fils,
Reste de tant de Rois sous Troie ensevelis.
J'apprens que, pour ravir son enfance au supplice,
Andromaque trompa l'ingénieux Ulisse ;
Tandis qu'un autre enfant, arraché de ses bras,
Sous le nom de son fils, fut conduit au trépas.
On dit que, peu sensible aux charmes d'Hermione,
Mon rival porte ailleurs son cœur & sa couronne.
Ménélas, sans le croire, en paroît affligé,
Et se plaint d'un hymen si long-tems négligé.
Parmi les déplaisirs où son ame se noie,
Il s'éleve en la mienne une secrette joie.
Je triomphe ; & pourtant je me flatte d'abord
Que la seule vengeance excite ce transport.

Mais l'Ingrate en mon cœur reprit bientôt sa place,
De mes feux mal éteints je reconnus la trace;
Je sentis que ma haine alloit finir son cours,
Ou pluftôt je sentis que je l'aimois toujours.
Ainsi, de tous les Grecs je brigue le suffrage.
On m'envoye à Pyrrhus. J'entreprens ce voyage.
Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
Cet Enfant dont la vie alarme tant d'Etats.
Heureux si je pouvois, dans l'ardeur qui me presse,
Au lieu d'Astyanax, lui ravir ma Princesse!
Car enfin, n'attens pas que mes feux redoublés,
Des périls les plus grands puissent être troublés.
Puisqu'après tant d'efforts ma résistance est vaine,
Je me livre en aveugle au transport qui m'entraine.
J'aime, je viens chercher Hermione en ces lieux,
La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux.
Toi, qui connois Pyrrhus, que pense-tu qu'il fasse?
Dans sa cour, dans son cœur, di-moi ce qui se passe.
Mon Hermione encor le tient-elle asservi?
Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi?

PYLADE.

Je vous abuserois, si j'osois vous promettre
Qu'entre vos mains, Seigneur, il voulût la remettre.
Non, que de sa conquête il paroisse flatté:
Pour la veuve d'Hector ses feux ont éclaté;
Il l'aime. Mais enfin, cette Veuve inhumaine
N'a payé jusqu'ici son amour que de haine;

Et chaque jour encore on lui voit tout tenter,
Pour fléchir ſa Captive, ou pour l'épouvanter.
De ſon Fils qu'il lui cache il menace la tête,
Et fait couler des pleurs qu'auſſi-tôt il arrête.
Hermione elle-même a vû, plus de cent fois,
Cet Amant irrité revenir ſous ſes loix;
Et de ſes vœux troublés lui rapportant l'hommage,
Soupirer à ſes pieds, moins d'amour que de rage.
Ainſi, n'attendez pas que l'on puiſſe, aujourd'hui,
Vous répondre d'un cœur ſi peu maître de lui.
Il peut, Seigneur, il peut, dans ce deſordre extrême,
Epouſer ce qu'il hait, & perdre ce qu'il aime.

ORESTE.

Mais, di-moi, de quel œil Hermione peut voir
Son hymen différé, ſes charmes ſans pouvoir?

PYLADE.

Hermione, Seigneur, au moins en apparence,
Semble de ſon amant dédaigner l'inconſtance;
Et croit que trop heureux de fléchir ſa rigueur,
Il la viendra preſſer de reprendre ſon cœur.
Mais je l'ai vue enfin me confier ſes larmes.
Elle pleure en ſecret le mépris de ſes charmes.
Toujours prête à partir, & demeurant toujours,
Quelquefois elle appelle Oreſte à ſon ſecours.

ORESTE.

Ah, ſi je le croyois, j'irois bientôt, Pylade,
Me jetter ...

PYLADE.

PYLADE.

Achevez, Seigneur, votre ambaſſade.
Vous attendez le Roi. Parlez, & lui montrez
Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurés.
Loin de leur accorder ce Fils de ſa maîtreſſe,
Leur haine ne fera qu'irriter ſa tendreſſe.
Plus on les veut brouiller, plus on va les unir.
Preſſez. Demandez tout, pour ne rien obtenir.
Il vient.

ORESTE.

Hé bien, va donc diſpoſer la cruelle
A revoir un amant qui ne vient que pour elle.

SCENE II.

PYRRHUS, ORESTE, PHŒNIX.

ORESTE.

AVant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'oſe ici me flatter de leur choix;
Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille, & le vainqueur de Troye.
Oui. Comme ſes exploits, nous admirons vos coups.
Hector tomba ſous lui, Troye expira ſous vous;
Et vous avez montré, par une heureuſe audace,
Que le fils ſeul d'Achille a pû remplir ſa place.
Mais ce qu'il n'eût point fait, la Grèce, avec douleur,
Vous voit du ſang Troyen relever le malheur;

Et vous laiſſant toucher d'une pitié funeſte,
D'une guerre ſi longue entretenir le reſte.
Ne vous ſouvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector ?
Nos peuples affoiblis s'en ſouviennent encor:
Son nom ſeul fait frémir nos veuves & nos filles;
Et, dans toute la Grèce, il n'eſt point de familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux Fils,
D'un père, ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.
Et qui ſait ce qu'un jour ce Fils peut entreprendre ?
Peut-être dans nos ports nous le verrons deſcendre,
Tel qu'on a vû ſon père, embraſer nos vaiſſeaux;
Et, la flamme à la main, les ſuivre ſur les eaux.
Oſerai-je, Seigneur, dire ce que je penſe ?
Vous-même, de vos ſoins craignez la récompenſe;
Et que, dans votre ſein ce ſerpent élevé,
Ne vous puniſſe un jour de l'avoir conſervé.
Enfin, de tous les Grecs ſatisfaites l'envie,
Aſſurez leur vengeance, aſſurez votre vie.
Perdez un ennemi, d'autant plus dangereux,
Qu'il s'eſſaîra, ſur vous, à combattre contre eux.

PYRRHUS.

La Grèce en ma faveur eſt trop inquiétée.
De ſoins plus importans je l'ai crue agitée,
Seigneur; & ſur le nom de ſon Ambaſſadeur,
J'avois, dans ſes projets, conçû plus de grandeur.
Qui croiroit, en effet, qu'une telle entrepriſe
Du fils d'Agamemnon méritât l'entremiſe ?

Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
N'eût daigné conſpirer que la mort d'un Enfant?
Mais à qui prétend-t-on que je le ſacrifie?
La Grèce a-t-elle encor quelque droit ſur ſa vie?
Et, ſeul de tous les Grecs, ne m'eſt-il pas permis
D'ordonner d'un captif que le ſort m'a ſoumis?
Oui, Seigneur, lorſqu'au pied des murs fumans de Troye,
Les vainqueurs, tout ſanglans, partagèrent leur proie,
Le ſort, dont les arrêts furent alors ſuivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque & ſon Fils.
Hécube, près d'Uliſſe, acheva ſa miſère;
Caſſandre dans Argos a ſuivi votre père.
Sur eux, ſur leurs captifs, ai-je étendu mes droits?
Ai-je enfin diſpoſé du fruit de leurs exploits?
On craint, qu'avec Hector, Troye un jour ne renaiſſe:
Son Fils peut me ravir le jour que je lui laiſſe.
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de ſoin.
Je ne ſai point prévoir les malheurs de ſi loin.
Je ſonge quelle étoit autrefois cette ville,
Si ſuperbe en remparts, en Héros ſi fertile,
Maîtreſſe de l'Aſie; & je regarde, enfin,
Quel fut le ſort de Troye, & quel eſt ſon deſtin.
Je ne vois que des tours, que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de ſang, des campagnes déſertes,
Un Enfant dans les fers; & je ne puis ſonger
Que Troye, en cet état, aſpire à ſe venger.
Ah, ſi du Fils d'Hector la perte étoit jurée,
Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée?

Dans le sein de Priam n'a-t-on pû l'immoler?
Sous tant de morts, sous Troye il falloit l'accabler;
Tout étoit juste alors. La vieillesse & l'enfance
En vain, sur leur foiblesse, appuyoient leur défense.
La Victoire & la Nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitoient au meurtre, & confondoient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère.
Mais que ma cruauté survive à ma colère;
Que, malgré la pitié, dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un Enfant je me baigne à loisir?
Non, Seigneur, que les Grecs cherchent quelque autre proie,
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troye:
De mes inimitiés le cours est achevé;
L'Epire sauvera ce que Troye a sauvé.

ORESTE.

Seigneur, vous savez trop, avec quel artifice,
Un faux Astyanax fut offert au supplice,
Où le seul fils d'Hector devoit être conduit:
Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.
Oui, les Grecs sur le Fils persécutent le Père.
Il a, par trop de sang, acheté leur colère.
Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer;
Et jusques dans l'Epire il les peut attirer,
Prévenez-les,

PYRRHUS.

Non, non. J'y consens avec joie.
Qu'ils cherchent dans l'Epire une seconde Troye.

Qu'ils confondent leur haine, & ne diſtinguent plus
Le ſang qui les fit vaincre, & celui des vaincus.
Auſſi-bien, ce n'eſt pas la premiere injuſtice,
Dont la Grèce, d'Achille a payé le ſervice.
Hector en profita, Seigneur; &, quelque jour,
Son Fils en pourroit bien profiter à ſon tour.

ORESTE.

Ainſi, la Grèce en vous trouve un enfant rebelle?

PYRRHUS.

Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle?

ORESTE.

Hermione, Seigneur, arrêtera vos coups;
Ses yeux s'oppoſeront entre ſon père & vous.

PYRRHUS.

Hermione, Seigneur, peut m'être toujours chère,
Je puis l'aimer, ſans être eſclave de ſon père;
Et je ſaurai, peut-être, accorder, quelque jour,
Les ſoins de ma grandeur, & ceux de mon amour.
Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélène.
Du ſang qui vous unit je ſais l'étroite chaîne.
Après cela, Seigneur, je ne vous retiens plus;
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.

SCENE III.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

AInſi vous l'envoyez aux pieds de ſa maîtreſſe ?

PYRRHUS.

On dit qu'il a long-tems brûlé pour la Princeſſe.

PHŒNIX.

Mais, ſi ce feu, Seigneur, vient à ſe rallumer,
S'il lui rendoit ſon cœur, s'il s'en faiſoit aimer ?

PYRRHUS.

Ah, qu'ils s'aiment, Phœnix ! J'y conſens. Qu'elle parte.
Que charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte.
Tous nos ports ſont ouverts & pour elle & pour lui.
Qu'elle m'épargneroit de contrainte & d'ennui !

PHŒNIX.

Seigneur....

PYRRHUS.

Une autrefois je t'ouvrirai mon ame,
Andromaque paroît.

SCENE IV.

ANDROMAQUE, PYRRHUS, CEPHISE, PHŒNIX.

PYRRHUS.

ME cherchiez-vous, Madame ?
Un eſpoir ſi charmant me ſeroit-il permis ?

ANDROMAQUE.

Je paſſois juſqu'aux lieux, où l'on garde mon Fils.
Puiſqu'une fois le jour vous ſouffrez que je voie
Le ſeul bien qui me reſte, & d'Hector & de Troye ;
J'allois, Seigneur, pleurer un moment avec lui,
Je ne l'ai point encore embraſſé d'aujourd'hui.

PYRRHUS.

Ah, Madame, les Grecs, ſi j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bientôt d'autres ſujets de larmes !

ANDROMAQUE.

Et quelle eſt cette peur dont leur cœur eſt frappé,
Seigneur ? Quelque Troyen vous eſt-il échappé ?

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'eſt pas encore éteinte.
Ils redoutent ſon Fils.

ANDROMAQUE.

Digne objet de leur crainte !
Un Enfant malheureux, qui ne ſait par encor
Que Pyrrhus eſt ſon maître, & qu'il eſt fils d'Hector.

PYRRHUS.

Tel qu'il eſt, tous les Grecs demandent qu'il périſſe.
Le fils d'Agamemnon vient hâter ſon ſupplice.

ANDROMAQUE.

Et vous prononcerez un arrêt ſi cruel?
Eſt-ce mon intérêt qui le rend criminel?
Hélas, on ne craint point qu'il venge un jour ſon père;
On craint qu'il n'eſſuyât les larmes de ſa mère.
Il m'auroit tenu lieu d'un père & d'un époux;
Mais il me faut tout perdre, & toujours par vos coups.

PYRRHUS.

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déja menacé de leurs armes;
Mais, dûſſent-ils encore, en repaſſant les eaux,
Demander votre Fils avec mille vaiſſeaux;
Coûtât-il tout le ſang qu'Helène a fait répandre;
Duſſai-je, après dix ans, voir mon palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à ſon ſecours;
Je défendrai ſa vie aux dépens de mes jours.
Mais, parmi ces périls, où je cours pour vous plaire,
Me refuſerez vous un regard moins ſévère?
Haï de tous les Grecs, preſſé de tous côtés,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés?
Je vous offre mon bras. Puis-je eſpérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore?
En combattant pour vous, me ſera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis?

ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE.

Seigneur, que faites-vous, & que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un ſi grand cœur montre tant de foibleſſe ?
Voulez-vous qu'un deſſein ſi beau, ſi généreux,
Paſſe pour le tranſport d'un eſprit amoureux ?
Captive, toujours triſte, importune à moi-même,
Pouvez-vous ſouhaiter qu'Andromaque vous aime ?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés,
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ?
Non, non, d'un ennemi reſpecter la miſère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à ſa mère,
De cent peuples, pour lui, combattre la rigueur,
Sans me faire payer ſon ſalut de mon cœur;
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un aſile:
Seigneur, voilà des ſoins dignes du fils d'Achille.

PYRRHUS.

Hé quoi, votre courroux n'a-t-il pas eû ſon cours ?
Peut-on haïr ſans ceſſe, & punit-on toujours ?
J'ai fait des malheureux, ſans doute, & la Phrigie
Cent fois, de votre ſang, a vû ma main rougie.
Mais que vos yeux ſur moi ſe ſont bien exercés !
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont verſés !
De combien de remords m'ont-ils rendu la proie ?
Je ſouffre tous les maux que j'ai faits devant Troye.
Vaincu, chargé de fers, de regrets conſumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Tant de ſoins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes....
Hélas, fus-je jamais ſi cruel que vous l'êtes!

Mais enfin, tour-à-tour, c'eſt aſſez nous punir;
Nos ennemis communs devroient nous réunir.
Madame, dites-moi ſeulement que j'eſpère,
Je vous rens votre Fils, & je lui ſers de père.
Je l'inſtruirai moi-même à venger les Troyens.
J'irai punir les Grecs de vos maux & des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre.
Votre Ilion encor peut ſortir de ſa cendre;
Je puis, en moins de tems que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ſes murs relevés, couronner votre Fils.

ANDROMAQUE.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère;
Je les lui promettois tant qu'a vêcu ſon père.
Non, vous n'eſpérez plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pû conſerver mon Hector.
A de moindres faveurs des malheureux prétendent;
Seigneur, c'eſt un exil que mes pleurs vous demandent.
Souffrez que loin des Grecs, & même loin de vous,
J'aille cacher mon Fils, & pleurer mon Epoux.
Votre amour contre nous allume trop de haine.
Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

PYRRHUS.

Et le puis-je, Madame? Ah, que vous me gênez!
Comment lui rendre un cœur que vous me retenez?
Je ſai que de mes vœux on lui promit l'empire.
Je ſai que, pour regner, elle vint dans l'Epire.
Le ſort vous y voulut l'une & l'autre amener:
Vous, pour porter des fers; elle, pour en donner.

Cependant ai-je pris quelque ſoin de lui plaire ?
Et ne diroit-on pas, en voyant, au contraire,
Vos charmes tout-puiſſans, & les ſiens dédaignés,
Qu'elle eſt ici captive, & que vous y regnez ?
Ah, qu'un ſeul des ſoupirs, que mon cœur vous envoie,
S'il s'échappoit vers elle, y porteroit de joie !

ANDROMAQUE.

Et pourquoi vos ſoupirs ſeroient-ils repouſſés ?
Auroit-elle oublié vos ſervices paſſés ?
Troye, Hector, contre vous révoltent-ils ſon ame ?
Aux cendres d'un Epoux doit-elle enfin ſa flamme ?
Et quel Epoux encore ! Ah, ſouvenir cruel !
Sa mort ſeule a rendu votre Père immortel.
Il doit au ſang d'Hector tout l'éclat de ſes armes ;
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obéir.
Il faut vous oublier, ou pluſtôt vous haïr.
Oui, mes vœux ont trop loin pouſſé leur violence,
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.
Songez-y bien. Il faut deſormais que mon cœur,
S'il n'aime avec tranſport, haïſſe avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juſte colère.
Le Fils me répondra des mépris de la Mère ;
La Grèce le demande, & je ne prétens pas
Mettre toujours ma gloire à ſauver des ingrats.

ANDROMAQUE.

Hélas, il mourra donc ! Il n'a, pour sa défense,
Que les pleurs de sa mère, & que son innocence ;
Et peut-être, après tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeois pour lui ma vie & ma misère ;
Mais enfin, sur ses pas, j'irai revoir son Père.
Ainsi, tous trois, Seigneur, par vos soins réunis,
Nous vous . . .

PYRRHUS.

Allez, Madame, allez voir votre Fils.
Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
Pour savoir nos destins, j'irai vous retrouver.
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

HERMIONE, CLEONE.

HERMIONE.

JE ſais ce que tu veux. Je conſens qu'il me voie,
Je lui veux bien encore accorder cette joie :
Pylade va bien-tôt conduire ici ſes pas ;
Mais, ſi je m'en croyois, je ne le verrois pas.

CLEONE.

Et qu'eſt-ce que ſa vue a pour vous de funeſte ?
Madame, n'eſt-ce pas toujours le même Oreſte,
Dont vous avez, cent fois, ſouhaité le retour,
Et dont vous regrettiez la conſtance & l'amour ?

HERMIONE.

C'eſt cet amour, payé de trop d'ingratitude,
Qui me rend, en ces lieux, ſa préſence ſi rude.
Quelle honte pour moi ! Quel triomphe pour lui,
De voir mon infortune égaler ſon ennui !
Eſt-ce là, dira-t-il, cette fière Hermione ?
Elle me dédaignoit, un autre l'abandonne.
L'Ingrate, qui mettoit ſon cœur à ſi haut prix,
Apprend donc, à ſon tour, à ſouffrir des mépris ?
Ah, dieux !

CLEONE.

Ah, diſſipez ces indignes alarmes !
Il a trop bien ſenti le pouvoir de vos charmes.
Vous croyez qu'un Amant vienne vous inſulter ?
Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pû vous ôter.
Mais vous ne dites point ce que vous mande un père ?

HERMIONE.

Dans ſes retardemens ſi Pyrrhus perſévère,
A la mort du Troyen s'il ne veut conſentir,
Mon père, avec les Grecs, m'ordonne de partir.

CLEONE.

Hé bien, Madame, hé bien, écoutez donc Oreſte.
Pyrrhus a commencé, faites, au moins, le reſte.
Pour bien faire, il faudroit que vous le prévinſſiez.
Ne m'aviez vous pas dit que vous le haïſſiez ?

HERMIONE.

Si je le hais, Cléone ? Il y va de ma gloire,
Après tant de bontés, dont il perd la mémoire,
Lui, qui me fut ſi cher, & qui m'a pû trahir ;
Ah, je l'ai trop aimé pour ne le point haïr !

CLEONE.

Fuyez-le donc, Madame. Et, puiſqu'on vous adore...

HERMIONE.

Ah, laiſſe à ma fureur le tems de croître encore !
Contre mon ennemi laiſſe-moi m'aſſûrer ;
Cléone, avec horreur je m'en veux ſéparer.
Il n'y travaillera que trop bien l'infidelle.

CLEONE.

Quoi, vous en attendez quelque injure nouvelle?
Aimer une captive, & l'aimer à vos yeux,
Tout cela n'a donc pû vous le rendre odieux?
Après ce qu'il a fait, que fauroit-il donc faire?
Il vous auroit déplû, s'il pouvoit vous déplaire.

HERMIONE.

Pourquoi veux-tu, cruelle, irriter mes ennuis?
Je crains de me connoître en l'état où je fuis.
De tout ce que tu vois tâche de ne rien croire,
Croi que je n'aime plus. Vante-moi ma victoire.
Croi que, dans fon dépit, mon cœur eft endurci;
Hélas, & s'il fe peut, fai-le moi croire auffi!
Tu veux que je le fuie. Hé bien, rien ne m'arrête.
Allons, n'envions plus fon indigne conquête.
Que fur lui fa Captive étende fon pouvoir.
Fuyons. Mais fi l'Ingrat rentroit dans fon devoir;
Si la foi, dans fon cœur, retrouvoit quelque place;
S'il venoit, à mes pieds, me demander fa grace;
Si fous mes loix, Amour, tu pouvois l'engager;
S'il vouloit... Mais l'Ingrat ne veut que m'outrager.
Demeurons toutefois pour troubler leur fortune.
Prenons quelque plaifir à leur être importune;
Ou, le forçant de rompre un nœud fi folennel,
Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
J'ai déja fur le Fils attiré leur colère.
Je veux qu'on vienne encor lui demander la Mère.

Rendons-lui les tourmens qu'elle me fait souffrir ;
Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr.

CLEONE.

Vous pensez que des yeux, toujours ouverts aux larmes,
Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes ?
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs,
De son persécuteur ait brigué les soupirs ?
Voyez si sa douleur en paroît soulagée.
Pourquoi donc les chagrins où son ame est plongée ?
Contre un amant, qui plaît, pourquoi tant de fierté ?

HERMIONE.

Hélas, pour mon malheur je l'ai trop écouté !
Je n'ai point du silence affecté le mystère.
Je croyois, sans péril, pouvoir être sincère ;
Et, sans armer mes yeux d'un moment de rigueur,
Je n'ai, pour lui parler, consulté que mon cœur.
Et qui ne se seroit, comme moi, déclarée
Sur la foi d'une amour si saintement jurée ?
Me voyoit-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui ?
Tu t'en souviens encor, tout conspiroit pour lui,
Ma famille vengée, & les Grecs dans la joie,
Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troye,
Les exploits de son père effacés par les siens,
Ses feux que je croyois plus ardens que les miens,
Mon cœur, toi-même enfin de sa gloire éblouie :
Avant qu'il me trahît, vous m'avez tous trahie.
Mais c'en est trop, Cléone ; & quel que soit Pyrrhus,
Hermione est sensible, Oreste a des vertus :

Il ſait aimer du moins, & même ſans qu'on l'aime;
Et peut-être il ſaura ſe faire aimer lui-même.
Allons. Qu'il vienne enfin.

CLEONE.

Madame, le voici.

HERMIONE.

Ah, je ne croyois pas qu'il fût ſi près d'ici!

SCENE II.

HERMIONE, ORESTE, CLEONE.

HERMIONE.

LE croirai-je, Seigneur, qu'un reſte de tendreſſe
Vous faſſe ici chercher une triſte Princeſſe?
Ou ne dois-je imputer qu'à votre ſeul devoir,
L'heureux empreſſement qui vous porte à me voir?

ORESTE.

Tel eſt de mon amour l'aveuglement funeſte,
Vous le ſavez, Madame, & le deſtin d'Oreſte
Eſt de venir, ſans ceſſe, adorer vos attraits,
Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais.
Je ſai que vos regards vont r'ouvrir mes bleſſures;
Que tous mes pas, vers vous, ſont autant de parjures:
Je le ſai, j'en rougis. Mais j'atteſte les Dieux,
Témoins de la fureur de mes derniers adieux,
Que j'ai couru partout, où ma perte certaine
Dégageoit mes ſermens, & finiſſoit ma peine.

J'ai mendié la mort chez des peuples cruels,
Qui n'appaisoient leurs Dieux que du sang des Mortels;
Ils m'ont fermé leur Temple; & ces Peuples barbares
De mon sang prodigué sont devenus avares.
Enfin je viens à vous; & je me vois réduit
A chercher, dans vos yeux, une mort qui me fuit.
Mon desespoir n'attend que leur indifférence:
Ils n'ont qu'à m'interdire un reste d'espérance;
Ils n'ont, pour avancer cette mort où je cours,
Qu'à me dire une fois ce qu'il m'ont dit toujours.
Voilà, depuis un an, le seul soin qui m'anime.
Madame, c'est à vous de prendre une victime,
Que les Scythes auroient dérobée à vos coups,
Si j'en avois trouvé d'aussi cruels que vous.

HERMIONE.

Quittez, Seigneur, quittez ce funeste langage:
A des soins plus pressans la Grèce vous engage.
Que parlez-vous du Scythe, & de mes cruautés?
Songez à tous ces Rois que vous représentez.
Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende?
Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande?
Dégagez-vous des soins dont vous êtes chargé.

ORESTE.

Les refus de Pyrrhus m'ont assez dégagé,
Madame: il me renvoie; & quelque autre Puissance
Lui fait du Fils d'Hector embrasser la défense.

HERMIONE.

L'infidelle!

ORESTE.

Ainſi donc, tout prêt à le quitter,
Sur mon propre deſtin je viens vous conſulter.
Déja même je crois entendre la réponſe,
Qu'en ſecret, contre moi, votre haine prononce.

HERMIONE.

Hé quoi, toujours injuſte en vos triſtes diſcours,
De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours?
Quelle eſt cette rigueur tant de fois alléguée?
J'ai paſſé dans l'Epire où j'étois reléguée;
Mon père l'ordonnoit. Mais qui ſait ſi, depuis,
Je n'ai point, en ſecret, partagé vos ennuis?
Penſez-vous avoir ſeul éprouvé des alarmes?
Que l'Epire jamais n'ait vû couler mes larmes?
Enfin, qui vous a dit que, malgré mon devoir,
Je n'ai pas quelquefois ſouhaité de vous voir?

ORESTE.

Souhaité de me voir? Ah, divine Princeſſe...
Mais, de grace, eſt-ce à moi que ce diſcours s'adreſſe?
Ouvrez vos yeux, ſongez qu'Oreſte eſt devant vous;
Oreſte, ſi long-tems l'objet de leur courroux.

HERMIONE.

Oui, c'eſt vous, dont l'amour, naiſſant avec leurs charmes,
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes;
Vous, que mille vertus me forçoient d'eſtimer;
Vous, que j'ai plaint, enfin que je voudrois aimer.

ORESTE.

Je vous entens. Tel eſt mon partage funeſte :
Le cœur eſt pour Pyrrhus, & les vœux pour Oreſte.

HERMIONE.

Ah, ne ſouhaitez pas le deſtin de Pyrrhus !
Je vous haïrois trop,

ORESTE.

Vous m'en aimeriez plus.
Ah, que vous me verriez d'un regard bien contraire !
Vous me voulez aimer, & je ne puis vous plaire ;
Et l'amour ſeul alors ſe faiſant obéir,
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr.
O Dieux ! Tant de reſpects, une amitié ſi tendre...
Que de raiſons pour moi, ſi vous pouviez m'entendre !
Vous ſeule, pour Pyrrhus, diſputez aujourd'hui,
Peut-être, malgré vous, ſans doute malgré lui ;
Car enfin il vous hait. Son ame, ailleurs épriſe,
N'a plus...

HERMIONE.

Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me mépriſe ?
Ses regards, ſes diſcours vous l'ont-ils donc appris ?
Jugez-vous que ma vue inſpire des mépris ?
Qu'elle allume en un cœur des feux ſi peu durables ?
Peut-être d'autres yeux me ſont plus favorables.

ORESTE.

Pourſuivez. Il eſt beau de m'inſulter ainſi.
Cruelle, c'eſt donc moi qui vous mépriſe ici !

Vos yeux n'ont pas aſſez éprouvé ma conſtance !
Je ſuis donc un témoin de leur peu de puiſſance !
Je les ai mépriſés ! Ah, qu'ils voudroient bien voir
Mon rival, comme moi, mépriſer leur pouvoir !

HERMIONE.

Que m'importe, Seigneur, ſa haine, ou ſa tendreſſe ?
Allez contre un rebelle armer toute la Grèce.
Rapportez-lui le prix de ſa rébellion.
Qu'on faſſe de l'Epire un ſecond Ilion.
Allez. Après cela direz-vous que je l'aime ?

ORESTE.

Madame, faites plus, & venez-y vous même.
Voulez-vous demeurer pour ôtage en ces lieux ?
Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux.
Faiſons de notre haine une commune attaque.

HERMIONE.

Mais, Seigneur, cependant s'il épouſe Andromaque !

ORESTE.

Hé, Madame !

HERMIONE.

Songez quelle honte pour nous,
Si d'une Phrygienne il devenoit l'époux.

ORESTE.

Et vous le haïſſez ? Avouez-le, Madame,
L'amour n'eſt pas un feu qu'on renferme en une ame,
Tout nous trahit, la voix, le ſilence, les yeux ;
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

HERMIONE.

Seigneur, je le voi bien, votre ame prévenue
Répand ſur mes diſcours le venin qui la tue;
Toujours dans mes raiſons cherche quelque détour;
Et croit qu'en moi la haine eſt un effort d'amour.
Il faut donc m'expliquer. Vous agirez enſuite.
Vous ſavez qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite;
Mon devoir m'y retient; & je n'en puis partir,
Que mon père ou Pyrrhus ne m'en faſſe ſortir.
De la part de mon père allez lui faire entendre,
Que l'ennemi des Grecs ne peut être ſon gendre.
Du Troyen ou de moi faites-le décider;
Qu'il ſonge qui des deux il veut rendre, ou garder.
Enfin, qu'il me renvoie, ou bien qu'il vous le livre.
Adieu. S'il y conſent, je ſuis prête à vous ſuivre.

SCENE III.

ORESTE *ſeul.*

OUi, oui, vous me ſuivrez, n'en doutez nullement.
Je vous répons déja de ſon conſentement.
Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne.
Il n'a devant les yeux que ſa chère Troyenne;
Tout autre objet le bleſſe; & peut-être aujourd'hui
Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.
Nous n'avons qu'à parler. C'en eſt fait. Quelle joie
D'enlever à l'Epire une ſi belle proie!

Sauve tout ce qui reste & de Troye & d'Hector;
Garde son Fils, sa Veuve, & mille autres encor;
Epire, c'est assez qu'Hermione rendue
Perde à jamais tes bords, & ton Prince de vue.
Mais un heureux destin le conduit en ces lieux.
Parlons. A tant d'attraits, Amour, ferme ses yeux.

SCENE IV.

PYRRHUS, ORESTE, PHŒNIX.

PYRRHUS.

JE vous cherchois, Seigneur. Un peu de violence
M'a fait de vos raisons combattre la puissance,
Je l'avoue; & depuis que je vous ai quitté,
J'en ai senti la force, & connu l'équité.
J'ai songé, comme vous, qu'à la Grèce, à mon père,
A moi-même, en un mot, je devenois contraire;
Que je relevois Troye, & rendois imparfait
Tout ce qu'a fait Achille, & tout ce que j'ai fait.
Je ne condamne plus un courroux légitime;
Et l'on vous va, Seigneur, livrer votre victime.

ORESTE.

Seigneur, par ce conseil prudent & rigoureux,
C'est acheter la paix du sang d'un malheureux.

PYRRHUS.

Oui, mais je veux, Seigneur, l'assûrer davantage.
D'une éternelle paix Hermione est le gage,

Je l'épouse. Il sembloit qu'un spectacle si doux
N'attendît en ces lieux qu'un témoin tel que vous.
Vous y représenterez tous les Grecs & son père,
Puisqu'en vous Ménélas voit revivre son frère.
Voyez-la donc. Allez. Dites-lui que demain
J'attens, avec la paix, son cœur de votre main.

ORESTE *à part.*

Ah, Dieux!

SCENE V.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PYRRHUS.

HE bien, Phœnix, l'Amour est-il le maître?
Tes yeux refusent-ils encor de me connaître?

PHŒNIX.

Ah, je vous reconnois; & ce juste courroux,
Ainsi qu'à tous les Grecs, Seigneur, vous rend à vous.
Ce n'est plus le jouet d'une flamme servile,
C'est Pyrrhus, c'est le Fils & le Rival d'Achille,
Que la gloire, à la fin, ramene sous ses loix;
Qui triomphe de Troye une seconde fois.

PYRRHUS.

Dis plustôt qu'aujourd'hui commence ma victoire.
D'aujourd'hui seulement je jouis de ma gloire;

Et

Et mon cœur, aussi fier que tu l'as vû soumis,
Croit avoir en l'Amour vaincu mille ennemis.
Considère, Phœnix, les troubles que j'évite,
Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite,
Que d'amis, de devoirs j'allois sacrifier,
Quels périls... Un regard m'eût tout fait oublier.
Tous les Grecs conjurés fondoient sur un rebelle.
Je trouvois du plaisir à me perdre pour elle.

PHŒNIX.

Oui, je bénis, Seigneur, l'heureuse cruauté
Qui vous rend...

PYRRHUS.

Tu l'as vû comme elle m'a traité.
Je pensois, en voyant sa tendresse alarmée,
Que son Fils me la dût renvoyer desarmée.
J'allois voir le succès de ses embrassemens.
Je n'ai trouvé que pleurs mêlés d'emportemens.
Sa misère l'aigrit; &, toujours plus farouche,
Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.
Vainement à son Fils j'assûrois mon secours:
C'est Hector, disoit-elle, en l'embrassant toujours;
Voilà ses yeux, sa bouche, & déja son audace:
C'est lui-même; c'est toi, cher époux, que j'embrasse.
Et quelle est sa pensée? Attend-elle, en ce jour,
Que je lui laisse un Fils pour nourrir son amour?

PHŒNIX.

Sans doute, c'est le prix que vous gardoit l'Ingrate.
Mais laissez-la, Seigneur.

PYRRHUS.

Je vois ce qui la flatte.
Sa beauté la raſſûre, &, malgré mon courroux,
L'Orgueilleuſe m'attend encore à ſes genoux.
Je la verrois aux miens, Phœnix, d'un œil tranquille.
Elle eſt veuve d'Hector, & je ſuis fils d'Achille.
Trop de haine ſépare Andromaque & Pyrrhus.

PHŒNIX.

Commencez donc, Seigneur, à ne m'en parler plus.
Allez voir Hermione; &, content de lui plaire,
Oubliez à ſes pieds juſqu'à votre colère.
Vous-même à cet hymen venez la diſpoſer.
Eſt-ce ſur un rival qu'il s'en faut repoſer?
Il ne l'aime que trop.

PYRRHUS.

Crois-tu, ſi je l'épouſe,
Qu'Andromaque en ſon cœur n'en ſera pas jalouſe?

PHŒNIX

Quoi, toujours Andromaque occupe votre eſprit?
Que vous importe, ô Dieux, ſa joie ou ſon dépit?
Quel charme, malgré vous, vers elle vous attire!

PYRRHUS.

Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il faut lui dire,
Ma colère à ſes yeux n'a paru qu'à demi.
Elle ignore à quel point je ſuis ſon ennemi.
Retournons-y. Je veux la braver à ſa vûe,
Et donner à ma haine une libre étendue.

Viens voir tous ses attraits, Phœnix, humiliés.
Allons.

PHŒNIX.

Allez, Seigneur, vous jetter à ses pieds.
Allez, en lui jurant que votre ame l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore.

PYRRHUS.

Je le vois bien, tu crois, que, prêt à l'excuser,
Mon cœur court après elle, & cherche à s'appaiser.

PHŒNIX.

Vous aimez, c'est assez.

PYRRHUS.

Moi l'aimer? Une Ingrate
Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte?
Sans parens, sans amis, sans espoir que sur moi?
Je puis perdre son Fils, peut-être je le doi.
Etrangère... Que dis-je? Esclave dans l'Epire,
Je lui donne son Fils, mon ame, mon Empire;
Et je ne puis gagner dans son perfide cœur
D'autre rang que celui de son Persécuteur?
Non, non, je l'ai juré, ma vengeance est certaine.
Il faut bien une fois justifier sa haine.
J'abandonne son Fils. Que de pleurs vont couler!
De quel nom sa douleur me va-t-elle appeller?
Quel spectacle pour elle aujourd'hui se dispose!
Elle en mourra, Phœnix, & j'en serai la cause;
C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein.

PHŒNIX.

Et pourquoi donc en faire éclater le deſſein ?
Que ne conſultiez-vous tantôt votre foibleſſe ?

PYRRHUS.

Je t'entens. Mais excuſe un reſte de tendreſſe.
Crains-tu pour ma colère un ſi foible combat ?
D'un amour qui s'éteint c'eſt le dernier éclat.
Allons. A tes conſeils, Phœnix, je m'abandonne.
Faut-il livrer ſon Fils ? Faut-il voir Hermione ?

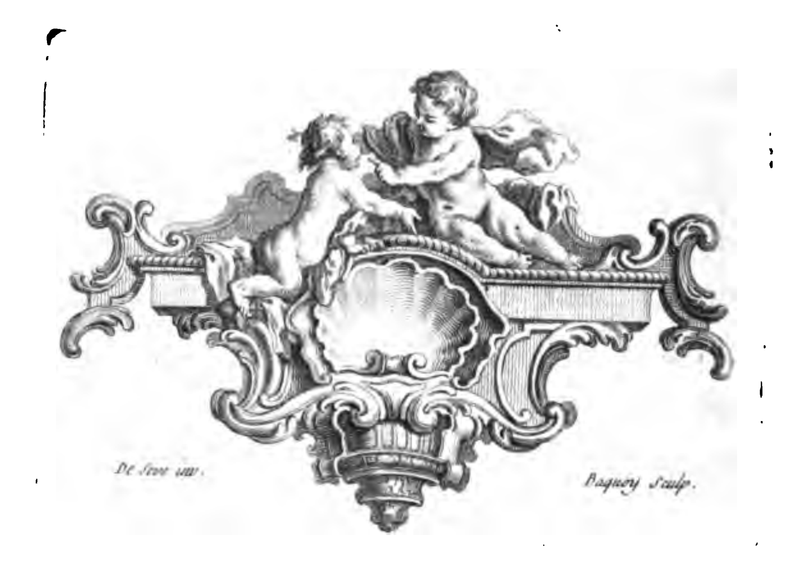
PHŒNIX.

Oui, voyez-la, Seigneur; &, par des vœux ſoumis,
Proteſtez-lui . . .

PYRRHUS.

Faiſons tout ce que j'ai promis.

Fin du ſecond Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

MOdérez donc, Seigneur, cette fureur extrême.
Je ne vous connois plus. Vous n'êtes plus vous même.
Souffrez...

ORESTE.

Non, tes conſeils ne ſont plus de ſaiſon,
Pylade; je ſuis las d'écouter la Raiſon.
C'eſt traîner trop long-tems ma vie & mon ſupplice.
Il faut que je l'enlève, ou bien que je périſſe.
Le deſſein en eſt pris, je le veux achever.
Oui, je le veux.

PYLADE.

Hé bien, il la faut enlever,
J'y conſens. Mais ſongez cependant où vous êtes.
Que croira-t-on de vous, à voir ce que vous faites?
Diſſimulez. Calmez ce tranſport inquiet.
Commandez à vos yeux de garder le ſecret.
Ces Gardes, cette Cour, l'air qui nous environne,
Tout dépend de Pyrrhus, & ſur-tout d'Hermione.
A ſes regards, ſur-tout, cachez votre courroux.
O Dieux! En cet état pourquoi la cherchiez-vous?

ORESTE.

Que sais-je ? De moi-même étois-je alors le maître ?
La fureur m'emportoit, & je venois peut-être
Menacer à la fois l'Ingrate & son Amant.

PYLADE.

Et quel étoit le fruit de cet emportement ?

ORESTE.

Et quelle ame, dis-moi, ne seroit éperdue
Du coup dont ma raison vient d'être confondue ?
Il épouse, dit-il, Hermione demain.
Il veut, pour m'honorer, la tenir de ma main.
Ah, plustôt cette main dans le sang du Barbare !..

PYLADE.

Vous l'accusez, Seigneur, de ce destin bizarre ;
Cependant, tourmenté de ses propres desseins,
Il est peut-être à plaindre autant que je vous plains.

ORESTE.

Non, non, je le connois, mon desespoir le flatte.
Sans moi, sans mon amour il dédaignoit l'Ingrate.
Ses charmes jusques-là n'avoient pû le toucher.
Le Cruel ne la prend que pour me l'arracher.
Ah, Dieux ! C'en étoit fait. Hermione gagnée
Pour jamais de sa vue alloit être éloignée.
Son cœur, entre l'amour & le dépit confus,
Pour se donner à moi n'attendoit qu'un refus.
Ses yeux s'ouvroient, Pylade. Elle écoutoit Oreste ;
Lui parloit, le plaignoit. Un mot eût fait le reste.

PYLADE.

Vous le croyez.

ORESTE.

Hé quoi? Ce courroux enflammé
Contre un Ingrat...

PYLADE.

Jamais il ne fut plus aimé.
Penſez-vous, quand Pyrrhus vous l'auroit accordée,
Qu'un prétexte tout prêt ne l'eût point retardée?
M'en croirez-vous? Laſſé de ſes trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, fuyez-la pour jamais.
Quoi, votre amour ſe veut charger d'une Furie,
Qui vous déteſtera, qui, toute votre vie,
Regrettant un hymen tout prêt à s'achever,
Voudra...

ORESTE.

C'eſt pour cela que je veux l'enlever.
Tout lui riroit, Pylade; & moi, pour mon partage,
Je n'emporterois donc qu'une inutile rage?
J'irois, loin d'elle encor, tâcher de l'oublier?
Non, non, à mes tourmens je veux l'aſſocier.
C'eſt trop gémir tout ſeul. Je ſuis las qu'on me plaigne.
Je prétens qu'à mon tour l'Inhumaine me craigne;
Et que ſes yeux cruels, à pleurer condamnés,
Me rendent tous les noms que je leur ai donnés.

PYLADE.

Voilà donc le ſuccès qu'aura votre ambaſſade!
Oreſte raviſſeur.

ORESTE.

Et qu'importe, Pylade?
Quand nos Etats vengés jouiront de mes ſoins,
L'Ingrate de mes pleurs jouira-t-elle moins?
Et que me ſervira que la Grèce m'admire,
Tandis que je ſerai la fable de l'Epire?
Que veux-tu? Mais s'il faut ne te rien déguiſer,
Mon innocence enfin commence à me peſer.
Je ne ſai, de tout tems, quelle injuſte puiſſance
Laiſſe le crime en paix, & pourſuit l'innocence.
De quelque part ſur moi que je tourne les yeux,
Je ne voi que malheurs qui condamnent les Dieux.
Méritons leur courroux, juſtifions leur haine,
Et que le fruit du crime en précède la peine.
Mais toi, par quelle erreur veux-tu toujours ſur toi
Détourner un courroux qui ne cherche que moi?
Aſſez & trop long-tems mon amitié t'accable.
Evite un malheureux, abandonne un coupable.
Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te ſéduit.
Laiſſe-moi des périls dont j'attens tout le fruit.
Porte aux Grecs cet Enfant que Pyrrhus m'abandonne.
Va-t-en.

PYLADE.

Allons, Seigneur, enlevons Hermione.
Au travers des périls un grand cœur ſe fait jour.
Que ne peut l'amitié conduite par l'Amour?
Allons de tous vos Grecs encourager le zèle.
Nos vaiſſeaux ſont tout prêts, & le vent nous appelle.

Je ſai de ce palais tous les détours obſcurs :
Vous voyez que la mer en vient battre les murs ;
Et cette nuit, ſans peine, une ſecrette voie
Juſqu'en votre vaiſſeau conduira votre proie.

ORESTE.

J'abuſe, cher ami, de ton trop d'amitié :
Mais pardonne à des maux dont toi ſeul as pitié.
Excuſe un malheureux, qui perd tout ce qu'il aime,
Que tout le monde hait, & qui ſe hait lui-même.
Que ne puis-je, à mon tour, dans un ſort plus heureux !..

PYLADE.

Diſſimulez, Seigneur, c'eſt tout ce que je veux.
Gardez qu'avant le coup votre deſſein n'éclate.
Oubliez juſques-là qu'Hermione eſt ingrate.
Oubliez votre amour. Elle vient, je la voi.

ORESTE.

Va-t-en. Répons-moi d'elle, & je répons de moi.

SCENE II.

HERMIONE, ORESTE, CLEONE.

ORESTE.

HE bien, mes ſoins vous ont rendu votre conquête.
J'ai vû Pyrrhus, Madame, & votre hymen s'apprête.

HERMIONE.

On le dit ; & de plus, on vient de m'aſſurer,
Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer.

ORESTE.

Et votre ame à ses vœux ne sera point rebelle ?

HERMIONE.

Qui l'eût crû que Pyrrhus ne fût pas infidelle ?
Que sa flamme attendoit si tard pour éclater ?
Qu'il reviendroit à moi, quand je l'allois quitter ?
Je veux croire, avec vous, qu'il redoute la Grèce,
Qu'il suit son intérêt plustôt que sa tendresse,
Que mes yeux sur votre ame étoient plus absolus.

ORESTE.

Non, Madame, il vous aime, & je n'en doute plus.
Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire ?
Et vous ne vouliez pas, sans doute, lui déplaire.

HERMIONE.

Mais que puis-je, Seigneur ? On a promis ma foi.
Lui ravirai-je un bien, qu'il ne tient pas de moi ?
L'amour ne regle pas le sort d'une Princesse.
La gloire d'obéïr est tout ce qu'on nous laisse ;
Cependant je partois, & vous avez pû voir
Combien je relâchois pour vous de mon devoir.

ORESTE.

Ah, que vous saviez bien, Cruelle .... Mais, Madame,
Chacun peut, à son choix, disposer de son ame.
La vôtre étoit à vous. J'esperois. Mais enfin
Vous l'avez pû donner sans me faire un larcin.
Je vous accuse aussi bien moins que la Fortune.
Et pourquoi vous lasser d'une plainte importune ?

Tel eſt votre devoir, je l'avoue; & le mien
Eſt de vous épargner un ſi triſte entretien.

SCENE III.

HERMIONE, CLEONE.

HERMIONE.

ATtendois-tu, Cléone, un courroux ſi modeſte ?

CLEONE.

La douleur qui ſe tait n'en eſt que plus funeſte...
Je le plains : d'autant plus qu'auteur de ſon ennui,
Le coup qui l'a perdu n'eſt parti que de lui.
Comptez depuis quel tems votre hymen ſe prépare.
Il a parlé, Madame, & Pyrrhus ſe déclare.

HERMIONE.

Tu crois que Pyrrhus craint ? Et que craint-il encor ?
Des peuples qui, dix ans, ont fui devant Hector;
Qui, cent fois, effrayés de l'abſence d'Achille,
Dans leurs vaiſſeaux brûlans ont cherché leur aſyle;
Et qu'on verroit encor, ſans l'appui de ſon Fils,
Redemander Hélène aux Troyens impunis ?
Non, Cléone, il n'eſt point ennemi de lui-même :
Il veut tout ce qu'il fait; &, s'il m'épouſe, il m'aime.
Mais qu'Oreſte, à ſon gré, m'impute ſes douleurs;
N'avons-nous d'entretien que celui de ſes pleurs ?
Pyrrhus revient à nous. Hé bien, chere Cléone,
Conçois-tu les tranſports de l'heureuſe Hermione ?

Sais-tu quel eſt Pyrrhus ? T'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits... Mais qui les peut compter ?
Intrépide, & partout ſuivi de la victoire,
Charmant, fidèle, enfin rien ne manque à ſa gloire.
Songe...

CLEONE.

Diſſimulez. Votre Rivale en pleurs
Vient à vos pieds, ſans doute, apporter ſes douleurs.

HERMIONE.

Dieux, ne puis-je à ma joie abandonner mon ame !
Sortons. Que lui dirois-je ?

SCENE IV.

ANDROMAQUE, HERMIONE, CLEONE, CEPHISE.

ANDROMAQUE.

OÙ fuyez-vous, Madame ?
N'eſt-ce pas à vos yeux un ſpectacle aſſez doux,
Que la Veuve d'Hector pleurante à vos genoux ?
Je ne viens point ici, par de jalouſes larmes,
Vous envier un cœur qui ſe rend à vos charmes,
Par une main cruelle, hélas, j'ai vû percer
Le ſeul où mes regards prétendoient s'adreſſer !
Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'eſt enfermée.

Mais il me reſte un Fils. Vous ſaurez quelque jour,
Madame, pour un Fils juſqu'où va notre amour :
Mais vous ne ſaurez pas, du moins je le ſouhaite,
En quel trouble mortel ſon intérêt nous jette,
Lorſque de tant de biens, qui pouvoient nous flatter,
C'eſt le ſeul qui nous reſte, & qu'on veut nous l'ôter.
Hélas ! Lorſque, laſſés de dix ans de miſère,
Les Troyens en courroux menaçoient votre Mère,
J'ai ſû de mon Hector lui procurer l'appui ;
Vous pouvez ſur Pyrrhus ce que j'ai pû ſur lui.
Que craint-on d'un Enfant qui ſurvit à ſa perte ?
Laiſſez-moi le cacher en quelque iſle déſerte.
Sur les ſoins de ſa Mère on peut s'en aſſurer ;
Et mon Fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

HERMIONE.

Je conçois vos douleurs : mais un devoir auſtère,
Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.
C'eſt lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous ?
Vos yeux aſſez long-tems ont regné ſur ſon ame,
Faites-le prononcer, j'y ſouſcrirai, Madame.

SCENE V.

ANDROMAQUE, CEPHISE.

ANDROMAQUE.

QUel mépris la Cruelle attache à ses refus !

CEPHISE.

Je croirois ses conseils, & je verrois Pyrrhus.
Un regard confondroit Hermione & la Grèce...
Mais lui-même il vous cherche.

SCENE VI.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHŒNIX, CEPHISE.

PYRRHUS *à Phœnix.*

OÙ donc est la Princesse ?
Ne m'avois-tu pas dit qu'elle étoit en ces lieux ?

PHŒNIX.

Je le croyois.

ANDROMAQUE *à Céphise.*

Tu vois le pouvoir de mes yeux.

PYRRHUS.

Que dit-elle, Phœnix ?

ANDROMAQUE.

Hélas, tout m'abandonne !

PHŒNIX.

Allons, Seigneur, marchons ſur les pas d'Hermione.

CEPHISE.

Qu'attendez-vous ? Forcez ce ſilence obſtiné.

ANDROMAQUE.

Il a promis mon Fils.

CEPHISE.

Il ne l'a pas donné.

ANDROMAQUE.

Non, non, j'ai beau pleurer, ſa mort eſt réſolue.

PYRRHUS.

Daigne-t-elle ſur nous tourner au moins la vuë ?
Quel orgueil !

ANDROMAQUE.

Je ne fais que l'irriter encor.
Sortons.

PYRRHUS.

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.

ANDROMAQUE *ſe jettant aux pieds de Pyrrhus.*

Ah, Seigneur, arrêtez ! Que prétendez-vous faire ?
Si vous livrez le Fils, livrez-leur donc la Mère.
Vos ſermens m'ont tantôt juré tant d'amitié ;
Dieux, n'en reſte-t-il pas du moins quelque pitié !
Sans eſpoir de pardon m'avez-vous condamnée ?

PYRRHUS.

Phœnix vous le dira, ma parole eſt donnée.

ANDROMAQUE.

Vous qui braviez pour moi tant de périls divers?

PYRRHUS.

J'étois aveugle alors, mes yeux se sont ouverts.
Sa grace à vos desirs pouvoit être accordée;
Mais vous ne l'avez pas seulement demandée.
C'en est fait.

ANDROMAQUE.

Ah, Seigneur, vous entendiez assez
Des soupirs qui craignoient de se voir repoussés!
Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
Ce reste de fierté qui craint d'être importune.
Vous ne l'ignorez pas: Andromaque, sans vous,
N'auroit jamais d'un Maître embrassé les genoux.

PYRRHUS.

Non, vous me haïssez; & dans le fond de l'ame,
Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme.
Ce Fils même, ce Fils, l'objet de tant de soins,
Si je l'avois sauvé, vous l'en aimeriez moins.
La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble;
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
Jouissez à loisir d'un si noble courroux.
Allons, Phœnix.

ANDROMAQUE.

Allons rejoindre mon époux.

CEPHISE.

Madame....

ANDROMAQUE.

Et que veux-tu que je lui dise encore ?
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore ?
Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez.
J'ai vû mon Père mort & nos murs embrasés.
J'ai vû trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière,
Son Fils, seul avec moi, réservé pour les fers.
Mais que ne peut un Fils ! Je respire, je sers.
J'ai fait plus. Je me suis quelquefois consolée
Qu'ici plustôt qu'ailleurs le sort m'eût exilée ;
Qu'heureux dans son malheur, le Fils de tant de Rois,
Puisqu'il devoit servir, fût tombé sous vos loix.
J'ai crû que sa prison deviendroit son asyle.
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille.
J'attendois de son Fils encor plus de bonté.
Pardonne, cher Hector, à ma crédulité.
Je n'ai pû soupçonner ton ennemi d'un crime ;
Malgré lui-même, enfin, je l'ai crû magnanime.
Ah, s'il l'étoit assez, pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins ;
Et que, finissant là sa haine & nos misères,
Il ne séparât point des dépouilles si chères !

PYRRHUS.

Va m'attendre, Phoenix.

SCENE VII.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CEPHISE.

PYRRHUS.

MAdame, demeurez.
On peut vous rendre encor ce Fils que vous pleurez.
Oui, je ſens à regret, qu'en excitant vos larmes,
Je ne fais contre moi que vous donner des armes.
Je croyois apporter plus de haine en ces lieux.
Mais, Madame, du moins tournez vers moi les yeux.
Voyez ſi mes regards ſont d'un Juge ſévère,
S'ils ſont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir ?
Au nom de votre Fils, ceſſons de nous haïr.
A le ſauver enfin, c'eſt moi qui vous convie.
Faut-il que mes ſoupirs vous demandent ſa vie ?
Faut-il qu'en ſa faveur j'embraſſe vos genoux ?
Pour la dernière fois, ſauvez-le, ſauvez-vous.
Je ſai de quels ſermens je romps pour vous les chaînes,
Combien je vais ſur moi faire éclater de haines.
Je renvoie Hermione, & je mets ſur ſon front,
Au lieu de ma couronne, un éternel affront.
Je vous conduis au Temple, où ſon hymen s'apprête;
Je vous ceins du bandeau préparé pour ſa tête,

Mais ce n'eſt plus, Madame, une offre à dédaigner.
Je vous le dis, il faut ou périr, ou regner.
Mon cœur, deſeſpéré d'un an d'ingratitude,
Ne peut plus de ſon ſort ſouffrir l'incertitude.
C'eſt craindre, menacer, & gémir trop long-tems.
Je meurs, ſi je vous perds, mais je meurs, ſi j'attens.
Songez-y, je vous laiſſe; & je viendrai vous prendre,
Pour vous mener au Temple, où ce Fils doit m'attendre;
Et là vous me verrez ſoumis, ou furieux,
Vous couronner, Madame, ou le perdre à vos yeux.

SCENE VIII.

ANDROMAQUE, CEPHISE.

CEPHISE.

JE vous l'avois prédit, qu'en dépit de la Grèce,
De votre ſort encor vous ſeriez la maîtreſſe.

ANDROMAQUE.

Hélas, de quel effet tes diſcours ſont ſuivis!
Il ne me reſtoit plus qu'à condamner mon Fils.

CEPHISE.

Madame, à votre époux c'eſt être aſſez fidelle.
Trop de vertu pourroit vous rendre criminelle.
Lui-même il porteroit votre ame à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoi, je lui donnerois Pyrrhus pour ſucceſſeur?

CEPHISE.

Ainſi le veut ſon Fils que les Grecs vous raviſſent.
Penſez-vous qu'après tout, ſes mânes en rougiſſent?
Qu'il mépriſât, Madame, un Roi victorieux,
Qui vous fait remonter au rang de vos ayeux;
Qui foule aux pieds, pour vous, vos vainqueurs en colère;
Qui ne ſe ſouvient plus qu'Achille étoit ſon père;
Qui dément ſes exploits, & les rend ſuperflus?

ANDROMAQUE.

Dois-je les oublier, s'il ne s'en ſouvient plus?
Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné, ſans honneur, autour de nos murailles?
Dois-je oublier ſon Père à mes pieds renverſé,
Enſanglantant l'autel qu'il tenoit embraſſé?
Songe, ſonge, Céphiſe, à cette Nuit cruelle,
Qui fut pour tout un Peuple une Nuit éternelle,
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelans,
Entrant à la lueur de nos Palais brûlans;
Sur tous mes frères morts ſe faiſant un paſſage,
Et, de ſang tout couvert, échauffant le carnage,
Songe aux cris des vainqueurs, ſonge aux cris des mourans,
Dans la flamme étouffés, ſous le fer expirans.
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue.
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue;
Voilà par quels exploits il ſut ſe couronner;
Enfin, voilà l'Epoux que tu me veux donner.
Non, je ne ſerai point complice de ſes crimes.
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes,

Tous mes ressentimens lui seroient asservis.

CEPHISE.

Hé bien, allons donc voir expirer votre Fils.
On n'attend plus que vous. Vous frémissez, Madame?

ANDROMAQUE.

Ah, de quel souvenir viens-tu frapper mon ame!
Quoi, Céphise, j'irai voir expirer encor
Ce Fils, ma seule joie, & l'image d'Hector?
Ce Fils, que de sa flamme il me laissa pour gage?
Hélas, il m'en souvient! Le jour que son courage
Lui fit chercher Achille, ou plustôt le trépas,
Il demanda son Fils, & le prit dans ses bras:
Chere épouse, dit-il, en essuyant mes larmes,
J'ignore quel succès le Sort garde à mes armes;
Je te laisse mon Fils pour gage de ma foi;
S'il me perd, je prétens qu'il me retrouve en toi.
Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,
Montre au Fils à quel point tu chérissois le Père.
Et je puis voir répandre un sang si précieux?
Et je laisse avec lui périr tous ses ayeux?
Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas?
Mais cependant mon Fils, tu meurs, si je n'arrête
Le fer que le Cruel tient levé sur ta tête.
Je l'en puis détourner, & je t'y vais offrir:
Non, tu ne mourras point, je ne le puis souffrir.

Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chère Céphise,
Va le trouver pour moi.

CEPHISE.

Que faut-il que je dise ?

ANDROMAQUE.

Dis-lui que de mon Fils l'amour est assez fort...
Crois-tu que, dans son cœur, il ait juré sa mort ?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie ?

CEPHISE.

Madame, il va bientôt revenir en furie.

ANDROMAQUE.

Hé bien, va l'assurer...

CEPHISE.

De quoi ? De votre foi ?

ANDROMAQUE.

Hélas, pour la promettre est-elle encore à moi !
O cendres d'un époux ! O Troyens ! O mon Père !
O mon Fils, que tes jours coûtent cher à ta Mère !
Allons.

CEPHISE.

Où donc, Madame, & que résolvez-vous ?

ANDROMAQUE.

Allons, sur son tombeau, consulter mon Epoux.

Fin du troisième Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

ANDROMAQUE, CEPHISE.

CEPHISE.

AH, je n'en doute point. C'eſt votre époux, Madame,
C'eſt Hector qui produit ce miracle en votre ame.
Il veut que Troye encor ſe puiſſe relever,
Avec cet heureux Fils qu'il vous fait conſerver.
Pyrrhus vous l'a promis. Vous venez de l'entendre,
Madame, il n'attendoit qu'un mot pour vous le rendre.
Croyez-en ſes tranſports. Père, ſceptre, alliés,
Content de votre cœur, il met tout à vos pieds.
Sur lui, ſur tout ſon peuple il vous rend Souveraine.
Eſt-ce là ce Vainqueur digne de tant de haine ?
Déja contre les Grecs plein d'un noble courroux,
Le ſoin de votre Fils le touche autant que vous,
Il prévient leur fureur, il lui laiſſe ſa garde;
Pour ne pas l'expoſer lui-même il ſe hazarde.
Mais tout s'apprête au Temple; & vous avez promis...

ANDROMAQUE.

Oui, je m'y trouverai. Mais allons voir mon Fils.

CEPHISE

Madame, qui vous preſſe ? Il ſuffit que ſa vue
Deſormais à vos yeux ne ſoit plus défendue.

Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontés;
Et vos embrassemens ne seront plus comptés.
Quel plaisir d'élever un Enfant qu'on voit croître,
Non plus comme un esclave élevé pour son maître,
Mais pour voir avec lui renaître tant de Rois!

ANDROMAQUE.

Céphise, allons le voir pour la dernière fois.

CEPHISE.

Que dites-vous? O Dieux!

ANDROMAQUE.

O, ma chere Céphise,
Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise!
Ta foi dans mon malheur s'est montrée à mes yeux;
Mais j'ai crû qu'à mon tour tu me connoissois mieux.
Quoi donc, as-tu pensé qu'Andromaque infidelle
Pût trahir un Epoux qui croit revivre en elle;
Et que de tant de morts réveillant la douleur,
Le soin de mon repos me fit troubler le leur?
Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre?
Mais son Fils périssoit, il l'a fallu défendre.
Pyrrhus, en m'épousant, s'en déclare l'appui,
Il suffit. Je veux bien m'en reposer sur lui.
Je sai quel est Pyrrhus. Violent, mais sincère,
Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor;
Leur haine va donner un Père au fils d'Hector.
Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie.

Je

Je vais, en recevant sa foi sur les autels,
L'engager à mon Fils par des nœuds immortels.
Mais aussi-tôt ma main, à moi seule funeste,
D'une infidèle vie abrégera le reste;
Et, sauvant ma vertu, rendra ce que je doi
A Pyrrhus, à mon Fils, à mon Epoux, à Moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagême;
Voilà ce qu'un Epoux m'a commandé lui-même.
J'irai seule rejoindre Hector & mes ayeux.
Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux.

CEPHISE.

Ah, ne prétendez pas que je puisse survivre...

ANDROMAQUE.

Non, non, je te défens, Céphise, de me suivre.
Je confie à tes soins mon unique trésor;
Si tu vivois pour moi, vis pour le Fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de Rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus. Fai-lui garder sa foi.
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.
Fai-lui valoir l'hymen où je me suis rangée,
Di-lui, qu'avant ma mort je lui fus engagée;
Que ses ressentimens doivent être effacés;
Qu'en lui laissant mon Fils c'est l'estimer assez.
Fai connoître à mon Fils les Héros de sa race;
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace.
Di-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté;
Plustôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été.

Parle-lui tous les jours des vertus de ſon Père,
Et quelquefois auſſi parle-lui de ſa Mère.
Mais qu'il ne ſonge plus, Cephiſe, à nous venger;
Nous lui laiſſons un Maître, il le doit ménager.
Qu'il ait de ſes ayeux un ſouvenir modeſte;
Il eſt du ſang d'Hector, mais il en eſt le reſte;
Et pour ce reſte enfin, j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon ſang, ma haine & mon amour.

CEPHISE.

Hélas!

ANDROMAQUE.

Ne me ſuis point, ſi ton cœur en alarmes
Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
On vient. Cache tes pleurs, Céphiſe, & ſouvien-toi
Que le ſort d'Andromaque eſt commis à ta foi.
C'eſt Hermione. Allons, fuyons ſa violence.

SCENE II.

HERMIONE, CLEONE.

CLEONE.

NOn, je ne puis aſſez admirer ce ſilence.
Vous vous taiſez, Madame, & ce cruel mépris
N'a pas du moindre trouble agité vos eſprits?
Vous ſoutenez en paix une ſi rude attaque,
Vous qu'on voyoit frémir au ſeul nom d'Andromaque?

Vous qui, sans desespoir, ne pouviez endurer
Que Pyrrhus d'un regard la voulût honorer?
Il l'épouse. Il lui donne, avec son diadême,
La foi, que vous venez de recevoir vous-même;
Et votre bouche encor muette à tant d'ennui,
N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de lui?
Ah, que je crains, Madame, un calme si funeste!
Et qu'il vaudroit bien mieux...

HERMIONE.

Fais-tu venir Oreste?

CLEONE.

Il vient, Madame, il vient; & vous pouvez juger,
Que bientôt à vos pieds il alloit se ranger.
Prêt à servir toujours sans espoir de salaire,
Vos yeux ne sont que trop assurés de lui plaire.
Mais il entre.

SCENE III.

ORESTE, HERMIONE, CLEONE.

ORESTE.

AH, Madame, est-il vrai qu'une fois
Oreste, en vous cherchant, obéisse à vos loix?
Ne m'a-t'on point flatté d'une fausse espérance?
Avez-vous en effet souhaité ma présence?
Croirai-je que vos yeux, à la fin desarmés,
Veulent...

HERMIONE.

Je veux ſavoir, Seigneur, ſi vous m'aimez.

ORESTE.

Si je vous aime? O Dieux! Mes ſermens, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes reſpects, mes injures,
Mon deſeſpoir, mes yeux de pleurs toujours noyés;
Quels témoins croirez-vous, ſi vous ne les croyez?

HERMIONE.

Vengez-moi, je croi tout.

ORESTE.

Hé bien, allons, Madame.
Mettons encore un coup toute la Grèce en flamme.
Prenons, en ſignalant mon bras & votre nom,
Vous, la place d'Hélène, & moi, d'Agamemnon.
De Troye en ce pays réveillons les miſères;
Et qu'on parle de nous ainſi que de nos Pères.
Partons, je ſuis tout prêt.

HERMIONE.

Non, Seigneur, demeurons.
Je ne veux pas ſi loin porter de tels affronts.
Quoi, de mes ennemis couronnant l'inſolence,
J'irois attendre ailleurs une lente vengeance?
Et je m'en remettrois au deſtin des combats,
Qui peut-être, à la fin, ne me vengeroit pas?
Je veux qu'à mon départ toute l'Epire pleure:
Mais, ſi vous me vengez, vengez-moi dans une heure.
Tous vos retardemens ſont pour moi des refus.
Courez au Temple. Il faut immoler...

ORESTE.

Qui ?

HERMIONE.

Pyrrhus.

ORESTE.

Pyrrhus, Madame ?

HERMIONE.

Hé quoi, votre haine chancelle ?
Ah, courez, & craignez que je ne vous rappelle.
N'alléguez point des droits que je veux oublier;
Et ce n'eſt pas à vous à le juſtifier.

ORESTE.

Moi, je l'excuſerois ? Ah, vos bontés, Madame,
Ont gravé trop avant ſes crimes dans mon ame!
Vengeons-nous, j'y conſens; mais, par d'autres chemins;
Soyons ſes ennemis, & non ſes aſſaſſins.
Faiſons de ſa ruine une juſte conquête.
Quoi, pour réponſe aux Grecs porterai-je ſa tête ?
Et n'ai-je pris ſur moi le ſoin de tout l'Etat,
Que pour m'en acquitter par un aſſaſſinat ?
Souffrez, au nom des Dieux, que la Grèce s'explique,
Et qu'il meure chargé de la haine publique.
Souvenez-vous qu'il regne, & qu'un front couronné...

HERMIONE.

Ne vous ſuffit-il pas que je l'ai condamné ?
Ne vous ſuffit-il pas que ma gloire offenſée
Demande une victime, à moi ſeule adreſſée;

Qu'Hermione eſt le prix d'un Tyran opprimé ;
Que je le hais ; enfin, Seigneur, que je l'aimai ?
Je ne m'en cache point. L'ingrat m'avoit ſû plaire,
Soit qu'ainſi l'ordonnât mon amour, ou mon père ;
N'importe. Mais enfin, réglez-vous là-deſſus.
Malgré mes vœux, Seigneur, honteuſement déçûs,
Malgré la juſte horreur que ſon crime me donne,
Tant qu'il vivra, craignez que je ne lui pardonne.
Doutez juſqu'à ſa mort d'un courroux incertain ;
S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.

ORESTE.

Hé bien, il faut le perdre, & prévenir ſa grace.
Il faut... Mais cependant que faut-il que je faſſe ?
Comment puis-je ſi-tôt ſervir votre courroux ?
Quel chemin juſqu'à lui peut conduire mes coups ?
A peine ſuis-je encore arrivé dans l'Epire,
Vous voulez par mes mains renverſer un Empire.
Vous voulez qu'un Roi meure ; & pour ſon châtiment,
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.
Aux yeux de tout ſon Peuple, il faut que je l'opprime ?
Laiſſez-moi vers l'Autel conduire ma victime.
Je ne m'en défens plus. Et je ne veux qu'aller
Reconnoître la place où je dois l'immoler.
Cette nuit je vous ſers, cette nuit je l'attaque.

HERMIONE.

Mais cependant, ce jour, il épouſe Andromaque.
Dans le Temple déja le trône eſt élevé.
Ma honte eſt confirmée, & ſon crime achevé.

Enfin, qu'attendez-vous ? Il vous offre ſa tête.
Sans gardes, ſans défenſe il marche à cette fête.
Autour du Fils d'Hector il les fait tous ranger.
Il s'abandonne au bras qui me voudra venger.
Voulez-vous, malgré lui, prendre ſoin de ſa vie ?
Armez, avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont ſuivie.
Soulevez vos amis. Tous les miens ſont à vous.
Il me trahit ; vous trompe, & nous mépriſe tous.
Mais quoi, déja leur haine eſt égale à la mienne ?
Elle épargne à regret l'époux d'une Troyenne ?
Parlez. Mon ennemi ne vous peut échapper.
Ou pluſtôt il ne faut que les laiſſer frapper.
Conduiſez, ou ſuivez une fureur ſi belle.
Revenez tout couvert du ſang de l'Infidelle.
Allez, en cet état, ſoyez ſûr de mon cœur.

ORESTE.

Mais, Madame, ſongez...

HERMIONE.

Ah, c'en eſt trop, Seigneur !
Tant de raiſonnemens offenſent ma colère.
J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire,
Rendre Oreſte content. Mais enfin, je voi bien
Qu'il veut toujours ſe plaindre, & ne mériter rien.
Partez. Allez ailleurs vanter votre conſtance ;
Et me laiſſez ici le ſoin de ma vengeance.
De mes lâches bontés mon courage eſt confus ;
Et c'eſt trop, en un jour, eſſuyer de refus.

Je m'en vais seule au Temple, où leur hymen s'apprête;
Où vous n'osez aller mériter ma conquête.
Là, de mon ennemi je saurai m'approcher.
Je percerai le cœur que je n'ai pû toucher;
Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées,
Aussi-tôt, malgré lui, joindront nos destinées;
Et, tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux
De mourir avec lui que de vivre avec vous.

ORESTE.

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,
Madame. Il ne mourra que de la main d'Oreste.
Vos ennemis par moi vont vous être immolés,
Et vous reconnoîtrez mes soins si vous voulez.

HERMIONE.

Allez. De votre sort laissez-moi la conduite,
Et que tous vos vaisseaux soient prêts pour notre fuite.

SCENE IV.

HERMIONE, CLEONE.

CLEONE.

VOus vous perdez, Madame, & vous devez songer...

HERMIONE.

Que je me perde, ou non, je songe à me venger.
Je ne sai même encor, quoiqu'il m'ait pû promettre,
Sur d'autres que sur moi si je dois m'en remettre.

Pyrrhus

Pyrrhus n'eſt pas coupable à ſes yeux comme aux miens ;
Et je tiendrois mes coups bien plus ſûrs que les ſiens.
Quel plaiſir de venger moi-même mon injure,
De retirer mon bras teint du ſang du parjure ;
Et, pour rendre ſa peine & mes plaiſirs plus grands,
De cacher ma Rivale à ſes regards mourans !
Ah, ſi du moins Oreſte, en puniſſant ſon crime,
Lui laiſſoit le regret de mourir ma victime !
Va-le trouver. Di-lui qu'il apprenne à l'Ingrat,
Qu'on l'immole à ma haine, & non pas à l'Etat.
Chere Cléone, cours. Ma vengeance eſt perdue,
S'il ignore, en mourant, que c'eſt moi qui le tue.

CLEONE.

Je vous obéïrai. Mais qu'eſt-ce que je voi ?
O Dieux, qui l'auroit crû, Madame, c'eſt le Roi !

HERMIONE.

Ah ! Cours après Oreſte ; & di-lui, ma Cléone,
Qu'il n'entreprenne rien ſans revoir Hermione.

SCENE V.

PYRRHUS, HERMIONE, PHŒNIX.

PYRRHUS.

VOus ne m'attendiez pas, Madame, & je voi bien
Que mon abord ici trouble votre entretien.
Je ne viens point, armé d'un indigne artifice,
D'un voile d'équité couvrir mon injuſtice.

Il ſuffit que mon cœur me condamne tout bas;
Et je ſoutiendrois mal ce que je ne crois pas.
J'épouſe une Troyenne. Oui, Madame, & j'avoue
Que je vous ai promis la foi que je lui voue.
Un autre vous diroit que, dans les Champs Troyens,
Nos deux pères, ſans nous, formèrent ces liens,
Et que, ſans conſulter ni mon choix, ni le vôtre,
Nous fûmes, ſans amour, engagés l'un à l'autre.
Mais c'eſt aſſez pour moi que je me ſois ſoumis.
Par mes Ambaſſadeurs mon cœur vous fut promis;
Loin de les révoquer, je voulus y ſouſcrire.
Je vous vis avec eux arriver en Epire;
Et, quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
Eût déja prévenu le pouvoir de vos yeux;
Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle.
Je voulus m'obſtiner à vous être fidelle.
Je vous reçûs en Reine, &, juſques à ce jour,
J'ai crû que mes ſermens me tiendroient lieu d'amour.
Mais cet amour l'emporte; &, par un coup funeſte,
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteſte.
L'un par l'autre entraînés, nous courons à l'Autel
Nous jurer, malgré nous, un amour immortel.
Après cela, Madame, éclatez contre un traître,
Qui l'eſt avec douleur, & qui pourtant veut l'être.
Pour moi, loin de contraindre un ſi juſte courroux,
Il me ſoulagera peut-être autant que vous.
Donnez-moi tous les noms deſtinés aux Parjures.
Je crains votre ſilence, & non pas vos injures;

Et mon cœur, ſoulevant mille ſecrets témoins,
M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins.

HERMIONE.

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez juſtice;
Et que, voulant bien rompre un nœud ſi ſolennel,
Vous vous abandonniez au crime en Criminel.
Eſt-il juſte, après tout, qu'un Conquérant s'abaiſſe
Sous la ſervile loi de garder ſa promeſſe?
Non, non, la perfidie a dequoi vous tenter;
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoi, ſans que ni ſerment ni devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne?
Me quitter, me reprendre, & retourner encor
De la fille d'Hélène, à la veuve d'Hector?
Couronner tour à tour l'Eſclave & la Princeſſe,
Immoler Troye aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce?
Tout cela part d'un cœur toujours maître de ſoi,
D'un Héros qui n'eſt point eſclave de ſa foi.
Pour plaire à votre Epouſe, il vous faudroit peut-être
Prodiguer les doux noms de Parjure & de Traître.
Vous veniez de mon front obſerver la pâleur,
Pour aller dans ſes bras rire de ma douleur.
Pleurante après ſon char vous voulez qu'on me voie;
Mais, Seigneur, en un jour, ce ſeroit trop de joie.
Et ſans chercher ailleurs des titres empruntés,
Ne vous ſuffit-il pas de ceux que vous portez?

Du vieux père d'Hector la valeur abattue
Aux pieds de sa famille expirante à sa vue;
Tandis que dans son sein votre bras enfoncé
Cherche un reste de sang que l'âge avoit glacé;
Dans des ruisseaux de sang Troye ardente plongée;
De votre propre main Polixène égorgée,
Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous:
Que peut-on refuser à ces généreux coups?

PYRRHUS.

Madame, je sai trop à quel excès de rage
La vengeance d'Hélène emporta mon courage.
Je puis me plaindre à vous du sang que j'ai versé.
Mais, enfin, je consens d'oublier le passé.
Je rens graces au Ciel, que votre indifférence
De mes heureux soupirs m'apprenne l'innocence.
Mon cœur, je le vois bien, trop prompt à se gêner,
Devoit mieux vous connoître, & mieux s'examiner.
Mes remords vous faisoient une injure mortelle;
Il faut se croire aimé, pour se croire infidelle.
Vous ne prétendiez point m'arrêter dans vos fers.
Je crains de vous trahir, peut-être je vous sers.
Nos cœurs n'étoient point faits dépendans l'un de l'autre.
Je suivois mon devoir, & vous cédiez au vôtre.
Rien ne vous engageoit à m'aimer en effet.

HERMIONE.

Je ne t'ai point aimé, Cruel? Qu'ai-je donc fait?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos Princes:
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces;

J'y ſuis encor, malgré tes infidélités;
Et malgré tous mes Grecs, honteux de mes bontés.
Je leur ai commandé de cacher mon injure.
J'attendois en ſecret le retour d'un parjure.
J'ai crû que, tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterois un cœur qui m'étoit dû.
Je t'aimois inconſtant, qu'aurois-je fait fidelle ?
Et même, en ce moment, où ta bouche cruelle
Vient ſi tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor ſi je ne t'aime pas.
Mais, Seigneur, s'il le faut, ſi le Ciel en colère
Réſerve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez votre hymen, j'y conſens. Mais du moins,
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
Pour la derniere fois je vous parle peut-être;
Différez-le d'un jour, demain vous ſerez maître.
Vous ne répondez point ? Perfide, je le voi,
Tu comptes les momens que tu perds avec moi.
Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
Ne ſouffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne;
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, ſauve-toi de ces lieux.
Va-lui jurer la foi que tu m'avois jurée.
Va profaner des Dieux la majeſté ſacrée.
Ces Dieux, ces juſtes Dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes ſermens avec moi t'ont lié.
Porte aux pieds des Autels ce cœur qui m'abandonne.
Va, cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione.

SCENE VI.

PIRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

SEigneur vous l'entendez. Gardez de négliger
Une amante en fureur, qui cherche à ſe venger.
Elle n'eſt en ces lieux que trop bien appuyée ;
La querelle des Grecs à la ſienne eſt liée.
Oreſte l'aime encore ; & peut-être à ce prix...

PYRRHUS.

Andromaque m'attend. Phœnix, garde ſon Fils.

Fin du quatrième Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

HERMIONE *seule.*

OÙ suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que dois-je faire encore ?
Quel transport me saisit ? Quel chagrin me dévore ?
Errante, & sans dessein, je cours dans ce Palais.
Ah, ne puis-je savoir si j'aime, ou si je hais ?
Le Cruel ! De quel œil il m'a congédiée !
Sans pitié, sans douleur, au moins étudiée.
Ai-je vû ses regards se troubler un moment ?
En ai-je pû tirer un seul gémissement ?
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
Sembloit-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?
Et je le plains encore ? Et, pour comble d'ennui,
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui !
Je tremble au seul penser du coup qui le menace !
Et, prête à me venger, je lui fais déja grace !
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux.
Qu'il périsse. Aussi-bien il ne vit plus pour nous.
Le Perfide triomphe, & se rit de ma rage.
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage.
Il croit que, toujours foible, & d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
Il juge encor de moi par mes bontés passées.
Mais plustôt le Perfide a bien d'autres pensées.

Triomphant dans le Temple, il ne s'informe pas
Si l'on ſouhaite ailleurs ſa vie ou ſon trépas.
Il me laiſſe, l'Ingrat, cet embaras funeſte.
Non, non, encore un coup, laiſſons agir Oreſte.
Qu'il meure, puiſqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puiſqu'il m'a forcée enfin à le vouloir.
A le vouloir? Hé quoi, c'eſt donc moi qui l'ordonne?
Sa mort ſera l'effet de l'amour d'Hermione?
Ce Prince, dont mon cœur ſe faiſoit autrefois,
Avec tant de plaiſir, redire les exploits;
A qui même, en ſecret, je m'étois deſtinée,
Avant qu'on eût conclu ce fatal hymenée!
Je n'ai donc traverſé tant de Mers, tant d'Etats,
Que pour venir ſi loin préparer ſon trépas?
L'aſſaſſiner, le perdre? Ah, devant qu'il expire!..

SCENE II.

HERMIONE, CLEONE.

HERMIONE.

AH, Qu'ai-je fait, Cléone, & que viens-tu me dire!
Que fait Pyrrhus?

CLEONE.

Il eſt au comble de ſes vœux;
Le plus fier des mortels, & le plus amoureux.
Je l'ai vû vers le Temple, où ſon hymen s'apprête,
Mener en Conquérant ſa nouvelle conquête;

Et d'un œil, où brilloient ſa joie & ſon eſpoir,
S'enyvrer, en marchant, du plaiſir de la voir.
Andromaque, au-travers de mille cris de joie,
Porte juſqu'aux Autels le ſouvenir de Troye;
Incapable toujours d'aimer & de haïr,
Sans joie & ſans murmure, elle ſemble obéïr.

HERMIONE.

Et l'Ingrat, juſqu'au bout il a pouſſé l'outrage?
Mais as-tu bien, Cléone, obſervé ſon viſage?
Goûte-t-il des plaiſirs tranquilles & parfaits?
N'a-t-il point détourné ſes yeux vers le Palais?
Di-moi, ne t'es-tu point préſentée à ſa vue?
L'Ingrat a t'il rougi, lorſqu'il t'a reconnue?
Son trouble avouoit-il ſon infidélité?
A-t-il juſqu'à la fin ſoutenu ſa fierté?

CLEONE.

Madame, il ne voit rien. Son ſalut & ſa gloire
Semblent être, avec vous, ſortis de ſa mémoire.
Sans ſonger qui le ſuit, Ennemis ou Sujets,
Il pourſuit ſeulement ſes amoureux projets.
Autour du fils d'Hector il a rangé ſa garde,
Et croit que c'eſt lui ſeul que le péril regarde.
Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprès
Dans un fort éloigné du Temple & du Palais.
Voilà, dans ſes tranſports, le ſeul ſoin qui lui reſte.

HERMIONE.

Le Perfide! Il mourra. Mais que t'a dit Oreſte?

CLEONE.

Oreſte, avec ſes Grecs, dans le Temple eſt entré.

HERMIONE.

Hé bien! A me venger n'eſt-il pas préparé?

CLEONE.

Je ne ſai.

HERMIONE.

Tu ne ſais? Quoi donc, Oreſte encore...
Oreſte me trahit?

CLEONE.

Oreſte vous adore;
Mais de mille remords ſon eſprit combattu,
Croit tantôt ſon amour, & tantôt ſa vertu.
Il reſpecte en Pyrrhus l'honneur du diadême.
Il reſpecte en Pyrrhus Achille, & Pyrrhus même.
Il craint les Grecs, il craint l'Univers en courroux,
Mais il ſe craint, dit-il, ſoi-même plus que tous.
Il voudroit en vainqueur vous apporter ſa tête.
Le ſeul nom d'aſſaſſin l'épouvante & l'arrête.
Enfin il eſt entré, ſans ſavoir dans ſon cœur,
S'il en devoit ſortir coupable, ou ſpectateur.

HERMIONE.

Non, non, il les verra triompher ſans obſtacle.
Il ſe gardera bien de troubler ce ſpectacle.
Je ſai de quels remords ſon courage eſt atteint.
Le lâche craint la mort, & c'eſt tout ce qu'il craint.
Quoi, ſans qu'elle employât une ſeule prière,
Ma Mère en ſa faveur arma la Grèce entière?

Ses yeux, pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent périr vingt Rois, qu'ils ne connoiſſoient pas ?
Et moi, je ne prétens que la mort d'un Parjure,
Et je charge un Amant du ſoin de mon injure;
Il peut me conquérir à ce prix, ſans danger;
Je me livre moi-même, & ne puis me venger ?
Allons. C'eſt à moi ſeule à me rendre juſtice.
Que de cris de douleur le Temple retentiſſe.
De leur hymen fatal troublons l'événement;
Et qu'ils ne ſoient unis, s'il ſe peut, qu'un moment.
Je ne choiſirai point dans ce deſordre extrême :
Tout me ſera Pyrrhus, fût-ce Oreſte lui-même.
Je mourrai. Mais au moins ma mort me vengera;
Je ne mourrai pas ſeule, & quelqu'un me ſuivra.

SCENE III.

ORESTE, HERMIONE, CLEONE.

ORESTE.

MAdame, c'en eſt fait, & vous êtes ſervie.
Pyrrhus rend à l'Autel ſon infidèle vie.

HERMIONE.

Il eſt mort ?

ORESTE.

Il expire. Et nos Grecs irrités
Ont lavé dans ſon ſang ſes infidélités.

Je vous l'avois promis ; & , quoique mon courage
Se fit de ce complot une funeste image ,
J'ai couru vers le Temple , où nos Grecs dispersés
Se sont jusqu'à l'Autel dans la foule glissés.
Pyrrhus m'a reconnu , mais sans changer de face ;
Il sembloit que ma vue excitât son audace ,
Que tous les Grecs , bravés en leur Ambassadeur ,
Dûssent de son hymen relever la splendeur.
Enfin , avec transport prenant son Diadême ,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même.
Je vous donne , a-t-il dit , *ma Couronne & ma foi* ,
Andromaque , regnez sur l'Epire & sur moi.
Je voue à votre Fils une amitié de Père ;
J'en atteste les Dieux , je le jure à sa Mère.
Pour tous mes Ennemis , je déclare les siens ,
Et je le reconnois pour le Roi des Troyens.
A ces mots , qui du peuple attiroient le suffrage ,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage ;
L'Infidèle s'est vû par tout envelopper ,
Et je n'ai pû trouver de place pour frapper.
Chacun se disputoit la gloire de l'abattre.
Je l'ai vû dans leurs mains quelque tems se débattre ,
Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober ;
Mais enfin à l'Autel il est allé tomber.
Du Peuple épouvanté j'ai traversé la presse ,
Pour venir de ces lieux enlever ma Princesse ;
Et regagner le port , où bientôt nos amis
Viendront couverts du sang que je vous ai promis.

HERMIONE.

Qu'ont-ils fait !

ORESTE.

Pardonnez à leur impatience.
Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance.
Vous vouliez que ma main portât les premiers coups,
Qu'il sentît en mourant qu'il expiroit pour vous.
Mais, c'est moi, dont l'ardeur leur a servi d'exemple.
Je les ai pour vous seule entraînés dans le Temple,
Madame; & vous pouvez justement vous flatter
D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
Vous seule avez poussé les coups...

HERMIONE.

Tai-toi, Perfide,
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur;
Va, je la désavoue, & tu me fais horreur.
Barbare, qu'as-tu fait? Avec quelle furie,
As-tu tranché le cours d'une si belle vie?
Avez-vous pû, Cruels, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui?
Mais parle. De son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?
Qui te l'a dit?

ORESTE.

O Dieux! Quoi, ne m'avez-vous pas,
Vous-même ici tantôt, ordonné son trépas?

HERMIONE.

Ah, falloit-il en croire une Amante insensée ?
Ne devois-tu pas lire au fond de ma pensée ?
Et ne voyois-tu pas, dans mes emportemens,
Que mon cœur démentoit ma bouche à tous momens ?
Quand je l'aurois voulu, falloit-il y souscrire ?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire ?
Toi-même avant le coup me venir consulter ?
Y revenir encore, ou plustôt m'éviter ?
Que ne me laissois-tu le soin de ma vengeance ?
Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence ?
Voilà de ton amour le détestable fruit :
Tu m'apportois, Cruel, le malheur qui te suit.
C'est toi, dont l'Ambassade, à tous les deux fatale,
L'a fait pour son malheur pancher vers ma Rivale.
Nous le verrions encor nous partager ses soins ;
Il m'aimeroit peut-être, il le feindroit du moins.
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Epire,
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son Empire ;
A toute ma famille. Et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi.

SCENE IV.

ORESTE *seul.*

QUe vois-je ? Est-ce Hermione ? Et que viens-je d'entendre ?

Pour qui coule le sang que je viens de répandre ?
Je suis, si je l'en crois, un traître, un assassin.
Est-ce Pyrrhus qui meurt ? Et suis-je Oreste enfin ?
Quoi ? J'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire ;
J'assassine à regret un Roi que je révère ;
Je viole en un jour les droits des Souverains,
Ceux des Ambassadeurs, & tous ceux des Humains ;
Ceux même des Autels, où ma fureur l'assiège ;
Je deviens paricide, assassin, sacrilège :
Pour qui ? Pour une Ingrate, à qui je le promets ;
Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais ;
Dont j'épouse la rage. Et, quand je l'ai servie,
Elle me redemande & son sang & sa vie !
Elle l'aime, & je suis un monstre furieux !
Je la vois pour jamais s'éloigner de mes yeux ;
Et l'Ingrate, en fuyant, me laisse, pour salaire,
Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire.

SCENE DERNIERE.

ORESTE, PYLADE, *soldats d'Oreste.*

PYLADE.

IL faut partir, Seigneur. Sortons de ce Palais,
Ou bien résolvons-nous de n'en sortir jamais.
Nos Grecs, pour un moment, en défendent la porte.
Tout le peuple assemblé nous poursuit à main forte.

Aux ordres d'Andromaque ici tout eſt ſoumis,
Ils la traitent en Reine, & nous comme Ennemis.
Andromaque elle-même, à Pyrrhus ſi rebelle,
Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidelle,
Commande qu'on le venge; & peut-être qu'encor
Elle pourſuit ſur nous la vengeance d'Hector.
Allons. N'attendons pas que l'on nous environne,
Nos Grecs nous rejoindront. Et, tandis qu'Hermione
Tient encor le peuple autour d'elle arrêté,
Voilà notre chemin, marchons de ce côté.

ORESTE.

Non, non, c'eſt Hermione, ami, que je veux ſuivre;
A ſon dernier arrêt je ne puis plus ſurvivre;
Partez, j'ai fait le crime, & je vais l'expier.

PYLADE.

Hermione, Seigneur, il la faut oublier.
Quoi, toujours l'inſtrument & l'objet de ſa rage,
Cherchez-vous chez les morts quelque nouvel outrage?
Et, parce qu'elle meurt, faut-il que vous mouriez?

ORESTE.

Elle meurt, Dieux! Qu'entens-je?

PYLADE.

Hé quoi, vous l'ignoriez?
En rentrant dans ces lieux nous l'avons rencontrée,
Qui couroit vers le Temple, inquiète, égarée.
Elle a trouvé Pyrrhus, porté par des ſoldats,
Que ſon ſang excitoit à venger ſon trépas.

Sans

Sans doute, à cet objet sa rage s'est émue ;
Mais, du haut de la porte enfin nous l'avons vue,
Un poignard à la main, sur Pyrrhus se courber,
Lever les yeux au Ciel, se frapper, & tomber.

ORESTE.

Grace aux Dieux, mon malheur passe mon espérance !
Oui, je te loue, ô Ciel, de ta persévérance.
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir.
Ta haine a pris plaisir à former ma misère ;
J'étois né pour servir d'exemple à ta colère,
Pour être du Malheur un modèle accompli :
Hé bien, je meurs content, & mon sort est rempli.
Où sont ces deux Amans ? Pour couronner ma joie,
Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie ;
L'un & l'autre, en mourant, je les veux regarder.
Réunissons trois cœurs, qui n'ont pû s'accorder.
Mais quelle épaisse nuit, tout à coup, m'environne !
De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ?
Quelle horreur me saisit ? Grace au Ciel, j'entrevoi...
Dieux, quels ruisseaux de sang coulent autour de moi !

PYLADE.

Ah, Seigneur !

ORESTE.

Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore ?
Trouverai-je par-tout un Rival que j'abhorre ?
Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé ?
Tien, tien voilà le coup que je t'ai réservé.

Mais que vois-je ? A mes yeux Hermione l'embraſſe ?
Elle vient l'arracher au coup qui le menace ?
Dieux, quels affreux regards elle jette ſur moi !
Quels Démons, quels ſerpens traîne-t-elle après ſoi ?
Hé bien, Filles d'Enfer, vos mains ſont-elles prêtes ?
Pour qui ſont ces ſerpens qui ſifflent ſur vos têtes ?
A qui deſtinez-vous l'appareil qui vous ſuit ?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?
Venez, à vos fureurs Oreſte s'abandonne.
Mais non, retirez-vous, laiſſez faire Hermione ;
L'Ingrate, mieux que vous, ſaura me déchirer ;
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

PYLADE.

Il perd le ſentiment. Amis, le tems nous preſſe,
Ménageons les momens que ce tranſport nous laiſſe.
Sauvons-le. Nos efforts deviendroient impuiſſans,
S'il reprenoit ici ſa rage avec ſes ſens.

FIN.



LES
PLAIDEURS,
COMÉDIE.

PRÉFACE.

QUand je lûs les Guespes d'Aristophane, je ne songeois guère que j'en dûsse faire les Plaideurs. J'avoue qu'elles me divertirent beaucoup, & que j'y trouvai quantité de plaisanteries qui me tentèrent d'en faire part au Public ; mais c'étoit en les mettant dans la bouche des Italiens, à qui je les avois destinées, comme une chose qui leur appartenoit de plein droit. Le Juge qui saute par les fenêtres, le Chien criminel, & les larmes de sa famille, me sembloient autant d'incidens dignes de la gravité de Scaramouche. Le départ de cet Acteur interrompit mon dessein, & fit naître l'envie à quelques-uns de mes amis, de voir sur notre Théâtre un échantillon d'Aristophane. Je ne me rendis pas à la premiere proposition qu'ils m'en firent. Je leur dis que quelque esprit que je trouvasse dans cet Auteur, mon inclination ne me porteroit pas à le prendre pour modèle, si j'avois à faire une Comédie ; & que j'aimerois beaucoup mieux imiter la régularité de Ménandre & de Térence, que la liberté de Plaute & d'Aristophane. On me répondit que ce n'étoit pas une Comédie qu'on me demandoit, & qu'on vouloit seulement voir si les bons mots d'Aristophane auroient quelque grace dans notre langue. Ainsi, moitié en m'encourageant, moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre, mes amis me firent commencer une Pièce qui ne tarda guère à être achevée.

Cependant la plufpart du monde ne fe foucie point de l'intention, ni de la diligence des Auteurs. On examina d'abord mon amufement comme on auroit fait une Tragédie. Ceux mêmes qui s'y étoient le plus divertis eurent peur de n'avoir pas ri dans les règles, & trouverent mauvais que je n'euffe pas fongé plus férieufement à les faire rire. Quelques autres s'imaginèrent qu'il étoit bienféant à eux de s'y ennuyer, & que les matières de Palais ne pouvoient pas être un fujet de divertiffement pour les gens de Cour. La Pièce fut bientôt après jouée à Verfailles. On ne fit point de fcrupule de s'y réjouir; & ceux qui avoient crû fe deshonorer de rire à Paris, furent peut-être obligés de rire à Verfailles, pour fe faire honneur.

Ils auroient tort, à la verité, s'il me reprochoient d'avoir fatigué leurs oreilles de trop de chicane. C'eft une langue qui m'eft plus étrangère qu'à perfonne, & je n'en ai employé que quelques mots barbares, que je puis avoir appris dans le cours d'un procès, que ni mes Juges, ni moi, n'avons jamais bien entendu.

Si j'appréhende quelque chofe, c'eft que des perfonnes un peu férieufes ne traitent de badineries le procès du Chien, & les extravagances du Juge. Mais enfin je traduis Ariftophane, & l'on doit fe fouvenir qu'il avoit affaire à des Spectateurs affez difficiles. Les Athéniens favoient apparemment ce que c'étoit que le fel Attique; & ils étoient bien fûrs, quand ils avoient ri d'une chofe, qu'ils n'avoient pas ri d'une fotife.

Pour moi, je trouve qu'Ariftophane a eu raifon de pouf-

ſer les choſes au-delà du vraiſemblable. Les Juges de l'Aréopage n'auroient pas peut-être trouvé bon qu'il eût marqué au naturel leur avidité de gagner, les bons tours de leurs Secrétaires, & les forfanteries de leurs Avocats. Il étoit à propos d'outrer un peu les perſonnages pour les empêcher de ſe reconnoître. Le Public ne laiſſoit pas de diſcerner le vrai au travers du ridicule ; & je m'aſſure qu'il vaut mieux avoir occupé l'impertinente éloquence de deux Orateurs autour d'un Chien accuſé, que ſi l'on avoit mis ſur la ſellette un véritable criminel, & qu'on eût intéreſſé les Spectateurs à la vie d'un Homme.

Quoi qu'il en ſoit, je puis dire que notre ſiècle n'a pas été de plus mauvaiſe humeur que le ſien, & que ſi le but de ma Comédie étoit de faire rire, jamais Comédie n'a mieux attrapé ſon but. Ce n'eſt pas que j'attende un grand honneur d'avoir aſſez long-tems réjoui le monde. Mais je me ſai quelque gré de l'avoir fait, ſans qu'il m'en ait coûté une ſeule de ces ſales équivoques, & de ces malhonnêtes plaiſanteries, qui coûtent maintenant ſi peu à la pluſpart de nos Ecrivains, & qui font retomber le Théâtre dans la turpitude, d'où quelques Auteurs plus modeſtes l'avoient tiré.

ACTEURS.

DANDIN, Juge.

LEANDRE, Fils de Dandin.

CHICANEAU, Bourgeois.

ISABELLE, Fille de Chicaneau.

LA COMTESSE.

PETIT JEAN, Portier.

L'INTIMÉ, Secrétaire.

LE SOUFFLEUR.

La ſcène eſt dans une ville de baſſe Normandie.

LES



Jac. De Sève, inv. et del. 1759. *L. Lempereur, Sculp.*

LES PLAIDEURS



LES PLAIDEURS,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PETIT JEAN *traînant un gros ſac de procès.*

MA foi, ſur l'avenir, bien fou qui ſe fiera:
Tel qui rit Vendredi, Dimanche pleurera.
Un Juge, l'an paſſé, me prit à ſon ſervice;
Il m'avoit fait venir d'Amiens pour être Suiſſe.
Tous ces Normans vouloient ſe divertir de nous;
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.
Tout Picard que j'étois, j'étois un bon Apôtre;
Et je faiſois claquer mon fouet tout comme un autre.

Tous les plus gros Monſieurs me parloient chapeau bas.
Monſieur de Petit Jean, ah! gros comme le bras.
Mais, ſans argent, l'honneur n'eſt qu'une maladie.
Ma foi, j'étois un franc Portier de Comédie;
On avoit beau heurter, & m'ôter ſon chapeau;
On n'entroit point chez nous, ſans graiſſer le marteau.
Point d'argent, point de Suiſſe; & ma porte étoit cloſe.
Il eſt vrai qu'à Monſieur j'en rendois quelque choſe.
Nous comptions quelquefois. On me donnoit le ſoin
De fournir la maiſon de chandelle & de foin;
Mais je n'y perdois rien. Enfin, vaille que vaille,
J'aurois ſur le marché fort bien fourni la paille.
C'eſt dommage. Il avoit le cœur trop au métier,
Tous les jours le premier aux Plaids, & le dernier;
Et bien ſouvent, tout ſeul, ſi l'on l'eût voulu croire,
Il s'y ſeroit couché ſans manger & ſans boire.
Je lui diſois par fois: Monſieur Perrin Dandin,
Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin.
Qui veut voyager loin, ménage ſa monture;
Bûvez, mangez, dormez, & faiſons feu qui dure.
Il n'en a tenu compte. Il a ſi bien veillé,
Et ſi bien fait, qu'on dit que ſon timbre eſt brouillé.
Il nous veut tous juger les uns après les autres.
Il marmote toujours certaines Patenôtres
Où je ne comprens rien. Il veut, bon gré, malgré,
Ne ſe coucher qu'en Robe, & qu'en bonnet quarré.
Il fit couper la tête à ſon coq, de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire;

Il disoit qu'un Plaideur, dont l'affaire alloit mal,
Avoit graissé la patte à ce pauvre animal.
Depuis ce bel arrêt, le pauvre homme a beau faire,
Son fils ne souffre plus qu'on lui parle d'affaire.
Il nous le fait garder jour & nuit, & de près.
Autrement serviteur, & mon homme est aux Plaids.
Pour s'échapper de nous, Dieu sait s'il est allaigre.
Pour moi, je ne dors plus. Aussi je deviens maigre,
C'est pitié. Je m'étens, & ne fais que bâiller.
Mais, veille qui voudra, voici mon oreiller.
Ma foi, pour cette nuit, il faut que je m'en donne.
Pour dormir dans la rue on n'offense personne.
Dormons. (*Il se couche par terre.*)

SCENE II.

L'INTIME' PETIT JEAN.

L'INTIMÉ.

AY, Petit Jean, Petit Jean.

PETIT JEAN.

L'Intimé.
Il a déja bien peur de me voir enrhumé.

L'INTIME'.

Que Diable! Si matin que fais-tu dans la rue?

PETIT JEAN.

Est-ce qu'il faut toujours faire le pied de grue?

Garder toujours un homme, & l'entendre crier?
Quelle gueule! Pour moi, je croi qu'il est forcier.

L'INTIMÉ.

Bon.

PETIT JEAN.

Je lui disois donc, en me grattant la tête,
Que je voulois dormir. Présente ta requête
Comme tu veux dormir, m'a-t-il dit gravement.
Je dors, en te contant la chose seulement.
Bon soir.

L'INTIMÉ.

Comment, bon soir? Que le Diable m'emporte,
Si... Mais j'entens du bruit au-dessus de la porte.

SCENE III.

DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT JEAN.

DANDIN *à la fenêtre.*

PEtit Jean. L'Intimé.

L'INTIMÉ *à Petit Jean.*

Paix.

DANDIN.

Je suis seul ici.
Voilà mes Guichetiers en défaut, Dieu merci.
Si je leur donne tems, ils pourront comparaître.
Çà, pour nous élargir, sautons par la fenêtre.
Hors de Cour.

L'INTIME'.

Comme il ſaute!

PETIT JEAN.

Oh, Monſieur, je vous tien.

DANDIN.

Au voleur, au voleur.

PETIT JEAN.

Oh, nous vous tenons bien.

L'INTIME'.

Vous avez beau crier.

DANDIN.

Main forte. L'on me tue.

SCENE IV.

LEANDRE, DANDIN, L'INTIME', PETIT JEAN.

LEANDRE.

VIte un flambeau, j'entens mon Père dans la rue.
Mon Père, ſi matin qui vous fait déloger?
Où courez-vous la nuit?

DANDIN.

Je veux aller juger.

LEANDRE.

Et qui juger? Tout dort.

PETIT JEAN.

Ma foi, je ne dors guères.

LEANDRE.

Que de ſacs! Il en a juſques aux jarretières.

DANDIN.

Je ne veux de trois mois rentrer dans la maiſon,
De ſacs & de procès j'ai fait proviſion.

LEANDRE.

Et qui vous nourrira ?

DANDIN.

Le Buvetier, je penſe.

LEANDRE.

Mais, où dormirez-vous, mon Père ?

DANDIN.

A l'audience.

LEANDRE.

Non, mon Père, il vaut mieux que vous ne ſortiez pas.
Dormez chez vous. Chez vous faites tous vos repas.
Souffrez que la Raiſon enfin vous perſuade;
Et pour votre ſanté....

DANDIN.

Je veux être malade.

LEANDRE.

Vous ne l'êtes que trop. Donnez vous du repos,
Vous n'avez tantôt plus que la peau ſur les os.

DANDIN.

Du repos? Ah! ſur toi tu veux régler ton Père.
Crois-tu qu'un Juge n'ait qu'à faire bonne chère,
Qu'à battre le pavé comme un tas de Galans;
Courir le bal la nuit, & le jour les Brelans?

L'argent ne nous vient pas si vîte que l'on pense.
Chacun de tes rubans me coûte une Sentence.
Ma Robe vous fait honte. Un fils de Juge ! Ah, fi !
Tu fais le Gentilhomme. Hé, Dandin, mon ami,
Regarde dans ma chambre, & dans ma garderobe,
Les portraits des Dandins. Tous ont porté la Robe;
Et c'est le bon parti. Compare prix pour prix
Les étrennes d'un Juge à celles d'un Marquis;
Attens que nous soyons à la fin de Décembre.
Qu'est-ce qu'un Gentilhomme ? Un pilier d'anti-chambre.
Combien en as tu vûs, je dis des plus hupés,
A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupés,
Le manteau sur le nez, ou la main dans la poche;
Enfin, pour se chauffer, venir tourner ma broche.
Voilà comme on les traite. Hé, mon pauvre garçon,
De ta défunte Mère est-ce là la leçon ?
La pauvre Babonnette ! Hélas ! Lorsque j'y pense,
Elle ne manquoit pas une seule Audience.
Jamais, au grand jamais, elle ne me quitta,
Et Dieu sait bien souvent ce qu'elle en rapporta:
Elle eût du Buvetier emporté les serviettes,
Plustôt que de rentrer au logis les mains nettes.
Et voilà comme on fait les bonnes maisons. Va,
Tu ne seras qu'un sot.

LEANDRE.

Vous vous morfondez-là,
Mon Père. Petit Jean, remenez votre Maître,
Couchez-le dans son lit; fermez porte, fenêtre,

Qu'on barricade tout, afin qu'il ait plus chaud.

PETIT JEAN.

Faites donc mettre au moins des gardefous là-haut.

DANDIN.

Quoi! L'on me menera coucher sans autre forme?
Obtenez un arrêt comme il faut que je dorme.

LEANDRE.

Hé, par provision, mon Père, couchez-vous.

DANDIN.

J'irai, mais je m'en vais vous faire enrager tous.
Je ne dormirai point.

LEANDRE.

Hé bien, à la bonne heure.
Qu'on ne le quitte pas. Toi, l'Intimé, demeure.

SCENE V.

LEANDRE, L'INTIME'.

LEANDRE.

JE veux t'entretenir un moment sans témoin.

L'INTIME'.

Quoi? Vous faut-il garder?

LEANDRE.

J'en aurois bon besoin.

J'ai ma folie, hélas, aussi bien que mon Père !

L'INTIME'.

Oh ! vous voulez juger ?

LEANDRE *montrant le logis d'Isabelle.*

Laissons-là le mystère.

Tu connois ce logis.

L'INTIME'.

Je vous entens enfin.

Diantre, l'amour vous tient au cœur de bon matin.
Vous me voulez parler, sans doute, d'Isabelle.
Je vous l'ai dit cent fois, elle est sage, elle est belle ;
Mais vous devez songer que Monsieur Chicaneau
De son bien en procès consume le plus beau.
Qui ne plaide-t-il point ? Je crois qu'à l'Audience
Il fera, s'il ne meurt, venir toute la France.
Tout auprès de son Juge il s'est venu loger ;
L'un veut plaider toujours, l'autre toujours juger ;
Et c'est un grand hazard, s'il conclud votre affaire,
Sans plaider le Curé, le Gendre, & le Notaire.

LEANDRE.

Je le sai comme toi. Mais, malgré tout cela,
Je meurs pour Isabelle.

L'INTIME'.

Hé bien, épousez-la.

Vous n'avez qu'à parler, c'est une affaire prête.

LEANDRE.

Hé, cela ne va pas si vîte que ta tête,

Son Père est un sauvage à qui je ferois peur.
A moins que d'être Huissier, Sergent, ou Procureur,
On ne voit point sa Fille; & la pauvre Isabelle,
Invisible & dolente, est en prison chez elle.
Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets,
Mon amour en fumée, & son bien en procès.
Il la ruinera, si l'on le laisse faire.
Ne connoîtrois-tu point quelque honnête Faussaire,
Qui servît ses amis, en le payant, s'entend,
Quelque Sergent zélé?

L'INTIME'.

Bon, l'on en trouve tant.

LEANDRE.

Mais encore.

L'INTIME'.

Ah! Monsieur, si feu mon pauvre Père
Etoit encor vivant, c'étoit bien votre affaire.
Il gagnoit en un jour plus qu'un autre en six mois.
Ses rides sur son front gravoient tous ses Exploits.
Il vous eût arrêté le carrosse d'un Prince;
Il vous l'eût pris lui-même; & si, dans la Province,
Il se donnoit en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
Mon Père, pour sa part, en embourſoit dix-neuf.
Mais de quoi s'agit-il? Suis-je pas fils de maître?
Je vous servirai.

LEANDRE.

Toi?

L'INTIME'.

Mieux qu'un Sergent peut-être.

LEANDRE.

Tu porterois au Père un faux exploit ?

L'INTIME'.

Hon, hon ?

LEANDRE.

Tu rendrois à la Fille un billet ?

L'INTIME'.

Pourquoi non ?
Je ſuis des deux métiers.

LEANDRE.

Vien, je l'entens qui crie.
Allons à ce deſſein rêver ailleurs.

SCENE VI.

CHICANEAU, PETIT JEAN,

CHICANEAU *allant & revenant.*

LA Brie,
Qu'on garde la maiſon, je reviendrai bientôt.
Qu'on ne laiſſe monter aucune ame là-haut.
Fais porter cette lettre à la poſte du Maine;
Prens-moi dans mon clapier trois lapins de garenne,
Et chez mon Procureur porte les ce matin.
Si ſon Clerc vient céans, fais lui goûter mon vin.
Ah ! donne-lui ce ſac qui pend à ma fenêtre.
Eſt-ce tout ? Il viendra me demander peut-être
Un grand homme ſec, là, qui me ſert de témoin,
Et qui jure pour moi lorſque j'en ai beſoin;

Qu'il m'attende. Je crains que mon Juge ne ſorte.
Quatre heures vont ſonner. Mais frappons à ſa porte.

PETIT JEAN *entr'ouvrant la porte.*

Qui va là ?

CHICANEAU.

Peut-on voir Monſieur ?

PETIT JEAN *fermant la porte.*

Non.

CHICANEAU *frappant à la porte.*

Pourroit-on
Dire un mot à Monſieur ſon Secretaire ?

PETIT JEAN *fermant la porte.*

Non.

CHICANEAU *frappant à la porte.*

Et Monſieur ſon Portier ?

PETIT JEAN.

C'eſt moi-même.

CHICANEAU.

De grace,
Bûvez à ma ſanté, Monſieur.

PETIT JEAN *prenant l'argent.*

(*fermant la porte.*) Grand bien vous faſſe.
Mais revenez demain.

CHICANEAU.

Hé, rendez donc l'argent.
Le monde eſt devenu, ſans mentir, bien méchant.
J'ai vû que les procès ne donnoient point de peine,
Six écus en gagnoient une demi-douzaine.

Mais, aujourd'hui, je crois que tout mon bien entier
Ne me suffiroit pas pour gagner un Portier.
Mais j'apperçois venir Madame la Comtesse
De Pimbesche. Elle vient pour affaire qui presse.

SCENE VII.

LA COMTESSE, CHICANEAU.

CHICANEAU.

MAdame, on n'entre plus.

LA COMTESSE.

Hé bien, l'ai-je pas dit?
Sans mentir, mes valets me font perdre l'esprit.
Pour les faire lever, c'est en vain que je gronde;
Il faut que, tous les jours, j'éveille tout mon monde.

CHICANEAU.

Il faut absolument qu'il se fasse céler.

LA COMTESSE.

Pour moi, depuis deux jours, je ne lui puis parler.

CHICANEAU.

Ma Partie est puissante, & j'ai lieu de tout craindre.

LA COMTESSE.

Après ce qu'on m'a fait, il ne faut plus se plaindre.

CHICANEAU.

Si pourtant, j'ai bon droit.

LA COMTESSE.

Ah! Monſieur, quel Arrêt?

CHICANEAU.

Je m'en rapporte à vous. Ecoutez, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut que vous ſachiez, Monſieur, la perfidie.

CHICANEAU.

Ce n'eſt rien dans le fond.

LA COMTESSE.

Monſieur, que je vous die...

CHICANEAU.

Voici le fait. Depuis quinze ou vingt ans en ça,
Au travers d'un mien pré, certain Anon paſſa,
S'y veautra, non ſans faire un notable dommage,
Dont je formai ma plainte au Juge du village.
Je fais ſaiſir l'Anon. Un Expert eſt nommé,
A deux bottes de foin le dégât eſtimé;
Enfin, au bout d'un an, Sentence par laquelle
Nous ſommes renvoyés hors de Cour. J'en appelle.
Pendant qu'à l'Audience on pourſuit un Arrêt,
Remarquez bien ceci, Madame, s'il vous plaît,
Notre ami Drolichon, qui n'eſt pas une bête,
Obtient pour quelque argent un Arrêt ſur requête;
Et je gagne ma cauſe. A cela que fait-on?
Mon Chicaneur s'oppoſe à l'exécution.
Autre incident. Tandis qu'au procès on travaille,
Ma Partie en mon pré laiſſe aller ſa volaille.

Ordonné qu'il ſera fait rapport à la Cour
Du foin que peut manger une poule en un jour.
Le tout joint au procès enfin, & toute choſe
Demeurant en état, on appointe la cauſe.
Le cinquième ou ſixième Avril cinquante-ſix,
J'écris ſur nouveaux frais. Je produis, je fournis
De Dits, de Contredits, Enquêtes, Compulſoires,
Rapports d'Experts, Tranſports, trois Interlocutoires,
Griefs & Faits nouveaux, Baux & Procès-verbaux.
J'obtiens Lettres Royaux, & je m'inſcris en faux.
Quatorze Appointemens, trente Exploits, ſix Inſtances,
Six-vingt Productions, vingt Arrêts de défenſes,
Arrêt enfin. Je perds ma cauſe avec dépens,
Eſtimés environ cinq à ſix mille francs.
Eſt-ce là faire droit? Eſt-ce là comme on juge?
Après quinze ou vingt ans? Il me reſte un refuge,
La Requête civile eſt ouverte pour moi,
Je ne ſuis pas rendu. Mais, vous, comme je voi,
Vous plaidez?

LA COMTESSE.

Pluſt à Dieu!

CHICANEAU.

J'y brûlerai mes livres.

LA COMTESSE.

Je....

CHICANEAU.

Deux bottes de foin cinq à ſix mille livres!

LA COMTESSE.

Monſieur, tous mes procès alloient être finis.
Il ne m'en reſtoit plus que quatre ou cinq petits ;
L'un contre mon Mari, l'autre contre mon Père,
Et contre mes Enfans. Ah, Monſieur, la miſère !
Je ne ſai quel biais ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait. Mais on leur a donné
Un Arrêt, par lequel, moi, vêtue & nourrie,
On me défend, Monſieur, de plaider de ma vie.

CHICANEAU,

De plaider !

LA COMTESSE.

De plaider.

CHICANEAU.

Certes, le trait eſt noir.
J'en ſuis ſurpris.

LA COMTESSE.

Monſieur, j'en ſuis au deſeſpoir.

CHICANEAU.

Comment, lier les mains aux gens de votre ſorte ?
Mais cette penſion, Madame, eſt-elle forte ?

LA COMTESSE.

Je n'en vivrois, Monſieur, que trop honnêtement.
Mais vivre, ſans plaider, eſt-ce contentement ?

CHICANEAU.

Des Chicaneurs viendront nous manger juſqu'à l'ame ;
Et nous ne dirons mot ? Mais, s'il vous plaît, Madame,
Depuis quand plaidez-vous ?

LA COMTESSE.

Il ne m'en ſouvient pas.

Depuis trente ans, au plus.

CHICANEAU.

Ce n'eſt pas trop.

LA COMTESSE.

Hélas!

CHICANEAU.

Et quel âge avez-vous? vous avez bon viſage.

LA COMTESSE.

Hé, quelque ſoixante ans.

CHICANEAU.

Comment! C'eſt le bel âge

Pour plaider.

LA COMTESSE.

Laiſſez faire, ils ne ſont pas au bout.

J'y vendrai ma chemiſe; & je veux rien, ou tout.

CHICANEAU.

Madame, écoutez-moi. Voici ce qu'il faut faire.

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur, je vous croi comme mon propre Père.

CHICANEAU.

J'irois trouver mon Juge.

LA COMTESSE.

Oh, oui, Monſieur, j'irai.

CHICANEAU.

Me jetter à ſes pieds.

LA COMTESSE.

Oui, je m'y jetterai.

Je l'ai bien résolu.

CHICANEAU.

Mais daignez donc m'entendre.

LA COMTESSE.

Oui, vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

CHICANEAU.

Avez-vous dit, Madame ?

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANEAU.

J'irois, sans façon,

Trouver mon Juge.

LA COMTESSE.

Hélas, que ce Monsieur est bon !

CHICANEAU.

Si vous parlez toujours, il faut que je me taise.

LA COMTESSE.

Ah, que vous m'obligez ! Je ne me sens pas d'aise.

CHICANEAU.

J'irois trouver mon Juge, & lui dirois...

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANEAU.

Voi !

Et lui dirois, Monsieur...

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur.

CHICANEAU.

Liez-moi.

LA COMTESSE.

Monſieur, je ne veux point être liée.

CHICANEAU.

A l'autre.

LA COMTESSE.

Je ne la ſerai point.

CHICANEAU.

Quelle humeur eſt la vôtre !

LA COMTESSE.

Non.

CHICANEAU.

Vous ne ſavez pas, Madame, où je viendrai.

LA COMTESSE.

Je plaiderai, Monſieur, ou bien je ne pourrai.

CHICANEAU.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais, je ne veux point, Monſieur, que l'on me lie.

CHICANEAU.

Enfin, quand une femme en tête a ſa folie...

LA COMTESSE.

Fou, vous-même.

CHICANEAU.

Madame !

LA COMTESSE.

Et pourquoi me lier ?

CHICANEAU.

Madame...

LA COMTESSE.

Voyez-vous ? Il ſe rend familier.

CHICANEAU.

Mais, Madame...

LA COMTESSE.

Un crasseux qui n'a que sa chicane,
Veut donner des avis.

CHICANEAU.

Madame.

LA COMTESSE.

Avec son Ane.

CHICANEAU.

Vous me poussez.

LA COMTESSE.

Bonhomme, allez garder vos foins.

CHICANEAU.

Vous m'excédez.

LA COMTESSE.

Le sot!

CHICANEAU.

Que n'ai-je des témoins?

SCENE VIII.

PETIT JEAN, LA COMTESSE, CHICANEAU.

PETIT JEAN.

VOyez le beau sabbat qu'ils font à notre porte.
Messieurs, allez plus loin tempêter de la sorte.

CHICANEAU.

Monsieur, soyez témoin...

LA COMTESSE.

Que Monſieur eſt un ſot.

CHICANEAU.

Monſieur, vous l'entendez, retenez bien ce mot.

PETIT JEAN *à la Comteſſe.*

Ah, vous ne deviez pas lâcher cette parole!

LA COMTESSE.

Vrayment, c'eſt bien à lui de me traiter de folle.

PETIT JEAN.

Folle? (*à Chicaneau.*)

Vous avez tort. Pourquoi l'injurier?

CHICANEAU.

On la conſeille.

PETIT JEAN.

Oh!

LA COMTESSE.

Oui, de me faire lier.

PETIT JEAN.

Oh! Monſieur.

CHICANEAU.

Juſqu'au bout que ne m'écoute-t-elle?

PETIT JEAN.

Oh! Madame.

LA COMTESSE.

Qui, moi, ſouffrir qu'on me querelle?

CHICANEAU.

Une crieuſe.

PETIT JEAN.

Hé, paix.

LA COMTESSE.

Un chicaneur.

PETIT JEAN.

Holà !

CHICANEAU.

Qui n'ose plus plaider.

LA COMTESSE.

Que t'importe cela ?
Qu'est-ce qui t'en revient, faussaire abominable ?
Brouillon, voleur !

CHICANEAU.

Et bon, & bon, de par le Diable,
Un Sergent, un Sergent.

LA COMTESSE.

Un Huissier, un Huissier.

PETIT JEAN *seul.*

Ma foi, Juge & Plaideurs, il faudroit tout lier.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, L'INTIME.

L'INTIMÉ.

MOnſieur, encore un coup, je ne puis pas tout faire,
Puiſque je fais l'Huiſſier, faites le Commiſſaire;
En Robe, ſur mes pas il ne faut que venir,
Vous aurez tout moyen de vous entretenir.
Changez en cheveux noirs votre perruque blonde.
Ces Plaideurs ſongent-ils que vous ſoyez au monde?
Hé! lorſqu'à votre Père ils vont faire leur cour,
A peine ſeulement ſavez-vous s'il eſt jour.
Mais, n'admirez-vous pas cette bonne Comteſſe,
Qu'avec tant de bonheur la fortune m'adreſſe?
Qui, dès qu'elle me voit, donnant dans le paneau,
Me charge d'un Exploit pour Monſieur Chicaneau;
Et le fait aſſigner pour certaine parole,
Diſant qu'il la voudroit faire paſſer pour folle,
Je dis folle à lier, & pour d'autres excès,
Et blaſphêmes, toujours l'ornement des procès.
Mais vous ne dites rien de tout mon équipage?
Ai-je bien d'un Sergent le port & le viſage?

LEANDRE.

Ah, fort bien!

L'INTIMÉ.

Je ne ſai; mais je me ſens enfin
L'ame & le dos ſix fois plus durs que ce matin.
Quoi qu'il en ſoit, voici l'Exploit & votre Lettre;
Iſabelle l'aura, j'oſe vous le promettre.
Mais, pour faire ſigner le contrat que voici,
Il faut que ſur mes pas vous vous rendiez ici.
Vous feindrez d'informer ſur toute cette affaire,
Et vous ferez l'amour en préſence du Père.

LEANDRE.

Mais ne va pas donner l'Exploit pour le Billet.

L'INTIMÉ.

Le Père aura l'Exploit, la fille le Poulet.
Rentrez.

(*l'Intimé va frapper à la porte d'Iſabelle.*)

SCENE II.

ISABELLE, L'INTIMÉ.

ISABELLE.

QUi frappe?

L'INTIMÉ. (*à part.*)

Ami, C'eſt la voix d'Iſabelle.

ISABELLE.

Demandez-vous quelqu'un, Monſieur?

L'INTIMÉ.

Mademoiſelle,

C'eſt

C'eſt un petit Exploit, que j'oſe vous prier
De m'accorder l'honneur de vous ſignifier.

ISABELLE.

Monſieur, excuſez-moi, je n'y puis rien comprendre;
Mon Père va venir qui pourra vous entendre.

L'INTIMÉ.

Il n'eſt donc pas ici, Mademoiſelle?

ISABELLE.

Non.

L'INTIMÉ.

L'Exploit, Mademoiſelle, eſt mis ſous votre nom.

ISABELLE.

Monſieur, vous me prenez pour une autre, ſans doute:
Sans avoir de Procès, je ſai ce qu'il en coûte;
Et, ſi l'on n'aimoit pas à plaider plus que moi,
Vos pareils pourroient bien chercher un autre emploi.
Adieu.

L'INTIMÉ.

Mais permettez...

ISABELLE.

Je ne veux rien permettre.

L'INTIMÉ.

Ce n'eſt pas un Exploit.

ISABELLE.

Chanſon.

L'INTIMÉ.

C'eſt une Lettre.

ISABELLE.

Encor moins.

L'INTIMÉ.

Mais lisez.

ISABELLE.

Vous ne m'y tenez pas.

L'INTIMÉ.

C'est de Monsieur...

ISABELLE.

Adieu.

L'INTIMÉ.

Léandre.

ISABELLE.

Parlez bas.

C'est de Monsieur?

L'INTIMÉ.

Que Diable, on a bien de la peine
A se faire écouter, je suis tout hors d'haleine.

ISABELLE.

Ah, l'Intimé, pardonne à mes sens étonnés!
Donne.

L'INTIMÉ.

Vous me deviez fermer la porte au nez.

ISABELLE.

Et qui t'auroit connu déguisé de la sorte?
Mais donne.

L'INTIMÉ.

Aux gens de bien ouvre-t-on votre porte?

ISABELLE.

Hé, donne donc!

L'INTIMÉ.

La peſte...

ISABELLE.

Oh, ne donnez donc pas!

Avec votre Billet, retournez ſur vos pas.

L'INTIMÉ.

Tenez. Une autre fois ne ſoyez pas ſi prompte.

SCENE III.

CHICANEAU, ISABELLE, L'INTIMÉ.

CHICANEAU.

OUi, je ſuis donc un ſot, un voleur, à ſon compte?
Un Sergent s'eſt chargé de la remercier;
Et je lui vais ſervir un plat de mon métier.
Je ſerois bien fâché que ce fût à refaire,
Ni qu'elle m'envoyât aſſigner la première.
Mais un homme ici parle à ma fille. Comment?
Elle lit un Billet? Ah, c'eſt de quelque Amant!
Approchons.

ISABELLE.

Tout de bon, ton Maître eſt-il ſincère?
Le croirai-je?

L'INTIMÉ.

Il ne dort non plus que votre Père.
(*appercevant Chicaneau.*)
Il ſe tourmente. Il vous... fera voir aujourd'hui
Que l'on ne gagne rien à plaider contre lui.

ISABELLE *appercevant Chicaneau.*

C'eſt mon Père. (*à l'Intimé.*)

Vrayment vous leur pouvez apprendre,
Que ſi l'on nous pourſuit, nous ſaurons nous défendre.

(*déchirant le Billet.*)

Tenez, voilà le cas qu'on fait de votre Exploit.

CHICANEAU.

Comment! C'eſt un Exploit que ma fille liſoit?
Ah, tu ſeras un jour l'honneur de ta famille!
Tu défendras ton bien. Vien, mon ſang, vien, ma fille.
Va, je t'acheterai le Praticien François.
Mais, diantre, il ne faut pas déchirer les Exploits.

ISABELLE.

Au moins, dites leur bien que je ne les crains guère;
Ils me feront plaiſir; je les mets à pis faire

CHICANEAU.

Hé, ne te fâche point.

ISABELLE *à l'Intimé.*

Adieu, Monſieur.

SCENE IV.

CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ *ſe mettant en état d'écrire.*

OR ça,
Verbaliſons.

CHICANEAU.

Monſieur, de grace, excuſez-la.

Elle n'eſt pas inſtruite ; & puis, ſi bon vous ſemble ;
En voici les morceaux que je vais mettre enſemble.

L'INTIMÉ.

Non.

CHICANEAU.

Je le lirai bien.

L'INTIMÉ.

Je ne ſuis pas méchant,
J'en ai ſur moi copie.

CHICANEAU.

Ah, le trait eſt touchant!
Mais je ne ſai pourquoi, plus je vous enviſage,
Et moins je me remets, Monſieur, votre viſage.
Je connois force Huiſſiers.

L'INTIMÉ.

Informez-vous de moi,
Je m'acquitte aſſez bien de mon petit emploi.

CHICANEAU.

Soit. Pour qui venez-vous ?

L'INTIMÉ.

Pour une brave Dame,
Monſieur, qui vous honore ; &, de toute ſon ame,
Voudroit que vous vinſſiez, à ma ſommation,
Lui faire un petit mot de réparation.

CHICANEAU.

De réparation ? Je n'ai bleſſé perſonne.

L'INTIMÉ.

Je le croi, vous avez, Monſieur, l'ame trop bonne.

CHICANEAU.

Que demandez-vous donc ?

L'INTIMÉ.

Elle voudroit, Monſieur,
Que, devant des témoins, vous lui fiſſiez l'honneur
De l'avouer pour ſage, & point extravagante.

CHICANEAU.

Parbleu, c'eſt ma Comteſſe.

L'INTIMÉ.

Elle eſt votre ſervante.

CHICANEAU.

Je ſuis ſon ſerviteur.

L'INTIMÉ.

Vous êtes obligeant,
Monſieur.

CHICANEAU.

Oui, vous pouvez l'aſſûrer qu'un Sergent
Lui doit porter pour moi tout ce qu'elle demande.
Hé quoi donc ? Les battus, ma foi, payeront l'amende.
Voyons ce qu'elle chante. Hon . . . *Sixième Janvier,*
Pour avoir fauſſement dit qu'il falloit lier,
Etant à ce porté par eſprit de chicane,
Haute & puiſſante Dame Yolande Cudaſne,
Comteſſe de Pimbeſche, Orbeſche, & cætera,
Il ſoit dit que ſur l'heure il ſe tranſportera
Au logis de la Dame, & là, d'une voix claire,
Devant quatre témoins, aſſiſtés d'un Notaire,
Zeſte, *ledit Hiérôme avouera hautement,*
Qu'il la tient pour cenſée & de bon jugement.

Le Bon. C'eſt donc le nom de votre ſeigneurie ?

L'INTIMÉ.

(*à part.*)

Pour vous ſervir. Il faut payer d'effronterie.

CHICANEAU.

Le Bon? Jamais Exploit ne fut ſigné *le Bon.*
Monſieur *le Bon.*

L'INTIMÉ.

Monſieur.

CHICANEAU.

Vous êtes un fripon.

L'INTIMÉ.

Monſieur, pardonnez-moi, je ſuis fort honnête homme.

CHICANEAU.

Mais fripon le plus franc qui ſoit de Caën à Rome.

L'INTIMÉ.

Monſieur, je ne ſuis pas pour vous deſavouer.
Vous aurez la bonté de me le bien payer.

CHICANEAU.

Moi payer ? En ſoufflets.

L'INTIMÉ.

Vous êtes trop honnête.
Vous me le payerez bien.

CHICANEAU.

Oh, tu me romps la tête.
Tien, voilà ton payement.

L'INTIMÉ.

Un ſoufflet ! Ecrivons,
Lequel Hiérôme, après pluſieurs rébellions,

Auroit atteint, frappé moi Sergent à la joue,
Et fait tomber, d'un coup, mon chapeau dans la boue.

CHICANEAU *lui donnant un coup de pied.*

Ajoute cela.

L'INTIMÉ.

Bon, c'eſt de l'argent comptant;
J'en avois bien beſoin. *Et, de ce non content,*
Auroit avec le pied réïtéré. Courage.
Outre plus, le ſuſdit ſeroit venu de rage,
Pour lacérer ledit préſent Procès-verbal.
Allons, mon cher Monſieur, cela ne va pas mal.
Ne vous relâchez point.

CHICANEAU.

Coquin,

L'INTIMÉ.

Ne vous déplaiſe,
Quelques coups de bâton, & je ſuis à mon aiſe.

CHICANEAU *tenant un bâton.*

Oui-dà. Je verrai bien s'il eſt Sergent.

L'INTIMÉ *en poſture d'écrire.*

Tôt donc,
Frappez. J'ai quatre enfans à nourrir.

CHICANEAU.

Ah, pardon!
Monſieur, pour un Sergent je ne pouvois vous prendre;
Mais le plus habile homme enfin peut ſe méprendre.
Je ſaurai réparer ce ſoupçon outrageant.
Oui, vous êtes Sergent, Monſieur, & très-Sergent.

Touchez-

Touchez-là. Vos pareils ſont gens que je révère;
Et j'ai toujours été nourri par feu mon Père,
Dans la crainte de Dieu, Monſieur, & des Sergens.

L'INTIMÉ.

Non, à ſi bon marché l'on ne bat point les gens.

CHICANEAU.

Monſieur, point de procès.

L'INTIMÉ.

Serviteur. Contumace,
Bâton levé, ſoufflet, coup de pied. Ah!

CHICANEAU.

De grace,
Rendez-les moi pluſtôt.

L'INTIMÉ.

Suffit qu'ils ſoient reçûs,
Je ne les voudrois pas donner pour mille écus.

SCENE V.

LEANDRE *en robe de Commiſſaire*, CHICANEAU, L'INTIME'.

L'INTIMÉ.

VOici fort à propos Monſieur le Commiſſaire.
Monſieur, votre préſence eſt ici néceſſaire.
Tel que vous me voyez, Monſieur ici préſent,
M'a, d'un fort grand ſoufflet, fait un petit préſent.

LEANDRE.

A vous, Monſieur?

L'INTIMÉ.

A moi, parlant à ma perſonne.
Item, un coup de pied; plus, les noms qu'il me donne.

LEANDRE.

Avez-vous des témoins?

L'INTIMÉ.

Monſieur, tâtez pluſtôt;
Le ſoufflet ſur ma joue eſt encore tout chaud.

LEANDRE.

Pris en flagrant délit, affaire criminelle.

CHICANEAU.

Foin de moi.

L'INTIMÉ.

Plus, ſa fille, au moins ſoi diſant telle,
A mis un mien papier en morceaux, proteſtant
Qu'on lui feroit plaiſir, & que d'un œil content
Elle nous défioit.

LEANDRE *à l'Intimé.*

Faites venir la Fille;
L'eſprit de contumace eſt dans cette famille.

CHICANEAU *à part.*

Il faut abſolument qu'on m'ait enſorcelé.
Si j'en connois pas un, je veux être étranglé.

LEANDRE.

Comment, battre un Huiſſier? Mais voici la Rebelle.

SCENE VI.

ISABELLE, LEANDRE, CHICANEAU, L'INTIME.

L'INTIMÉ *à Isabelle.*

Vous le reconnoissez.

LEANDRE.

Hé bien, Mademoiselle,
C'est donc vous qui tantôt braviez notre Officier;
Et qui, si hautement, osez nous défier?
Votre nom?

ISABELLE.

Isabelle.

LEANDRE *à l'Intimé.*

Ecrivez. Et votre âge?

ISABELLE.

Dix-huit ans.

CHICANEAU.

Elle en a quelque peu davantage,
Mais n'importe.

LEANDRE.

Etes-vous en pouvoir de mari?

ISABELLE.

Non, Monsieur.

LEANDRE.

Vous riez? Ecrivez qu'elle a ri.

CHICANEAU.

Monsieur, ne parlons point de maris à des filles;
Voyez-vous, ce sont-là des secrets de familles.

LEANDRE.

Mettez qu'il interrompt.

CHIÇANEAU.

Hé, je n'y penſois pas.
Prens bien garde, ma Fille, à ce que tu diras.

LEANDRE.

Là, ne vous troublez point. Répondez à votre aiſe.
On ne veut pas rien faire ici qui vous déplaiſe.
N'avez-vous pas reçû de l'Huiſſier que voilà,
Certain papier tantôt ?

ISABELLE.

Oui, Monſieur.

CHICANEAU.

Bon cela.

LEANDRE.

Avez-vous déchiré ce papier ſans le lire ?

ISABELLE.

Monſieur, je l'ai lû.

CHICANEAU.

Bon.

LEANDRE *à l'Intimé.*

(*à Iſabelle.*) Continuez d'écrire.
Et pourquoi l'avez-vous déchiré ?

ISABELLE.

J'avois peur
Que mon Père ne prît l'affaire trop à cœur,
Et qu'il ne s'échauffât le ſang à ſa lecture.

CHICANEAU.

Et tu fuis les Procès ? C'eſt méchanceté pure.

LEANDRE.

Vous ne l'avez donc pas déchiré par dépit,
Ou par mépris de ceux qui vous l'avoient écrit?

ISABELLE.

Monsieur, je n'ai pour eux ni mépris ni colère.

LEANDRE *à l'Intimé.*

Ecrivez.

CHIÇANEAU.

Je vous dis qu'elle tient de son Père;
Elle répond fort bien.

LEANDRE.

Vous montrez cependant
Pour tous les Gens de Robe un mépris évident.

ISABELLE.

Une Robe toujours m'avoit choqué la vûe;
Mais cette aversion à présent diminue.

CHICANEAU.

La pauvre enfant! Va, va, je te marierai bien,
Dès que je le pourrai, s'il ne m'en coûte rien.

LEANDRE.

A la Justice donc vous voulez satisfaire?

ISABELLE.

Monsieur, je ferai tout pour ne vous pas déplaire.

L'INTIMÉ.

Monsieur, faites signer.

LEANDRE.

Dans les occasions
Soutiendrez-vous, au moins, vos dépositions?

ISABELLE.

Monſieur, aſſûrez-vous qu'Iſabelle eſt conſtante.

LEANDRE.

Signez. Cela va bien, la Juſtice eſt contente.
Ça, ne ſignez-vous pas, Monſieur ?

CHICANEAU.

Oui-dà, gayement;
A tout ce qu'elle a dit, je ſigne aveuglément.

LEANDRE *bas à Iſabelle.*

Tout va bien. A mes vœux le ſuccès eſt conforme;
Il ſigne un bon Contrat écrit en bonne forme,
Et ſera condamné tantôt ſur ſon écrit.

CHICANEAU *à part.*

Que lui dit-il ? Il eſt charmé de ſon eſprit.

LEANDRE.

Adieu, ſoyez toujours auſſi ſage que belle,
Tout ira bien. Huiſſier, remenez-la chez elle;
Et vous, Monſieur, marchez.

CHICANEAU.

Où, Monſieur ?

LEANDRE.

Suivez-moi.

CHICANEAU.

Où donc ?

LEANDRE.

Vous le ſaurez. Marchez de par le Roi.

CHICANEAU.

Comment ?

SCENE VII.

LEANDRE, CHICANEAU, PETIT JEAN.

PETIT JEAN.

HOlà, quelqu'un n'a-t-il point vû mon Maître?
Quel chemin a-t-il pris, la porte ou la fenêtre?

LEANDRE.

A l'autre.

PETIT JEAN.

Je ne sai qu'eſt devenu ſon Fils;
Et pour le Père, il eſt où le Diable l'a mis.
Il me redemandoit ſans ceſſe ſes Epices,
Et j'ai, tout bonnement, couru dans les Offices
Chercher la boëte au poivre; & lui, pendant cela,
Eſt diſparu.

SCENE VIII.

DANDIN *à une fenêtre*, LEANDRE, CHICANEAU, L'INTIME, PETIT JEAN.

DANDIN.

PAix, paix, que l'on ſe taiſe là.

LEANDRE.

Hé, grand Dieu!

PETIT JEAN.

Le voilà, ma foi, dans les goutières.

DANDIN.

Quelles gens êtes-vous? Quelles ſont vos affaires?

Qui ſont ces gens en Robe? Etes-vous Avocats?
Ça parlez.

PETIT JEAN.

Vous verrez qu'il va juger les chats.

DANDIN.

Avez-vous eu le ſoin de voir mon Secretaire?
Allez lui demander ſi je ſai votre affaire.

LEANDRE.

Il faut bien que je l'aille arracher de ces lieux.
Sur votre priſonnier, Huiſſier, ayez les yeux.

PETIT JEAN.

Ho, ho, Monſieur.

LEANDRE.

Tai-toi ſur les yeux de ta tête,
Et ſui-moi.

SCENE IX.

LA COMTESSE, DANDIN, CHICANEAU, L'INTIMÉ.

DANDIN.

DEpêchez, donnez votre Requête.

CHICANEAU.

Monſieur, ſans votre aveu, l'on me fait priſonnier.

LA COMTESSE.

Hé, mon Dieu, j'apperçoi Monſieur dans ſon grenier?
Que fait-il là?

L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

Madame, il y donne audience.
Le champ vous eſt ouvert.

CHICANEAU.

On me fait violence,
Monſieur, on m'injurie, & je venois ici
Me plaindre à vous.

LA COMTESSE.

Monſieur, je viens me plaindre auſſi.

CHICANEAU ET LA COMTESSE.

Vous voyez devant vous mon adverſe Partie.

L'INTIMÉ.

Parbleu, je veux me mettre auſſi de la partie.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Monſieur, je viens ici pour un petit Exploit.

CHICANEAU.

Hé, Meſſieurs, tour à tour expoſons notre droit.

LA COMTESSE.

Son droit? Tout ce qu'il dit ſont autant d'impoſtures.

DANDIN.

Qu'eſt-ce qu'on vous a fait?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

On m'a dit des injures.

L'INTIMÉ.

Outre un ſoufflet, Monſieur, que j'ai reçû plus qu'eux.

CHICANEAU.

Monſieur, je ſuis couſin de l'un de vos neveux.

LA COMTESSE.

Monſieur, Père Cordon vous dira mon affaire.

L'INTIMÉ.

Monſieur, je ſuis bâtard de votre Apoticaire.

DANDIN.

Vos qualités ?

LA COMTESSE.

Je ſuis Comteſſe.

L'INTIMÉ.

Huiſſier.

CHICANEAU.

Bourgeois.

Meſſieurs . . .

DANDIN *ſe retirant de la fenêtre.*

Parlez toujours, je vous entens tous trois.

CHICANEAU.

Monſieur . . .

L'INTIMÉ.

Bon, le voilà qui fauſſe compagnie.

LA COMTESSE.

Hélas !

CHICANEAU.

Hé quoi, déja l'Audience eſt finie ?
Je n'ai pas eu le tems de lui dire deux mots.

SCENE X.

LEANDRE *sans Robe*, CHICANEAU, LA COMTESSE, L'INTIME.

LEANDRE.

MEssieurs, voulez-vous bien nous laisser en repos?

CHICANEAU.

Monsieur, peut-on entrer?

LEANDRE.

Non, Monsieur, ou je meure.

CHICANEAU.

Hé, pourquoi? J'aurai fait en une petite heure,
En deux heures, au plus.

LEANDRE.

On n'entre point, Monsieur.

LA COMTESSE.

C'est bien fait de fermer la porte à ce Crieur.
Mais moi...

LEANDRE.

L'on n'entre point, Madame, je vous jure.

LA COMTESSE.

Ho, Monsieur, j'entrerai.

LEANDRE.

Peut-être.

LA COMTESSE.

J'en suis sûre.

LEANDRE.

Par la fenêtre donc.

LA COMTESSE.

Par la porte.

LEANDRE.

Il faut voir.

CHICANEAU.

Quand je devrois ici demeurer jusqu'au soir.

SCENE XI.

LEANDRE, CHICANEAU, LA COMTESSE, L'INTIME', PETIT JEAN.

PETIT JEAN *à Leandre.*

ON ne l'entendra pas, quelque chose qu'il fasse.
Parbleu, je l'ai fouré dans notre sale basse,
Tout auprès de la cave.

LEANDRE.

En un mot, comme en cent,
On ne voit point mon Père.

CHICANEAU.

Hé bien donc. Si, pourtant,
Sur toute cette affaire il faut que je le voie.

(*Dandin paroît par le soupirail.*)

Mais que vois-je ? ah, c'est lui que le Ciel nous renvoie ?

LEANDRE.

Quoi, par le soupirail ?

PETIT JEAN.

Il a le Diable au corps.

CHICANEAU.

Monſieur . . .

DANDIN.

L'impertinent ! Sans lui j'étois dehors.

CHICANEAU.

Monſieur . . .

DANDIN.

Retirez-vous, vous êtes une bête.

CHICANEAU.

Monſieur, voulez-vous bien . . .

DANDIN

Vous me rompez la tête.

CHICANEAU.

Monſieur, j'ai commandé . . .

DANDIN.

Taiſez-vous, vous dit-on.

CHICANEAU.

Que l'on portât chez vous . . .

DANDIN.

Qu'on le méne en priſon.

CHICANEAU.

Certain quartaut de vin.

DANDIN.

Hé, je n'en ai que faire.

CHICANEAU.

C'eſt de très-bon muſcat.

DANDIN.

Redites votre affaire.

LEANDRE *à l'Intimé*

Il faut les entourer ici de tous côtés.

LA COMTESSE.

Monſieur, il va vous dire autant de fauſſetés.

CHICANEAU.

Monſieur, je vous dis vrai.

DANDIN.

Mon Dieu, laiſſez-la dire.

LA COMTESSE.

Monſieur, écoutez-moi.

DANDIN.

Souffrez que je reſpire.

CHICANEAU.

Monſieur ...

DANDIN.

Vous m'étranglez.

LA COMTESSE.

Tournez les yeux vers moi.

DANDIN.

Elle m'étrangle. Ay, ay.

CHICANEAU.

Vous m'entraînez, ma foi.

Prenez garde, je tombe.

PETIT JEAN.

Ils ſont, ſur ma parole,

L'un & l'autre encavés.

LEANDRE.

Vîte, que l'on y vole;

Courez à leur ſecours. Mais au moins je prétens
Que Monſieur Chicaneau, puiſqu'il eſt là-dedans,
N'en ſorte d'aujourd'hui. L'Intimé, prens-y garde.

L'INTIMÉ.

Gardez le ſoupirail.

LEANDRE.

Va vîte, je le garde.

SCENE XII.

LA COMTESSE, LEANDRE.

LA COMTESSE.

MIſérable, il s'en va lui prévenir l'eſprit!
(*par le ſoupirail.*)
Monſieur, ne croyez rien de tout ce qu'il vous dit,
Il n'a point de témoins. C'eſt un menteur.

LEANDRE.

Madame;
Que leur contez-vous là? Peut-être ils rendent l'ame.

LA COMTESSE.

Il lui fera, Monſieur, croire ce qu'il voudra.
Souffrez que j'entre.

LEANDRE.

Ho, non, perſonne n'entrera.

LA COMTESSE.

Je le voi bien, Monſieur, le vin muſcat opère
Auſſi-bien ſur le Fils que ſur l'eſprit du Père.
Patience, je vais proteſter, comme il faut,
Contre Monſieur le Juge, & contre le quartaut.

LEANDRE.

Allez donc, & cessez de nous rompre la tête.

(*seul.*)

Que de fous! Je ne fus jamais à telle fête,

SCENE XIII.

DANDIN, LEANDRE, L'INTIME.

L'INTIMÉ.

MOnsieur, où courez-vous? C'est vous mettre en danger,
Et vous boitez tout bas.

DANDIN.

Je veux aller juger.

LEANDRE.

Comment, mon Père? Allons permettez qu'on vous panse:
Vîte un Chirurgien.

DANDIN.

Qu'il vienne à l'Audience,

LEANDRE,

Hé, mon Père, arrêtez...,

DANDIN.

Oh, je voi ce que c'est!
Tu prétens faire ici de moi ce qui te plaît.
Tu ne gardes pour moi respect, ni complaisance,
Je ne puis prononcer une seule Sentence,
Acheve, prens ce sac, prens vîte,

LEANDRE.

LEANDRE.

Hé, doucement,
Mon Père! Il faut trouver quelque accommodement.
Si pour vous, ſans juger, la vie eſt un ſupplice;
Si vous êtes preſſé de rendre la Juſtice,
Il ne faut point ſortir pour cela de chez vous,
Exercez le talent, & jugez parmi nous.

DANDIN.

Ne raillons point ici de la Magiſtrature.
Vois-tu? Je ne veux point être Juge en peinture.

LEANDRE.

Vous ſerez au contraire un Juge ſans appel,
Et Juge du Civil comme du Criminel.
Vous pourrez, tous les jours, tenir deux Audiences;
Tout vous ſera chez vous matiere de Sentences.
Un valet manque-t-il de rendre un verre net,
Condamnez-le à l'amende, ou, s'il le caſſe, au fouet.

DANDIN.

C'eſt quelque choſe. Encor paſſe quand on raiſonne:
Et mes Vacations, qui les payera? Perſonne?

LEANDRE.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantiſſement.

DANDIN.

Il parle, ce me ſemble, aſſez pertinemment.

LEANDRE.

Contre un de vos voiſins...

SCENE XIV.

DANDIN, LEANDRE, L'INTIME', PETIT JEAN.

PETIT JEAN.

ARrête, arrête, attrape.

LEANDRE *à l'Intimé.*

Ah, c'eſt mon Priſonnier, ſans doute, qui s'échappe!

L'INTIMÉ.

Non, non, ne craignez rien.

PETIT JEAN.

Tout eſt perdu... Citron...
Votre chien... vient là-bas de manger un chapon:
Rien n'eſt ſûr devant lui; ce qu'il trouve, il l'emporte.

LEANDRE.

Bon, voilà pour mon Père une cauſe. Main forte.
Qu'on ſe mette après lui. Courez tous.

DANDIN.

Point de bruit,
Tout doux. Un Amené ſans ſcandale ſuffit.

LEANDRE.

Ça, mon Père, il faut faire un exemple authentique.
Jugez ſévérement ce voleur domeſtique.

DANDIN.

Mais je veux faire au moins la choſe avec éclat.
Il faut, de part & d'autre, avoir un Avocat;
Nous n'en avons pas un.

LEANDRE.

Hé bien, il en faut faire.
Voilà votre Portier, & votre Secretaire;
Vous en ferez, je croi, d'excellens Avocats;
Ils sont fort ignorans.

L'INTIMÉ.

Non pas, Monsieur, non pas.
J'endormirai Monsieur, tout aussi bien qu'un autre.

PETIT JEAN.

Pour moi, je ne sai rien, n'attendez rien du nôtre.

LEANDRE.

C'est ta premiere Cause, & l'on te la fera.

PETIT JEAN.

Mais je ne sai pas lire.

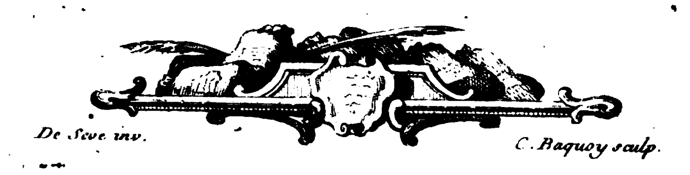
LEANDRE.

Hé, l'on te soufflera.

DANDIN.

Allons nous préparer. Ça, Messieurs, point d'intrigue.
Fermons l'œil aux présens, & l'oreille à la brigue.
Vous, maître Petit Jean, serez le Demandeur.
Vous, maître l'Intimé, soyez le Défendeur.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

CHICANEAU, LEANDRE, LE SOUFFLEUR.

CHICANEAU.

OUi, Monſieur, c'eſt ainſi qu'ils ont conduit l'affaire.
L'Huiſſier m'eſt inconnu, comme le Commiſſaire.
Je ne ments pas d'un mot.

LEANDRE.

Oui, je crois tout cela;
Mais, ſi vous m'en croyez, vous les laiſſerez là.
En vain vous prétendez les pouſſer l'un & l'autre.
Vous troublerez bien moins leur repos que le vôtre.
Les trois quarts de vos biens ſont déja dépenſés
A faire enfler des ſacs l'un ſur l'autre entaſſés;
Et dans une pourſuite à vous-même contraire ....

CHICANEAU.

Vraiment, vous me donnez un conſeil ſalutaire;
Et, devant qu'il ſoit peu, je veux en profiter:
Mais je vous prie au moins de bien ſolliciter.
Puiſque Monſieur Dandin va donner Audience,
Je vais faire venir ma fille en diligence;
On peut l'interroger, elle eſt de bonne foi,
Et même elle ſaura mieux répondre que moi.

LEANDRE.

Allez & revenez, l'on vous fera justice.

LE SOUFFLEUR.

Quel homme !

SCENE II.

LEANDRE, LE SOUFFLEUR.

LEANDRE.

Je me sers d'un étrange artifice

Mais mon Père est un homme à se desespérer ;
Et d'une Cause en l'air il le faut bien leurrer.
D'ailleurs, j'ai mon dessein, & je veux qu'il condamne
Ce fou, qui réduit tout au pied de la chicane.
Mais voici tous nos gens qui marchent sur nos pas.

SCENE III.

DANDIN, LEANDRE, L'INTIME, & PETIT JEAN *en Robe*, LE SOUFFLEUR.

DANDIN.

Ça, qu'êtes-vous ici ?

LEANDRE.

Ce sont les Avocats.

DANDIN *au Souffleur*.

Vous ?

LE SOUFFLEUR.

Je viens ſecourir leur mémoire troublée.

DANDIN.

Je vous entens. Et vous ?

LEANDRE.

Moi ? Je ſuis l'Aſſemblée.

DANDIN.

Commencez donc.

LE SOUFFLEUR.

Meſſieurs.

PETIT JEAN.

Ho, prenez-le plus bas;
Si vous ſoufflez ſi haut, l'on ne m'entendra pas.
Meſſieurs...

DANDIN.

Couvrez-vous.

PETIT JEAN.

Oh! Meſ...

DANDIN.

Couvrez-vous, vous dis-je.

PETIT JEAN.

Oh, Monſieur, je ſai bien à quoi l'honneur m'oblige!

DANDIN.

Ne te couvre donc pas.

PETIT JEAN *ſe couvrant.*

Meſſieurs... (*au Souffleur.*)
Vous, doucement.
Ce que je ſai le mieux, c'eſt mon commencement.

Meſſieurs, quand je regarde avec exactitude
L'inconſtance du Monde, & ſa viciſſitude;
Lorſque je voi parmi tant d'hommes différens,
Pas une Etoile fixe, & tant d'Aſtres errans;
Quand je vois les Céſars, quand je vois leur fortune;
Quand je vois le Soleil, & quand je vois la Lune;
Quand je vois les Etats des
(*Babyloniens.*)

PETIT JEAN.
Babyboniens

Transférés des
(*Perſans*,)

PETIT JEAN.
Serpens aux
(*Macédoniens*,)

PETIT JEAN.
Nacédoniens;

Quand je vois les
(*Romains*,)

PETIT JEAN.
Lorains, de l'Etat
(*deſpotique*,)

PETIT JEAN.
Dépotique,

Paſſer au
(*Démocratique*,)

PETIT JEAN.
Démocrite, & puis au Monarchique;
Quand je vois le Japon...

L'INTIMÉ.

Quand aura-t-il tout vû ?

PETIT JEAN.

Oh, pourquoi celui-là m'a-t-il interrompu ?
Je ne dirai plus rien.

DANDIN.

Avocat incommode,
Que ne lui laiſſez-vous finir ſa période ?
Je ſuois ſang & eau, pour voir ſi du Japon
Il viendroit à bon port au fait de ſon Chapon;
Et vous l'interrompez par un diſcours frivole.
Parlez donc, Avocat.

PETIT JEAN.

J'ai perdu la parole.

LEANDRE.

Acheve, Petit Jean, c'eſt fort bien débuté.
Mais que font là tes bras pendans à ton côté ?
Te voilà ſur tes pieds droit comme une ſtatue.
Dégourdi-toi. Courage; allons qu'on s'évertue.

PETIT JEAN *remuant les bras.*

Quand... je vois... Quand... je vois...

LEANDRE.

Di donc ce que tu vois.

PETIT JEAN.

Oh, dame! On ne court pas deux Lièvres à la fois.

LE SOUFFLEUR.

On lit...

PETIT JEAN.

On lit...

LE SOUFFLEUR.

Dans la...

PETIT JEAN.

Dans la...

LE SOUFFLEUR.

Métamorphose,

PETIT JEAN.

Comment?

LE SOUFFLEUR.

Que la Métem...

PETIT JEAN.

Que la Métem...

LE SOUFFLEUR.

Psycose.

PETIT JEAN.

Psycose.

LE SOUFFLEUR.

Hé, le cheval!

PETIT JEAN.

Et, le cheval!

LE SOUFFLEUR.

Encor?

PETIT JEAN.

Encor?

LE SOUFFLEUR.

Le chien!

PETIT JEAN.

Le chien!

LE SOUFFLEUR.

Le butor!

PETIT JEAN.

Le butor!

LE SOUFFLEUR.

Peſte de l'Avocat!

PETIT JEAN.

Ah, peſte de toi-même!
Voyez cet autre avec ſa face de Carême.
Va-t-en au Diable.

DANDIN.

Et vous, venez au fait. Un mot
Du fait.

PETIT JEAN.

Hé, faut-il tant tourner autour du pot?
Ils me font dire auſſi des mots longs d'une toiſe,
De grands mots qui tiendroient d'ici juſqu'à Pontoiſe.
Pour moi, je ne ſai point tant faire de façon,
Pour dire qu'un mâtin vient de prendre un chapon.
Tant y a qu'il n'eſt rien que votre chien ne prenne,
Qu'il a mangé là-bas un bon chapon du Maine;
Que la premiere fois que je l'y trouverai,
Son procès eſt tout fait, & je l'aſſommerai.

LEANDRE.

Belle concluſion, & digne de l'exorde!

PETIT JEAN.

On l'entend bien toujours. Qui voudra mordre y morde.

DANDIN.

Appellez les témoins.

LEANDRE.

C'eſt bien dit, s'il le peut.
Les témoins ſont fort chers, & n'en a pas qui veut.

PETIT JEAN.

Nous en avons pourtant, & qui ſont ſans reproche.

DANDIN.

Faites-les donc venir.

PETIT JEAN.

Je les ai dans ma poche.

Tenez, voilà la tête & les pieds du chapon;

Voyez-les, & jugez.

L'INTIMÉ.

Je les récuſe.

DANDIN.

Bon!

Pourquoi les récuſer?

L'INTIMÉ.

Monſieur, ils ſont du Maine.

DANDIN.

Il eſt vrai que du Mans il en vient par douzaine.

L'INTIMÉ.

Meſſieurs...

DANDIN.

Serez-vous long, Avocat? dites-moi.

L'INTIMÉ.

Je ne répons de rien.

DANDIN.

Il eſt de bonne foi.

L'INTIMÉ *d'un ton finiſſant en fauſſet.*

Meſſieurs, tout ce qui peut étonner un coupable;

Tout ce que les mortels ont de plus redoutable,

Semble s'être aſſemblé contre nous par haſar,

Je veux dire la brigue & l'éloquence. Car,

D'un côté, le crédit du défunt m'épouvante;
Et, de l'autre côté, l'éloquence éclatante
De maître Petit Jean m'éblouit.

DANDIN.

Avocat,
De votre ton vous-même adouciſſez l'éclat.

L'INTIMÉ *du beau ton.*

Oui-dà j'en ai pluſieurs. Mais quelque défiance
Que nous doive donner la ſuſdite éloquence,
Et le ſuſdit crédit; ce néanmoins, Meſſieurs,
L'ancre de vos bontés nous raſſure. D'ailleurs,
Devant le grand Dandin l'innocence eſt hardie.
Oui, devant ce Caton de baſſe Normandie,
Ce ſoleil d'équité qui n'eſt jamais terni,
Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni.

DANDIN.

Vraiment, il plaide bien.

L'INTIMÉ.

Sans craindre aucune choſe,
Je prens donc la parole, & je viens à ma cauſe.
Ariſtote, *primo*, peri Politicon...
Dit fort bien...

DANDIN.

Avocat, il s'agit d'un chapon,
Et non point d'Ariſtote & de ſa Politique.

L'INTIMÉ.

Oui, mais l'autorité du Péripatétique
Prouveroit que le Bien & le Mal...

DANDIN.

Je prétens

Qu'Ariſtote n'a point d'autorité céans.

Au fait.

L'INTIMÉ.

Pauſanias en ſes Corinthiaques...

DANDIN

Au fait.

L'INTIMÉ.

Rebuffe...

DANDIN.

Au fait, vous dis-je.

L'INTIMÉ.

Le grand Jacques...

DANDIN.

Au fait, au fait, au fait.

L'INTIMÉ.

Harmenopul in prompt...

DANDIN.

Oh, je te vais juger.

L'INTIMÉ.

(*vîte.*) Oh, vous êtes ſi prompt!

Voici le fait. Un Chien vient dans une cuiſine,
Il y trouve un chapon, lequel a bonne mine.
Or celui pour lequel je parle eſt affamé.
Celui contre lequel je parle *autem* plumé.
Et celui pour lequel je ſuis, prend en cachette
Celui contre lequel je parle. L'on décrette.
On le prend. Avocat pour & contre appellé.
Jour pris. Je dois parler, je parle, j'ai parlé.

DANDIN.

Ta, ta, ta, ta. Voilà bien inſtruire une affaire.
Il dit fort poſément ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il eſt à ſon fait.

L'INTIMÉ.

Mais le premier, Monſieur, c'eſt le beau.

DANDIN.

C'eſt le laid.
A-t-on jamais plaidé d'une telle méthode ?
Mais qu'en dit l'Aſſemblée ?

LEANDRE.

Il eſt fort à la mode.

L'INTIMÉ *d'un ton véhément.*

Qu'arrive-t-il, Meſſieurs ? On vient. Comment vient-on ?
On pourſuit ma Partie. On force une maiſon.
Quelle maiſon ? Maiſon de notre propre Juge.
On briſe le cellier qui nous ſert de refuge.
De vol, de brigandage, on nous déclare auteurs.
On nous traîne, on nous livre à nos accuſateurs,
A maître Petit Jean, Meſſieurs. Je vous atteſte :
Qui ne ſait que la loi, *Si quis canis*, digeſte
De vi, paragrapho, Meſſieurs, *caponibus*,
Eſt manifeſtement contraire à cet abus ?
Et quand il ſeroit vrai que Citron ma Partie,
Auroit mangé, Meſſieurs, le tout, ou bien partie
Dudit chapon. Qu'on mette en compenſation
Ce que nous avons fait avant cette action.

Quand ma Partie a-t-elle été réprimandée ?
Par qui votre maiſon a-t-elle été gardée ?
Quand avons-nous manqué d'aboyer au larron ?
Témoin, trois Procureurs, dont icelui Citron
A déchiré la Robe. On en verra les Pièces.
Pour nous juſtifier, voulez-vous d'autres Pièces ?

PETIT JEAN.

Maître Adam . . .

L'INTIMÉ.

Laiſſez-nous.

PETIT JEAN.

L'Intimé . . .

L'INTIMÉ.

Laiſſez-nous.

PETIT JEAN.

S'enroue.

L'INTIMÉ.

Hé, laiſſez-nous. Euh, Euh.

DANDIN.

Repoſez-vous,
Et concluez.

L'INTIMÉ *d'un ton peſant.*

Puis donc qu'on nous permet de prendre
Haleine, & que l'on nous défend de nous étendre,
Je vais, ſans rien omettre, & ſans prévariquer,
Compendieuſement énoncer, expliquer,
Expoſer à vos yeux l'idée univerſelle
De ma cauſe, & des faits renfermés en icelle.

DANDIN.

Il auroit plûtôt fait de dire tout vingt fois,
Que de l'abréger une. Homme, ou, qui que tu ſois,
Diable, conclus, ou bien que le Ciel te confonde.

L'INTIMÉ.

Je finis.

DANDIN.

Ah!

L'INTIMÉ.

Avant la naiſſance du monde...

DANDIN *bâillant.*

Avocat, ah, paſſons au Déluge.

L'INTIMÉ.

Avant donc
La naiſſance du Monde & ſa création,
Le Monde, l'Univers, tout, la Nature entière
Etoit enſevelie au fond de la Matière.
Les Elémens, le Feu, l'Air, & la Terre & l'Eau,
Enfoncés, entaſſés, ne faiſoient qu'un monceau,
Une confuſion, une maſſe ſans forme,
Un deſordre, un cahos, une cohue énorme.
Unus erat toto Naturæ vultus in orbe,
Quem Græci dixere cahos, rudis indigeſtaque moles.
(*Dandin endormi ſe laiſſe tomber.*)

LEANDRE.

Quelle chûte! Mon Père?

PETIT JEAN.

Ah, Monſieur! Comme il dort.

LEANDRE.

LEANDRE.

Mon Père, éveillez-vous.

PETIT JEAN.

Monsieur, êtes-vous mort?

LEANDRE.

Mon Père.

DANDIN.

Hé bien, hé bien? Quoi? Qu'est-ce? Ah, ah, quel homme!
Certes, je n'ai jamais dormi d'un si bon somme.

LEANDRE.

Mon Père, il faut juger.

DANDIN.

Aux Galères.

LEANDRE.

Un chien
Aux Galères?

DANDIN.

Ma foi, je n'y connois plus rien.
De Monde, de Cahos, j'ai la tête troublée.
Hé, concluez.

L'INTIMÉ *lui présentant des petits chiens.*

Venez, famille desolée;
Venez, pauvres Enfans, qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos esprits enfantins.
Oui, Messieurs, vous voyez ici notre misère.
Nous sommes orphelins, rendez-nous notre Père,

Notre Père, par qui nous fûmes engendrés,
Notre Père, qui nous . . .

DANDIN.

Tirez, tirez, tirez.

L'INTIMÉ.

Notre Père, Meſſieurs . . .

DANDIN.

Tirez donc. Quels vacarmes!
Ils ont piſſé par-tout.

L'INTIMÉ.

Monſieur, voyez nos larmes.

DANDIN.

Ouf. Je me ſens déja pris de compaſſion.
Ce que c'eſt qu'à propos toucher la paſſion!
Je ſuis bien empêché. La vérité me preſſe.
Le crime eſt avéré, lui-même il le confeſſe.
Mais, s'il eſt condamné, l'embarras eſt égal;
Voilà bien des enfans réduits à l'hôpital.
Mais je ſuis occupé, je ne veux voir perſonne.

SCENE DERNIERE.

DANDIN, LEANDRE, CHICANEAU, ISABELLE, L'INTIME', PETIT JEAN.

CHICANEAU.

MOnſieur . . . .

DANDIN.

Oui, pour vous ſeuls l'Audience ſe donne.

Adieu. Mais, s'il vous plaît, quel est cet enfant-là?

CHICANEAU.

C'est ma fille, Monsieur.

DANDIN.

Hé, tôt, rappellez-la.

ISABELLE.

Vous êtes occupé.

DANDIN.

(*à Chicaneau.*) Moi, je n'ai point d'affaire.
Que ne me disiez-vous que vous étiez son Père?

CHICANEAU.

Monsieur...

DANDIN.

Elle sait mieux votre affaire que vous.
Dites. Qu'elle est jolie, & qu'elle a les yeux doux!
Ce n'est pas tout, ma Fille, il faut de la sagesse.
Je suis tout réjoui de voir cette jeunesse.
Savez-vous que j'étois un compère autrefois?
On a parlé de nous.

ISABELLE.

Ah, Monsieur, je vous crois.

DANDIN.

Di-nous, à qui veux tu-faire perdre la Cause?

ISABELLE.

A personne.

DANDIN.

Pour toi je ferai toute chose.
Parle donc.

ISABELLE.

Je vous ai trop d'obligation.

DANDIN.

N'avez-vous jamais vû donner la Queſtion ?

ISABELLE.

Non, & ne le verrai, que je crois, de ma vie.

DANDIN.

Venez, je vous en veux faire paſſer l'envie.

ISABELLE.

Hé ! Monſieur, peut-on voir ſouffrir des malheureux ?

DANDIN.

Bon, cela fait toûjours paſſer une heure ou deux.

CHICANEAU.

Monſieur, je viens ici pour vous dire . . .

LEANDRE.

Mon Père,

Je vous vais, en deux mots, dire toute l'affaire.
C'eſt pour un mariage, & vous ſaurez d'abord
Qu'il ne tient plus qu'à vous, & que tout eſt d'accord.
La Fille le veut bien. Son Amant le reſpire ;
Ce que la Fille veut, le Père le deſire.
C'eſt à vous de juger.

DANDIN *ſe r'aſſeyant.*

Mariez au plûtôt.
Dès demain, ſi l'on veut ; aujourd'hui, s'il le faut.

LEANDRE.

Mademoiſelle, allons, voilà votre Beau-père,
Saluez-le.

CHICANEAU.

Comment ?

DANDIN.

Quel eſt donc ce myſtère ?

LEANDRE.

Ce que que vous avez dit, ſe fait de point en point.

DANDIN.

Puiſque je l'ai jugé, je n'en reviendrai point.

CHICANEAU.

Mais on ne donne pas une fille ſans elle.

LEANDRE.

Sans doute ; & j'en croirai la charmante Iſabelle.

CHICANEAU.

Es-tu muette ? Allons. C'eſt à toi de parler.
Parle.

ISABELLE.

Je n'oſe pas, mon Père, en appeller.

CHICANEAU.

Mais j'en appelle, moi.

LEANDRE *lui montrant un papier.*

Voyez cette écriture.
Vous n'appellerez pas de votre ſignature.

CHICANEAU.

Plaît-il ?

DANDIN.

C'eſt un contrat en fort bonne façon.

CHICANEAU.

Je vois qu'on m'a ſurpris ; mais j'en aurai raiſon.

De plus de vingt procès ceci ſera la ſource.
On a la Fille, ſoit. On n'aura pas la bourſe.

LEANDRE.

Hé, Monſieur, qui vous dit qu'on vous demande rien?
Laiſſez-nous votre Fille, & gardez votre Bien.

CHICANEAU.

Ah!

LEANDRE.

Mon Père, êtes-vous content de l'Audience?

DANDIN.

Oui-dà. Que les procès viennent en abondance,
Et je paſſe avec vous le reſte de mes jours.
Mais que les Avocats ſoient deſormais plus courts.
Et notre Criminel?

LEANDRE.

Ne parlons que de joie;
Grace, grace, mon Père.

DANDIN.

Hé bien, qu'on le renvoie.
C'eſt en votre faveur, ma Bru, ce que j'en fais.
Allons nous délaſſer à voir d'autres procès.

FIN.



BRITANNICUS,

TRAGEDIE.

A MONSEIGNEUR

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE CHEVREUSE.

MONSEIGNEUR,

VOUS ſerez peut-être étonné de voir votre nom à la tête de cet Ouvrage; & ſi je vous avois demandé la permiſſion de vous l'offrir, je doute ſi je l'aurois obtenue. Mais ce ſeroit être en quelque ſorte ingrat, que de cacher plus long-tems au monde les bontés dont vous m'avez toujours

honoré. Quelle apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire, se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vôtre?

Non, MONSEIGNEUR, *il m'est trop avantageux que l'on sache que mes amis même ne vous sont pas indifférens, que vous prenez part à tous mes Ouvrages, & que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses. Vous fûtes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea de l'économie de la Pièce, & combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente Tragédie, est au-delà de tout ce que j'en ai pû concevoir.*

Ne craignez pas, MONSEIGNEUR, *que je m'engage plus avant; & que n'osant le louer en face, je m'adresse à vous pour le louer avec plus de liberté. Je sai qu'il seroit dangereux de le fatiguer de ses louanges. Et j'ose dire que cette même modestie qui vous est commune avec lui, n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre.*

La modération n'est qu'une vertu ordinaire, quand elle ne se rencontre qu'avec des qualités ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualités, & du cœur & de l'esprit; qu'avec un jugement qui, ce semble, ne devroit être le fruit que de l'expérience de plusieurs années; qu'avec mille belles connoissances que vous ne sauriez cacher à vos amis particuliers, vous ayez encore cette sage retenue que tout le monde admire en vous: c'est sans doute une vertu rare en un siècle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tentation de parler de vous. Il

faut qu'elle ſoit bien violente, puiſque je n'ai pû y réſiſter dans une Lettre où je n'avois autre deſſein, que de vous témoigner avec combien de reſpect je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble, très-obéïſſant, &
très-fidèle ſerviteur,
RACINE.

PRÉFACE.

VOici celle de mes Tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le ſuccès ne répondit pas d'abord à mes eſpérances. A peine elle parut ſur le Théâtre qu'il s'éleva quantité de critiques qui ſembloient la devoir détruire. Je crus moi-même que ſa deſtinée ſeroit à l'avenir moins heureuſe que celle de mes autres Tragédies. Mais enfin il eſt arrivé de cette Pièce, ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront quelque bonté: les critiques ſe ſont évanouies; la Pièce eſt demeurée. C'eſt maintenant celle des miennes que la Cour & le Public revoient le plus volontiers. Et ſi j'ai fait quelque choſe de ſolide, & qui mérite quelque louange, la plûpart des connoiſſeurs demeurent d'accord que c'eſt ce même Britannicus.

A la vérité j'avois travaillé ſur des modèles qui m'avoient extrêmement ſoutenu dans la peinture que je voulois faire de la Cour d'Agrippine & de Néron. J'avois copié mes perſonnages d'après le plus grand Peintre de l'Antiquité, je veux dire d'après Tacite. Et j'étois alors ſi rempli de la lecture de cet excellent Hiſtorien, qu'il n'y a preſque pas un trait éclatant dans ma Tragédie, dont il ne m'ait donné l'idée. J'avois voulu mettre dans ce recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ai tâché d'imiter. Mais j'ai trouvé que cet extrait tiendroit preſque autant de place que la Tragédie Ainſi le Lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet Auteur, qui auſſi-bien eſt entre les mains de tout le mon-

de; & je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ses passages sur chacun des Personnages que j'introduis sur la Scène.

Pour commencer par Néron, il faut se souvenir qu'il est ici dans les premières années de son regne, qui ont été heureuses, comme l'on sait. Ainsi il ne m'a pas été permis de le représenter aussi méchant qu'il a été depuis. Je ne le représente pas non plus comme un homme vertueux; car il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore tué sa Mere, sa Femme, ses Gouverneurs; mais il a en lui les semences de tous ces crimes. Il commence à vouloir secouer le joug. Il les hait les uns & les autres; il leur cache sa haine sous de fausses caresses, *factus naturâ velare odium fallacibus blanditiis.* En un mot, c'est ici un monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, & qui cherche des couleurs à ses méchantes actions, *hactenus Nero flagitiis & sceleribus velamenta quæsivit.* Il ne pouvoit souffrir Octavie, Princesse d'une bonté & d'une vertu exemplaire: *fato quodam, an quia prævalent illicita. Metuebaturque ne in stupra fœminarum illustrium prorumperet.*

J'ai lui donne Narcisse pour confident. J'ai suivi en cela Tacite qui dit que Néron porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avoit une conformité merveilleuse avec les vices du Prince encore cachés; *cujus abditis adhuc vitiis mirè congruebat.* Ce passage prouve deux choses. Il prouve, & que Néron étoit déja vicieux, mais qu'il dissimuloit ses vices; & que Narcisse l'entretenoit dans ses mauvaises inclinations.

J'ai choiſi Burrhus pour oppoſer un honnête homme à cette peſte de Cour. Et je l'ai choiſi plûtôt que Seneque. En voici la raiſon. Ils étoient tous deux Gouverneurs de la jeuneſſe de Néron, l'un pour les armes, & l'autre pour les lettres. Et ils étoient fameux : Burrhus pour ſon expérience dans les armes & pour la ſévérité de ſes mœurs, *militaribus curis & ſeveritate morum*; Séneque pour ſon éloquence, & le tour agréable de ſon eſprit, *Seneca preceptis eloquentiæ & comitate honeſtâ.* Burrhus après ſa mort fut extrêmement regretté à cauſe de ſa vertu: *civitati grande deſiderium ejus manſit per memoriam virtutis.*

Toute leur peine étoit de réſiſter à l'orgueil & à la férocité d'Agrippine, *quæ cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem.* Je ne dis que ce mot d'Agrippine; car il y auroit trop de choſes à en dire. C'eſt elle que je me ſuis ſurtout efforcé de bien exprimer, & ma Tragédie n'eſt pas moins la diſgrace d'Agrippine que la mort de Britannicus. » Cette mort fut un coup de » foudre pour elle; & il parut, dit Tacite, par ſa frayeur » & par ſa conſternation, qu'elle étoit auſſi innocente de » cette mort qu'Octavie. Agrippine perdoit en lui ſa der» nière eſpérance, & ce crime lui en faiſoit craindre un plus » grand ». *Sibi ſupremum auxilium ereptum, & parricidii exemplum intelligebat.*

L'âge de Britannicus étoit ſi connu, qu'il ne m'a pas été permis de le repréſenter autrement que comme un jeune Prince, qui avoit beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, & beaucoup de franchiſe; qualités ordinaires d'un jeune

homme. Il avoit quinze ans, & on dit qu'il avoit beaucoup d'eſprit, ſoit qu'on diſe vrai, ou que ſes malheurs ayent fait croire cela de lui, ſans qu'il ait pû en donner des marques; *neque ſegnem ei fuiſſe indolem ferunt, ſive verum, ſeu periculis commendatus retinuit famam ſine experimento.*

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui qu'un auſſi méchant homme que Narciſſe. Car il y avoit long-tems qu'on avoit donné ordre qu'il n'y eût auprès de Britannicus, que des gens qui n'euſſent ni foi, ni honneur. *Nam ut proximus quiſque Britannico neque fas neque fidem penſi haberet, olim proviſum erat.*

Il me reſte à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec une vieille coquette qui s'appelloit *Julia Silana.* C'eſt ici une autre Junie que Tacite appelle *Junia Calvina*, de la famille d'Auguſte, ſœur de Silanus, à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie étoit jeune, belle, &, comme dit Séneque, *feſtiviſſima omnium puellarum.* Son frere & elle s'aimoient tendrement; & leurs ennemis, dit Tacite, les accuſerent tous deux d'inceſte, quoiqu'ils ne fuſſent coupables que d'un peu d'indiſcrétion. Elle vécut juſqu'au regne de Veſpaſien.

Je la fais entrer dans les Veſtales, quoique, ſelon Aulugelle, on n'y reçût jamais perſonne au-deſſous de ſix ans, ni au-deſſus de dix. Mais le Peuple prend ici Junie ſous ſa protection; & j'ai cru qu'en conſidération de ſa naiſſance, de ſa vertu, & de ſon malheur, il pouvoit la diſpenſer de l'âge preſcrit par les loix, comme il a diſpenſé de l'âge pour le Conſulat tant de grands Hommes qui avoient mérité ce privilège

ACTEURS.

NERON, Empereur, fils d'Agrippine.

BRITANNICUS, fils de l'Empereur Claudius.

AGRIPPINE, veuve de Domitius Enobarbus, père de Néron, & en secondes nôces veuve de l'Empereur Claudius.

JUNIE, Amante de Britannicus.

BURRHUS, Gouverneur de Néron.

NARCISSE, Gouverneur de Britannicus.

ALBINE, Confidente d'Agrippine.

GARDES.

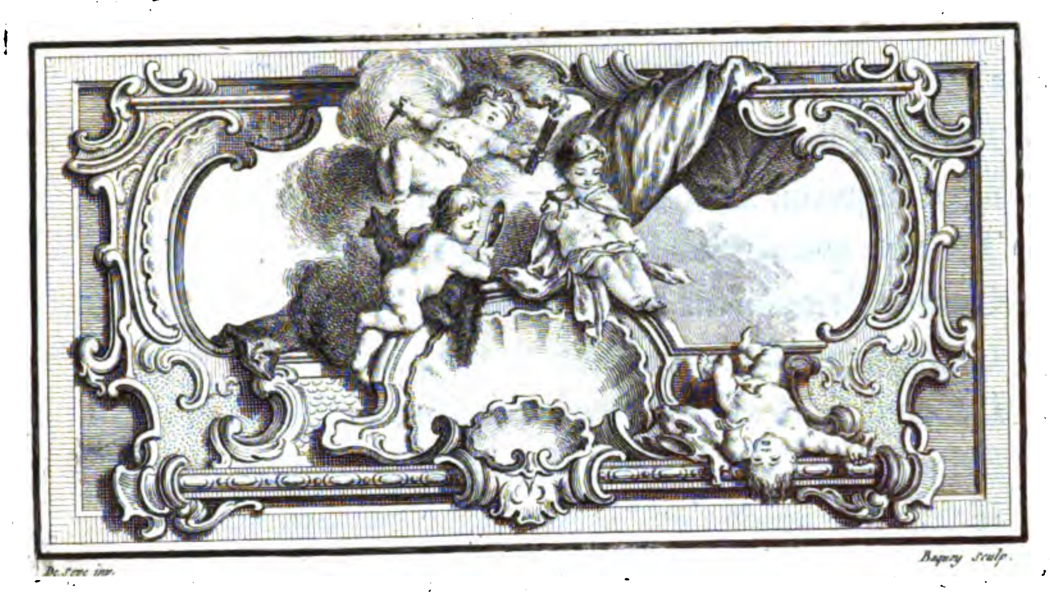
La Scène est à Rome, dans une chambre du Palais de Néron.

BRITANNICUS,



J. de Seve invenit D. Sornique Sculpsit.

BRITANNICUS.



BRITANNICUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

QUOI, tandis que Néron s'abandonne au ſommeil,
Faut-il que vous veniez attendre ſon réveil ?
Qu'errant dans le Palais, ſans ſuite & ſans eſcorte,
La Mère de Céſar veille ſeule à ſa porte ?
Madame, retournez dans votre appartement.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.

Je veux l'attendre ici. Les chagrins qu'il me cauſe
M'occuperont aſſez tout le tems qu'il repoſe.
Tout ce que j'ai prédit n'eſt que trop aſſuré.
Contre Britannicus Néron s'eſt déclaré.
L'impatient Néron ceſſe de ſe contraindre ;
Las de ſe faire aimer, il veut ſe faire craindre.
Britannicus le gêne, Albine, &, chaque jour,
Je ſens que je deviens importune à mon tour.

ALBINE.

Quoi, vous à qui Néron doit le jour qu'il reſpire ?
Qui l'avez appellé de ſi loin à l'Empire ?
Vous, qui deshéritant le fils de Claudius,
Avez nommé Céſar l'heureux Domitius ?
Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrippine.
Il vous doit ſon amour.

AGRIPPINE.

Il me le doit, Albine.
Tout, s'il eſt généreux, lui preſcrit cette loi :
Mais tout, s'il eſt ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE.

S'il eſt ingrat, Madame ! Ah, toute ſa conduite
Marque dans ſon devoir une ame trop inſtruite !
Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,
Qui ne promette à Rome un Empereur parfait ?
Rome, depuis trois ans par ſes ſoins gouvernée,
Au tems de ſes Conſuls croit être retournée ;
Il la gouverne en Père. Enfin, Néron naiſſant
A toutes les vertus d'Auguſte vieilliſſant.

AGRIPPINE.

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuſte.
Il commence, il eſt vrai, par où finit Auguſte;
Mais crains que, l'avenir détruiſant le paſſé,
Il ne finiſſe ainſi qu'Auguſte a commencé.
Il ſe déguiſe en vain. Je lis ſur ſon viſage
Des fiers Domitius l'humeur triſte & ſauvage.
Il mêle avec l'orgueil, qu'il a pris dans leur ſang,
La fierté des Nérons, qu'il puiſa dans mon flanc.
Toujours la tyrannie a d'heureuſes prémices.
De Rome, pour un tems, Caïus fut les délices;
Mais ſa feinte bonté ſe tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe, après tout, que Néron plus fidèle,
D'une longue vertu laiſſe un jour le modèle?
Ai-je mis dans ſa main le timon de l'Etat,
Pour le conduire au gré du Peuple & du Sénat?
Ah, que de la patrie il ſoit, s'il veut, le Père;
Mais qu'il ſonge un peu plus qu'Agrippine eſt ſa Mère.
De quel nom cependant pouvons nous appeller
L'attentat que le jour vient de nous révéler?
Il ſait, car leur amour ne peut être ignorée,
Que de Britannicus Junie eſt adorée;
Et ce même Néron, que la vertu conduit,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit.
Que veut-il? Eſt-ce haine, eſt-ce amour qui l'inſpire?
Cherche-t-il ſeulement le plaiſir de leur nuire?

Ou plûtôt n'eſt-ce point que ſa malignité
Punit ſur eux l'appui que je leur ai prêté ?

ALBINE.

Vous, leur appui, Madame ?

AGRIPPINE.

Arrête, chère Albine.
Je ſai que j'ai moi ſeule avancé leur ruine ;
Que du Trône, où le ſang l'a dû faire monter,
Britannicus par moi s'eſt vû précipiter.
Par moi ſeule, éloigné de l'hymen d'Octavie,
Le frère de Junie abandonna la vie,
Silanus, ſur qui Claude avoit jetté les yeux,
Et qui comptoit Auguſte au rang de ſes ayeux.
Néron jouit de tout ; & moi, pour récompenſe,
Il faut qu'entre eux & lui je tienne la balance,
Afin que, quelque jour, par une même loi,
Britannicus la tienne entre mon fils & moi.

ALBINE.

Quel deſſein !

AGRIPPINE.

Je m'aſſûre un port dans la tempête.
Néron m'échappera ſi ce frein ne l'arrête.

ALBINE.

Mais prendre contre un Fils tant de ſoins ſuperflus ?

AGRIPPINE.

Je le craindrois bien-tôt, s'il ne me craignoit plus.

ALBINE.

Une juſte frayeur vous allarme peut-être.
Mais ſi Néron pour vous n'eſt plus ce qu'il doit être,

Du moins ſon changement ne vient pas juſqu'à nous;
Et ce ſont des ſecrets entre Céſar & vous.
Quelques titres nouveaux que Rome lui défère,
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à ſa Mère.
Sa prodigue amitié ne ſe réſerve rien.
Votre nom eſt dans Rome auſſi ſaint que le ſien.
A peine parle-t-on de la triſte Octavie.
Auguſte votre ayeul honora moins Livie.
Néron devant ſa Mère a permis le premier
Qu'on portât les faiſceaux couronnés de laurier.
Quels effets voulez-vous de ſa reconnoiſſance?

AGRIPPINE.

Un peu moins de reſpect, & plus de confiance.
Tous ces préſens, Albine, irritent mon dépit.
Je voi mes honneurs croître, & tomber mon crédit.
Non, non, le tems n'eſt plus que Néron jeune encore
Me renvoyoit les vœux d'une Cour qui l'adore;
Lorſqu'il ſe repoſoit ſur moi de tout l'Etat;
Que mon ordre au Palais aſſembloit le Sénat;
Et que derrière un voile, invinſible & préſente,
J'étois de ce grand Corps l'ame toute-puiſſante.
Des volontés de Rome alors mal aſſuré,
Néron de ſa grandeur n'étoit point enyvré.
Ce jour, ce triſte jour frappe encor ma mémoire,
Où Néron fut lui-même ébloui de ſa gloire,
Quand les Ambaſſadeurs de tant de Rois divers
Vinrent le reconnoître au nom de l'Univers.

Sur ſon Trône, avec lui, j'allois prendre ma place.
J'ignore quel conſeil prépara ma diſgrace;
Quoi qu'il en ſoit, Néron, d'auſſi loin qu'il me vit,
Laiſſa, ſur ſon viſage, éclater ſon dépit.
Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
L'Ingrat, d'un faux reſpect colorant ſon injure,
Se leva par avance; &, courant m'embraſſer,
Il m'écarta du Trône où je m'allois placer.
Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine
Vers ſa chûte, à grands pas, chaque jour s'achemine.
L'ombre ſeule m'en reſte; & l'on n'implore plus
Que le nom de Séneque, & l'appui de Burrhus.

ALBINE.

Ah, ſi de ce ſoupçon votre ame eſt prévenue,
Pourquoi nourriſſez-vous le venin qui vous tue?
Allez avec Céſar vous éclaircir du moins.

AGRIPPINE.

Céſar ne me voit plus, Albine, ſans témoins.
En public, à mon heure, on me donne audience.
Sa réponſe eſt dictée, & même ſon ſilence.
Je vois deux ſurveillans, ſes maîtres & les miens,
Préſider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le pourſuivrai d'autant plus qu'il m'évite.
De ſon deſordre, Albine, il faut que je profite.
J'entens du bruit, on ouvre. Allons ſubitement
Lui demander raiſon de cet enlevement.
Surprenons, s'il ſe peut, les ſecrets de ſon ame.
Mais quoi, déja Burrhus ſort de chez lui?

SCENE II.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS.

MAdame,
Au nom de l'Empereur j'allois vous informer
D'un ordre, qui d'abord a pû vous allarmer;
Mais qui n'eſt que l'effet d'une ſage conduite,
Dont Céſar a voulu que vous ſoyez inſtruite.

AGRIPPINE.

Puiſqu'il le veut, entrons, il m'en inſtruira mieux.

BURRHUS.

Céſar, pour quelque tems, s'eſt ſouſtrait à nos yeux.
Déja par une porte au public moins connue,
L'un & l'autre Conſul vous avoient prévenue,
Madame. Mais ſouffrez que je retourne exprès...

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ſes auguſtes ſecrets.
Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un & l'autre une fois nous nous parlions ſans feinte?

BURRHUS.

Burrhus pour le menſonge eut toujours trop d'horreur.

AGRIPPINE.

Prétendez-vous long-tems me cacher l'Empereur?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?
Ai-je donc élevé ſi haut votre fortune,

Pour mettre une barrière entre mon fils & moi ?
Ne l'oſez-vous laiſſer un moment ſur ſa foi ?
Entre Séneque & vous diſputez-vous la gloire,
A qui m'effacera plûtôt de ſa mémoire ?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat ?
Pour être, ſous ſon nom, les maîtres de l'Etat ?
Certes, plus je médite, & moins je me figure
Que vous m'oſiez compter pour votre Créature ;
Vous, dont j'ai pû laiſſer vieillir l'ambition
Dans les honneurs obſcurs de quelque légion ;
Et moi, qui ſur le Trône ai ſuivi mes Ancêtres,
Moi, fille, femme, ſœur & mère de vos Maîtres :
Que prétendez-vous donc ? Penſez-vous que ma voix
Ait fait un Empereur pour m'en impoſer trois ?
Néron n'eſt plus enfant. N'eſt-il pas tems qu'il regne ?
Juſqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne ?
Ne ſauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ?
Pour ſe conduire enfin n'a-t-il pas ſes ayeux ?
Qu'il choiſiſſe, s'il veut, d'Auguſte ou de Tibère.
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon Père.
Parmi tant de Héros, je n'oſe me placer.
Mais il eſt des vertus que je lui puis tracer.
Je puis l'inſtruire, au moins, combien ſa confidence
Entre un ſujet & lui doit laiſſer de diſtance.

BURRHUS.

Je ne m'étois chargé dans cette occaſion
Que d'excuſer Céſar d'une ſeule action,

Mais,

Mais puiſque, ſans vouloir que je le juſtifie,
Vous me rendez garant du reſte de ſa vie,
Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un ſoldat, qui ſait mal farder la vérité.
Vous m'avez de Céſar confié la jeuneſſe;
Je l'avoue, & je dois m'en ſouvenir ſans ceſſe.
Mais vous avois-je fait ſerment de le trahir?
D'en faire un Empereur qui ne ſçût qu'obéïr?
Non. Ce n'eſt plus à vous qu'il faut que j'en réponde;
Ce n'eſt plus votre fils, c'eſt le Maître du monde.
J'en dois compte, Madame, à l'Empire Romain,
Qui croit voir ſon ſalut, ou ſa perte en ma main.
Ah, ſi dans l'ignorance il le falloit inſtruire,
N'avoit-on que Sénèque & moi pour le ſéduire?
Pourquoi de ſa conduite éloigner les flatteurs?
Falloit-il dans l'exil chercher des corrupteurs?
La Cour de Claudius en eſclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchoit, en eût préſenté mille,
Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir;
Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.
De quoi vous plaignez-vous, Madame? On vous révère.
Ainſi que par Céſar, on jure par ſa Mère.
L'Empereur, il eſt vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'Empire, & groſſir votre Cour.
Mais le doit-il, Madame? Et ſa reconnoiſſance
Ne peut-elle éclater que dans ſa dépendance?
Toujours humble, toujours le timide Néron
N'oſe-t-il être Auguſte & Céſar que de nom?

Vous le dirai-je enfin ? Rome le juſtifie.
Rome, à trois Affranchis ſi long-tems aſſervie,
A peine reſpirant du joug qu'elle a porté,
Du regne de Néron compte ſa liberté.
Que dis-je ? La Vertu ſemble même renaître.
Tout l'Empire n'eſt plus la dépouille d'un Maître.
Le peuple au champ de Mars nomme ſes Magiſtrats.
Céſar nomme les chefs ſur la foi des ſoldats.
Thraſéas au Sénat, Corbulon dans l'Armée,
Sont encore innocens, malgré leur renommée.
Les Déſerts, autrefois peuplés de Sénateurs,
Ne ſont plus habités que par leurs délateurs.
Qu'importe que Céſar continue à nous croire,
Pourvû que nos conſeils ne tendent qu'à ſa gloire ?
Pourvû que, dans le cours d'un regne floriſſant,
Rome ſoit toujours libre, & Céſar tout-puiſſant ?
Mais, Madame, Néron ſuffit pour ſe conduire.
J'obéïs, ſans prétendre à l'honneur de l'inſtruire.
Sur ſes ayeux, ſans doute, il n'a qu'à ſe régler ;
Pour bien faire, Néron n'a qu'à ſe reſſembler.
Heureux, ſi ſes vertus l'une à l'autre enchaînées,
Ramènent tous les ans ſes premières années !

AGRIPPINE.

Ainſi, ſur l'avenir n'oſant vous aſſûrer,
Vous croyez que, ſans vous, Néron va s'égarer.
Mais vous, qui, juſqu'ici, content de votre ouvrage,
Venez de ſes vertus nous rendre témoignage,

Expliquez-nous, pourquoi, devenu raviſſeur,
Néron de Silanus fait enlever la Sœur.
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le ſang de nos Ayeux, qui brille dans Junie ?
De quoi l'accuſe-t-il ? Et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'Etat ?
Elle, qui ſans orgueil juſqu'alors élevée,
N'auroit point vû Néron, s'il ne l'eût enlevée ;
Et qui même auroit mis au rang de ſes bienfaits
L'heureuſe liberté de ne le voir jamais.

BURRHUS.

Je ſai que d'aucun crime elle n'eſt ſoupçonnée ;
Mais juſqu'ici Céſar ne l'a point condamnée,
Madame. Aucun objet ne bleſſe ici ſes yeux.
Elle eſt dans un Palais tout plein de ſes Ayeux.
Vous ſavez que les droits qu'elle porte avec elle,
Peuvent de ſon Epoux faire un Prince rebelle ;
Que le ſang de Céſar ne ſe doit allier
Qu'à ceux à qui Céſar le veut bien confier ;
Et vous-même avoûrez qu'il ne ſeroit pas juſte,
Qu'on diſpoſât ſans lui de la Nièce d'Auguſte.

AGRIPPINE.

Je vous entens. Néron m'apprend par votre voix
Qu'en vain Britannicus s'aſſûre ſur mon choix.
En vain, pour détourner ſes yeux de ſa misère,
J'ai flatté ſon amour d'un Hymen qu'il eſpère.
A ma confuſion, Néron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par-delà ſon pouvoir.

Rome, de ma faveur eſt trop préoccupée;
Il veut, par cet affront, qu'elle ſoit détrompée;
Et que tout l'Univers apprenne, avec terreur,
A ne confondre plus mon Fils & l'Empereur.
Il le peut. Toutefois j'oſe encore lui dire
Qu'il doit, avant ce coup, affermir ſon Empire;
Et qu'en me réduiſant à la néceſſité
D'éprouver contre lui ma foible autorité,
Il expoſe la ſienne; & que, dans la balance,
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne penſe.

BURRHUS.

Quoi, Madame, toujours ſoupçonner ſon reſpect?
Ne peut-il faire un pas qui ne vous ſoit ſuſpect?
L'Empereur vous croit-il du parti de Junie?
Avec Britannicus vous croit-il réunie?
Quoi, de vos ennemis devenez-vous l'appui,
Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui?
Sur le moindre diſcours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toujours prête à partager l'Empire?
Vous craindrez-vous ſans ceſſe, & vos embraſſemens
Ne ſe paſſeront-ils qu'en éclairciſſemens?
Ah, quittez d'un Cenſeur la triſte diligence!
D'une Mère facile affectez l'indulgence.
Souffrez quelques froideurs, ſans les faire éclater;
Et n'avertiſſez point la Cour de vous quitter.

AGRIPPINE.

Et qui s'honoreroit de l'appui d'Agrippine,
Lorſque Néron lui-même annonce ma ruine?

Lorſque de ſa préſence il ſemble me bannir ?
Quand Burrhus à ſa porte oſe me retenir ?

BURRHUS.

Madame, je voi bien qu'il eſt tems de me taire;
Et que ma liberté commence à vous déplaire.
La douleur eſt injuſte; & toutes les raiſons,
Qui ne la flattent point, aigriſſent ſes ſoupçons.
Voici Britannicus. Je lui cede ma place.
Je vous laiſſe écouter, & plaindre ſa diſgrace;
Et peut-être, Madame, en accuſer les ſoins
De ceux que l'Empereur a conſultés le moins.

SCENE III.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, NARCISSE, ALBINE.

AGRIPPINE.

AH, Prince, où courez-vous! Quelle ardeur inquiète
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette ?
Que venez-vous chercher ?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche ? Ah, Dieux!
Tout ce que j'ai perdu, Madame, eſt en ces lieux.
De mille affreux ſoldats Junie environnée
S'eſt vûe en ce Palais indignement traînée.
Hélas, de quelle horreur ſes timides eſprits
A ce nouveau ſpectacle auront été ſurpris!

Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère
Va séparer deux cœurs qu'assembloit leur misère.
Sans doute, on ne veut pas que, mêlant nos douleurs,
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures;
Mes plaintes ont déja précédé vos murmures.
Mais je ne prétens pas qu'un impuissant courroux
Dégage ma parole, & m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moi chez Pallas, où je vais vous attendre.

SCENE IV.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

LA croirai-je, Narcisse? Et dois-je, sur sa foi,
La prendre pour arbitre entre son Fils & moi?
Qu'en dis-tu? N'est-ce pas cette même Agrippine,
Que mon Père épousa jadis pour ma ruine;
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,
Trop lents pour ses desseins, précipité le cours?

NARCISSE.

N'importe. Elle se sent comme vous outragée.
A vous donner Junie elle s'est engagée.
Unissez vos chagrins; liez vos intérêts.
Ce Palais retentit en vain de vos regrets.

Tandis qu'on vous verra, d'une voix ſuppliante,
Semer ici la plainte, & non pas l'épouvante;
Que vos reſſentimens ſe perdront en diſcours,
Il n'en faut pas douter, vous vous plaindrez toujours.

BRITANNICUS.

Ah, Narciſſe, tu ſais ſi de la ſervitude
Je prétends faire encore une longue habitude!
Tu ſais ſi pour jamais, de ma chûte étonné,
Je renonce à l'Empire, où j'étois deſtiné.
Mais je ſuis ſeul encor. Les amis de mon Père
Sont autant d'inconnus que glace ma misère.
Et ma jeuneſſe même écarte loin de moi
Tous ceux qui, dans le cœur, me réſervent leur foi.
Pour moi, depuis un an, qu'un peu d'expérience
M'a donné de mon ſort la triſte connoiſſance,
Que vois-je autour de moi, que des amis vendus,
Qui ſont de tous mes pas les témoins aſſidus,
Qui, choiſis par Néron pour ce commerce infâme,
Trafiquent avec lui des ſecrets de mon ame?
Quoi qu'il en ſoit, Narciſſe, on me vend tous les jours;
Il prévoit mes deſſeins, il entend mes diſcours.
Comme toi, dans mon cœur il ſait ce qui ſe paſſe.
Que t'en ſemble, Narciſſe?

NARCISSE.

Ah, quelle ame aſſez baſſe...
C'eſt à vous de choiſir des confidens diſcrets,
Seigneur; & de ne pas prodiguer vos ſecrets.

BRITANNICUS.

Narciſſe, tu dis vrai: mais cette défiance
Eſt toujours d'un grand cœur la dernière ſcience;
On le trompe long-tems. Mais enfin, je te croi,
Ou plûtôt je fais vœu de ne croire que toi.
Mon Père, il m'en ſouvient, m'aſſura de ton zèle,
Seul de ſes Affranchis tu m'es toujours fidèle;
Tes yeux ſur ma conduite inceſſamment ouverts,
M'ont ſauvé juſqu'ici de mille écueils couverts.
Va donc voir ſi le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos amis excité le courage.
Examine leurs yeux, obſerve leurs diſcours;
Voi ſi j'en puis attendre un fidèle ſecours.
Sur-tout, dans ce Palais remarque avec adreſſe,
Avec quel ſoin Néron fait garder la Princeſſe.
Sache ſi du péril ſes beaux yeux ſont remis,
Et ſi ſon entretien m'eſt encore permis.
Cependant de Néron je vais trouver la Mère
Chez Pallas, comme toi, l'affranchi de mon Père,
Je vais la voir, l'aigrir, la ſuivre; &, s'il ſe peut,
M'engager ſous ſon nom plus loin qu'elle ne veut,

Fin du premier Acte.



ACTE

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

NERON, BURRHUS, NARCISSE, *Gardes.*

NÉRON.

N'En doutez point, Burrhus, malgré ſes injuſtices,
C'eſt ma Mère, & je veux ignorer ſes caprices.
Mais je ne prétens plus ignorer, ni ſouffrir
Le Miniſtre inſolent qui les oſe nourrir.
Pallas de ſes conſeils empoiſonne ma Mère;
Il ſéduit chaque jour Britannicus mon Frère;
Ils l'écoutent lui ſeul; & qui ſuivroit leurs pas,
Les trouveroit peut-être aſſemblés chez Pallas.
C'en eſt trop. De tous deux il faut que je l'écarte.
Pour la dernière fois qu'il s'éloigne, qu'il parte,
Je le veux, je l'ordonne; & que la fin du jour
Ne le retrouve pas dans Rome, ou dans ma Cour.
Allez, cet ordre importe au ſalut de l'Empire.
(*aux Gardes.*)
Vous, Narciſſe, approchez. Et vous, qu'on ſe retire.

SCENE II.

NERON, NARCISSE.

NARCISSE.

GRaces aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos mains
Vous aſſure aujourd'hui du reſte des Romains.
Vos ennemis, déchus de leur vaine eſpérance,
Sont allés chez Pallas pleurer leur impuiſſance.
Mais que vois-je ? Vous même inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paroiſſez conſterné.
Que préſage à mes yeux cette triſteſſe obſcure,
Et ces ſombres regards errans à l'aventure ?
Tout vous rit. La Fortune obéit à vos vœux.

NÉRON.

Narciſſe, c'en eſt fait : Néron eſt amoureux.

NARCISSE.

Vous ?

NÉRON.

Depuis un moment, mais pour toute ma vie.
J'aime, que dis-je aimer ? J'idolâtre Junie.

NARCISSE.

Vous l'aimez ?

NÉRON.

Excité d'un deſir curieux
Cette nuit je l'ai vûe arriver en ces lieux,
Triſte, levant au Ciel ſes yeux mouillés de larmes,
Qui brilloient au travers des flambeaux & des armes,

Belle, ſans ornement, dans le ſimple appareil
D'une Beauté qu'on vient d'arracher au ſommeil.
Que veux-tu? Je ne ſai ſi cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris & le ſilence,
Et le farouche aſpect de ſes fiers raviſſeurs,
Relevoient de ſes yeux les timides douceurs.
Quoi qu'il en ſoit, ravi d'une ſi belle vûe,
J'ai voulu lui parler, & ma voix s'eſt perdue;
Immobile, ſaiſi d'un long étonnement,
Je l'ai laiſſé paſſer dans ſon appartement.
J'ai paſſé dans le mien. C'eſt-là que ſolitaire,
De ſon image en vain j'ai voulu me diſtraire.
Trop préſente à mes yeux je croyois lui parler.
J'aimois juſqu'à ſes pleurs que je faiſois couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandois grace.
J'employois les ſoupirs, & même la menace.
Voilà comme occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux, ſans ſe fermer, ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image.
Elle m'eſt apparûe avec trop d'avantage;
Narciſſe, qu'en dis-tu?

NARCISSE.

Quoi, Seigneur, croira-t-on
Qu'elle ait pû ſi long-tems ſe cacher à Néron?

NÉRON.

Tu le ſais bien, Narciſſe. Et ſoit que ſa colère
M'imputât le malheur qui lui ravit ſon Frère;

Soit que ſon cœur, jaloux d'une auſtère fierté,
Enviât à nos yeux ſa naiſſante beauté;
Fidèle à ſa douleur, & dans l'ombre enfermée,
Elle ſe déroboit même à ſa Renommée;
Et c'eſt cette vertu, ſi nouvelle à la Cour,
Dont la perſévérance irrite mon amour.
Quoi, Narciſſe? Tandis qu'il n'eſt point de Romaine
Que mon amour n'honore, & ne rende plus vaine;
Qui, dès qu'à ſes regards elle oſe ſe fier,
Sur le cœur de Céſar ne les vienne eſſayer;
Seule, dans ſon Palais, la modeſte Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie,
Fuit, & ne daigne pas peut-être s'informer
Si Céſar eſt aimable, ou bien s'il ſait aimer?
Di-moi, Britannicus l'aime-t-il?

NARCISSE.

Quoi, s'il l'aime,
Seigneur?

NÉRON.

Si jeune encor, ſe connoît-il lui-même?
D'un regard enchanteur connoît-il le poiſon?

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raiſon.
N'en doutez point, il l'aime. Inſtruits par tant de charmes,
Ses yeux ſont déja faits à l'uſage des larmes.
A ſes moindres deſirs il ſait s'accommoder;
Et peut-être déja ſait-il perſuader.

NÉRON.

Que dis-tu? Sur ſon cœur il auroit quelque empire?

NARCISSE.

Je ne ſai. Mais, Seigneur, ce que je puis vous dire,
Je l'ai vû quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachoit à vos yeux,
D'une Cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de votre grandeur, & de ſa ſervitude,
Entre l'impatience & la crainte flottant,
Il alloit voir Junie & revenoit content.

NÉRON.

D'autant plus malheureux qu'il aura ſû lui plaire,
Narciſſe, il doit plûtôt ſouhaiter ſa colère.
Néron impunément ne ſera pas jaloux.

NARCISSE.

Vous? & de quoi, Seigneur, vous inquiétez-vous?
Junie a pû le plaindre & partager ſes peines,
Elle n'a vû couler de larmes que les ſiennes.
Mais aujourd'hui, Seigneur, que ſes yeux deſſillés,
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les Rois ſans diadême,
Inconnus dans la foule, & ſon Amant lui-même,
Attachés ſur vos yeux, s'honorer d'un regard
Que vous aurez ſur eux fait tomber au haſard;
Quand elle vous verra, de ce degré de gloire,
Venir, en ſoupirant, avouer ſa victoire:
Maître, n'en doutez point, d'un cœur déja charmé,
Commandez qu'on vous aime, & vous ſerez aimé.

NÉRON.

A combien de chagrins il faut que je m'apprête!

Que d'importunités !

NARCISSE.

Quoi donc ? Qui vous arrête,
Seigneur ?

NÉRON.

Tout. Octavie, Agrippine, Burrhus,
Séneque, Rome entière, & trois ans de vertus.
Non que pour Octavie un reste de tendresse
M'attache à son hymen & plaigne sa jeunesse.
Mes yeux, depuis long-tems, fatigués de ses soins,
Rarement de ses pleurs daignent être témoins.
Trop heureux, si bien-tôt la faveur d'un divorce
Me soulageoit d'un joug qu'on m'imposa par force.
Le Ciel même en secret semble la condamner.
Ses vœux, depuis quatre ans, ont beau l'importuner ;
Les Dieux ne montrent point que sa vertu les touche.
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche ;
L'Empire vainement demande un héritier.

NARCISSE.

Que tardez-vous, Seigneur, à la répudier ?
L'Empire, votre cœur, tout condamne Octavie.
Auguste votre ayeul soupiroit pour Livie,
Par un double divorce ils s'unirent tous deux ;
Et vous devez l'Empire à ce divorce heureux.
Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille,
Osa bien à ses yeux répudier sa Fille.
Vous seul, jusques ici contraire à vos desirs,
N'osez par un divorce assûrer vos plaisirs.

NÉRON.

Et ne connois-tu pas l'implacable Agrippine ?
Mon amour inquiet déja ſe l'imagine,
Qui m'amène Octavie, & d'un œil enflammé,
Atteſte les ſaints droits d'un nœud qu'elle a formé ;
Et portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long récit de mes ingratitudes.
De quel front ſoutenir ce fâcheux entretien ?

NARCISSE.

N'êtes-vous pas, Seigneur, votre maître & le ſien ?
Vous verrons-nous toujours trembler ſous ſa tutelle ?
Vivez, regnez pour vous. C'eſt trop regner pour elle.
Craignez-vous ? mais, Seigneur, vous ne la craignez pas.
Vous venez de bannir le ſuperbe Pallas,
Pallas, dont vous ſavez qu'elle ſoutient l'audace.

NÉRON.

Eloigné de ſes yeux, j'ordonne, je menace,
J'écoute vos conſeils, j'oſe les approuver ;
Je m'excite contre elle, & tâche à la braver.
Mais, je t'expoſe ici mon ame toute nue,
Si-tôt que mon malheur me ramène à ſa vûe,
Soit que je n'oſe encor démentir le pouvoir
De ces yeux, où j'ai lû ſi long-tems mon devoir ;
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidelle,
Lui ſoumette en ſecret tout ce que je tiens d'elle :
Mais enfin, mes efforts ne me ſervent de rien,
Mon Génie étonné tremble devant le ſien.

Et c'eſt pour m'affranchir de cette dépendance,
Que je la fuis par-tout, que même je l'offenſe;
Et que, de tems en tems, j'irrite ſes ennuis,
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arrête trop, retire-toi, Narciſſe;
Britannicus pourroit t'accuſer d'artifice.

NARCISSE.

Non, non, Britannicus s'abandonne à ma foi.
Par ſon ordre, Seigneur, il croit que je vous voi;
Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,
Et veut de vos ſecrets être inſtruit par ma bouche.
Impatient, ſur-tout, de revoir ſes amours,
Il attend de mes ſoins ce fidèle ſecours.

NÉRON.

J'y conſens; porte-lui cette douce nouvelle:
Il la verra.

NARCISSE.

Seigneur, banniſſez-le loin d'elle.

NÉRON.

J'ai mes raiſons, Narciſſe; & tu peux concevoir
Que je lui vendrai cher le plaiſir de la voir.
Cependant vante-lui ton heureux ſtratagême;
Di-lui qu'en ſa faveur on me trompe moi-même,
Qu'il la voit ſans mon ordre. On ouvre, la voici.
Va retrouver ton Maître, & l'amener ici.

SCENE III.

NERON, JUNIE.

NÉRON.

VOus vous troublez, Madame, & changez de visage;
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur.
J'allois voir Octavie, & non pas l'Empereur.

NÉRON.

Je le sai bien, Madame, & n'ai pû, sans envie,
Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous, Seigneur?

NÉRON.

Pensez-vous, Madame, qu'en ces lieux
Seule, pour vous connoître, Octavie ait des yeux?

JUNIE.

Et quel autre, Seigneur, voulez-vous que j'implore?
A qui demanderai-je un crime que j'ignore?
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas.
De grace, apprenez-moi, Seigneur, mes attentats.

NÉRON.

Quoi, Madame? Est-ce donc une légere offense
De m'avoir si long-tems caché votre présence?
Ces trésors, dont le Ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçûs pour les ensevelir?

L'heureux Britannicus verra-t-il ſans allarmes
Croître, loin de nos yeux, ſon amour & vos charmes ?
Pourquoi de cette gloire exclus juſqu'à ce jour,
M'avez-vous, ſans pitié, relégué dans ma Cour ?
On dit plus. Vous ſouffrez, ſans en être offenſée,
Qu'il vous oſe, Madame, expliquer ſa penſée;
Car je ne croirai point que, ſans me conſulter,
La ſévère Junie ait voulu le flatter;
Ni qu'elle ait conſenti d'aimer & d'être aimée,
Sans que j'en ſois inſtruit que par la Renommée.

JUNIE.

Je ne vous nîrai point, Seigneur, que ſes ſoupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ſes deſirs.
Il n'a point détourné ſes regards d'une Fille,
Seul reſte du débris d'une illuſtre Famille.
Peut-être il ſe ſouvient qu'en un tems plus heureux,
Son Père me nomma pour l'objet de ſes vœux.
Il m'aime, il obéit à l'Empereur ſon Père,
Et j'oſe dire encore, à Vous, à votre Mère;
Vos deſirs ſont toujours ſi conformes aux ſiens....

NÉRON.

Ma Mère a ſes deſſeins, Madame, & j'ai les miens.
Ne parlons plus ici de Claude & d'Agrippine;
Ce n'eſt point par leur choix que je me détermine.
C'eſt à moi ſeul, Madame, à répondre de vous;
Et je veux, de ma main, vous choiſir un Epoux.

JUNIE.

Ah, Seigneur, ſongez-vous que toute autre alliance
Fera honte aux Céſars auteurs de ma naiſſance ?

NÉRON.

Non, Madame, l'Epoux dont je vous entretiens,
Peut, ſans honte, aſſembler vos ayeux & les ſiens;
Vous pouvez, ſans rougir, conſentir à ſa flamme.

JUNIE.

Et quel eſt donc, Seigneur, cet Epoux ?

NÉRON.

Moi, Madame.

JUNIE.

Vous ?

NÉRON.

Je vous nommerois, Madame, un autre nom,
Si j'en ſavois quelque autre au-deſſus de Néron.
Oui, pour vous faire un choix où vous puiſſiez ſouſcrire,
J'ai parcouru des yeux la Cour, Rome, & l'Empire.
Plus j'ai cherché, Madame, & plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce tréſor;
Plus je vois que Céſar, digne ſeul de vous plaire,
En doit être lui ſeul l'heureux dépoſitaire;
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'Empire des humains.
Vous-même, conſultez vos premières années.
Claudius à ſon Fils les avoit deſtinées;
Mais c'étoit en un tems, où de l'Empire entier
Il croyoit, quelque jour, le nommer l'héritier.

Les Dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
C'eſt à vous de paſſer du côté de l'Empire.
En vain de ce préſent ils m'auroient honoré,
Si votre cœur devoit en être ſéparé;
Si tant de ſoins ne ſont adoucis par vos charmes;
Si tandis que je donne aux veilles, aux allarmes,
Des jours toujours à plaindre, & toujours enviés,
Je ne vais quelquefois reſpirer à vos pieds.
Qu'Octavie à vos yeux ne faſſe point d'ombrage;
Rome, auſſi-bien que moi, vous donne ſon ſuffrage,
Répudie Octavie, & me fait dénouer
Un Hymen, que le Ciel ne veut point avouer.
Songez-y donc, Madame, & peſez en vous-même
Ce choix digne des ſoins d'un Prince qui vous aime,
Digne de vos beaux yeux trop long-tems captivés,
Digne de l'Univers à qui vous vous devez.

JUNIE.

Seigneur, avec raiſon je demeure étonnée.
Je me vois, dans le cours d'une même journée,
Comme une criminelle amenée en ces lieux;
Et lors qu'avec frayeur je parois à vos yeux,
Que ſur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez, tout d'un coup, la place d'Octavie.
J'oſe dire pourtant que je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.
Et pouvez-vous, Seigneur, ſouhaiter qu'une Fille,
Qui vit, preſque en naiſſant, éteindre ſa Famille;

Qui, dans l'obſcurité nourriſſant ſa douleur,
S'eſt fait une vertu conforme à ſon malheur;
Paſſe ſubitement, de cette nuit profonde,
Dans un rang qui l'expoſe aux yeux de tout le monde;
Dont je n'ai pû de loin ſoutenir la clarté,
Et dont une autre, enfin, remplit la Majeſté?

NÉRON.

Je vous ai déja dit que je la répudie;
Ayez moins de frayeur, ou moins de modeſtie.
N'accuſez point ici mon choix d'aveuglement;
Je vous répons de vous, conſentez ſeulement.
Du ſang dont vous ſortez rappellez la mémoire,
Et ne préférez point à la ſolide gloire
Des honneurs dont Céſar prétend vous revêtir,
La gloire d'un refus, ſujet au repentir.

JUNIE.

Le Ciel connoît, Seigneur, le fond de ma penſée;
Je ne me flatte point d'une gloire inſenſée;
Je ſai de vos préſens meſurer la grandeur.
Mais, plus ce rang ſur moi répandroit de ſplendeur,
Plus il me feroit honte, & mettroit en lumière
Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière.

NÉRON.

C'eſt de ſes intérêts prendre beaucoup de ſoin,
Madame, & l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flattons point, & laiſſons le myſtère.
La Sœur vous touche ici beaucoup moins que le Frère;
Et pour Britannicus...

JUNIE.

Il a sû me toucher,
Seigneur, & je n'ai point prétendu m'en cacher.
Cette sincérité, sans doute, est peu discrette;
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète.
Absente de la Cour, je n'ai pas dû penser,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.
J'aime Britannicus; je lui fus destinée
Quand l'Empire devoit suivre son Hyménée.
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, son Palais deserté,
La fuite d'une Cour que sa chûte a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs;
Vos jours, toujours sereins, coulent dans les plaisirs;
L'Empire en est pour vous l'inépuisable source;
Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'Univers, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,
Il ne voit, dans son sort, que moi qui s'intéresse;
Et n'a pour tout plaisir, Seigneur, que quelques pleurs,
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NÉRON.

Et ce sont ces plaisirs & ces pleurs, que j'envie,
Que tout autre que lui me payeroit de sa vie:
Mais je garde à ce Prince un traitement plus doux.
Madame, il va bien-tôt paroître devant vous.

JUNIE.

Ah, Seigneur, vos vertus m'ont toujours raſſûrée.

NÉRON.

Je pouvois de ces lieux lui défendre l'entrée;
Mais, Madame, je veux prévenir le danger
Où ſon reſſentiment le pourroit engager.
Je ne veux point le perdre; il vaut mieux que lui-même
Entende ſon arrêt de la bouche qu'il aime.
Si ſes jours vous ſont chers, éloignez-le de vous,
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De ſon banniſſement prenez ſur vous l'offenſe;
Et, ſoit par vos diſcours, ſoit par votre ſilence,
Du moins, par vos froideurs, faites-lui concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ſes vœux & ſon eſpoir.

JUNIE.

Moi, que je lui prononce un arrêt ſi ſévère!
Ma bouche mille fois lui jura le contraire.
Quand même juſques-là je pourrois me trahir,
Mes yeux lui défendront, Seigneur, de m'obéir.

NÉRON.

Caché près de ces lieux, je vous verrai, Madame.
Renfermez votre amour dans le fond de votre ame;
Vous n'aurez point pour moi de langages ſecrets:
J'entendrai des regards que vous croirez muets;
Et ſa perte ſera l'infaillible ſalaire
D'un geſte ou d'un ſoupir échappé pour lui plaire.

JUNIE.

Hélas, si j'ose encor former quelques souhaits!
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais.

SCENE IV.

NERON, JUNIE, NARCISSE.

NARCISSE.

BRitannicus, Seigneur, demande la Princesse;
Il approche.

NÉRON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah, Seigneur!

NÉRON.

Je vous laisse.
Sa fortune dépend de vous plus que de moi.
Madame, en le voyant, songez que je vous voi.

SCENE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

AH, cher Narcisse, cours au-devant de ton Maître,
Di-lui... Je suis perdue, & je le voi paroître.

SCENE VI.

JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

MAdame, quel bonheur me rapproche de vous ?
Quoi, je puis donc jouir d'un entretien ſi doux ?
Mais, parmi ce plaiſir, quel chagrin vous dévore ?
Hélas, puis-je eſpérer de vous revoir encore !
Faut-il que je dérobe, avec mille détours,
Un bonheur que vos yeux m'accordoient tous les jours ?
Quelle nuit ! Quel réveil ! Vos pleurs, votre préſence,
N'ont point de ces cruels deſarmé l'inſolence ?
Que faiſoit votre Amant ? Quel Démon envieux
M'a refuſé l'honneur de mourir à vos yeux ?
Hélas, dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
M'avez-vous, en ſecret, adreſſé quelque plainte ?
Ma Princeſſe, avez-vous daigné me ſouhaiter ?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter ?
Vous ne me dites rien ? Quel accueil ! Quelle glace !
Eſt-ce ainſi que vos yeux conſolent ma diſgrace ?
Parlez. Nous ſommes ſeuls. Notre Ennemi trompé,
Tandis que je vous parle, eſt ailleurs occupé.
Ménageons les momens de cette heureuſe abſence.

JUNIE.

Vous êtes en des lieux tout pleins de ſa puiſſance :
Ces murs même, Seigneur, peuvent avoir des yeux ;
Et jamais l'Empereur n'eſt abſent de ces lieux.

BRITANNICUS.

Et depuis quand, Madame, êtes-vous ſi craintive ?
Quoi, déja votre amour ſouffre qu'on le captive ?
Qu'eſt devenu ce cœur, qui me juroit toujours
De faire à Néron même envier nos amours ?
Mais banniſſez, Madame, une inutile crainte.
La foi dans tous les cœurs n'eſt pas encore éteinte.
Chacun ſemble des yeux approuver mon courroux ;
La Mère de Néron ſe déclare pour nous.
Rome, de ſa conduite elle-même offenſée...

JUNIE.

Ah, Seigneur, vous parlez contre votre penſée !
Vous-même, vous m'avez avoué mille fois,
Que Rome le louoit d'une commune voix :
Toujours à ſa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute, la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS.

Ce diſcours me ſurprend, il le faut avouer.
Je ne vous cherchois pas pour l'entendre louer.
Quoi, pour vous confier la douleur qui m'accable,
A peine je dérobe un moment favorable ;
Et ce moment ſi cher, Madame, eſt conſumé
A louer l'Ennemi dont je ſuis opprimé.
Qui vous rend à vous-même en un jour ſi contraire ?
Quoi, même vos regards ont appris à ſe taire ?
Que vois-je ? Vous craignez de rencontrer mes yeux ?
Néron vous plairoit-il ? Vous ſerois-je odieux ?

Ah, si je le croyois!.. Au nom des Dieux, Madame,
Eclaircissez le trouble où vous jettez mon ame.
Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir?

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, l'Empereur va venir.

BRITANNICUS.

Après ce coup, Narcisse, à quoi dois-je m'attendre?

SCENE VII.

NERON, JUNIE, NARCISSE.

NÉRON.

MAdame...

JUNIE.

Non, Seigneur, je ne puis rien entendre.
Vous êtes obéï. Laissez couler du moins
Des larmes, dont ses yeux ne seront pas témoins.

SCENE VIII.

NERON, NARCISSE.

NÉRON.

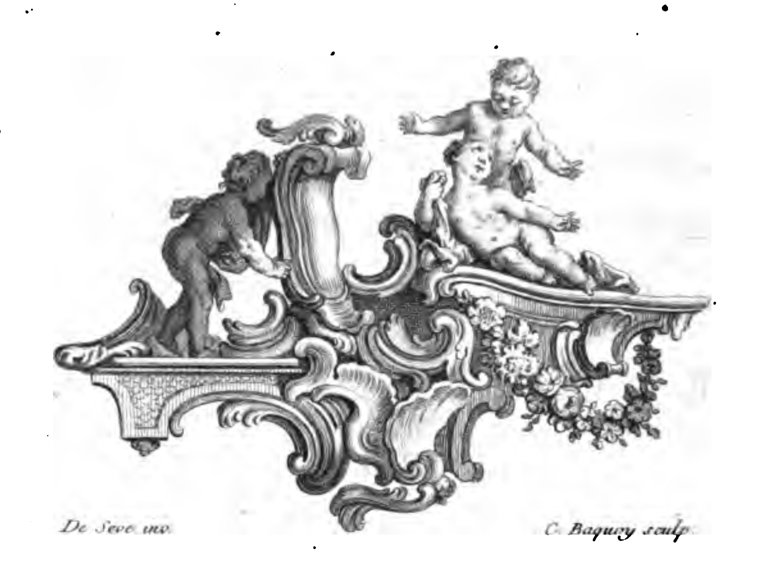
HE bien, de leur amour tu vois la violence,
Narcisse, elle a paru jusques dans son silence?
Elle aime mon Rival, je ne puis l'ignorer;
Mais je mettrai ma joie à le desespérer.

Je me fais de ſa peine une image charmante;
Et je l'ai vû douter du cœur de ſon Amante.
Je la ſuis. Mon Rival t'attend pour éclater.
Par de nouveaux ſoupçons, va, cours le tourmenter;
Et, tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fai-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE *ſeul.*

La Fortune t'appelle une ſeconde fois,
Narciſſe; voudrois-tu réſiſter à ſa voix?
Suivons juſques au bout ſes ordres favorables;
Et, pour nous rendre heureux, perdons les miſérables.

Fin du ſecond Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

PAllas obéïra, Seigneur.

NÉRON.

Et de quel œil
Ma Mère a-t-elle vû confondre ſon orgueil ?

BURRHUS.

Ne doutez point, Seigneur, que ce coup ne la frappe ;
Qu'en reproches bien-tôt ſa douleur ne s'échappe.
Ses tranſports, dès long-tems, commencent d'éclater ;
A d'inutiles cris puiſſent-ils s'arrêter !

NÉRON.

Quoi, de quelque deſſein la croyez-vous capable ?

BURRHUS.

Agrippine, Seigneur, eſt toujours redoutable.
Rome, & tous vos ſoldats révèrent ſes Ayeux ;
Germanicus ſon Père eſt préſent à leurs yeux.
Elle ſait ſon pouvoir ; vous ſavez ſon courage ;
Et ce qui me la fait redouter davantage,
C'eſt que vous appuyez vous-même ſon courroux,
Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NÉRON.

Moi, Burrhus ?

BURRHUS.

Cet amour, Seigneur, qui vous poſſede . . .

NÉRON.

Je vous entens, Burrhus, le mal eſt ſans remède.
Mon cœur s'en eſt plus dit que vous ne m'en direz;
Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS.

Vous vous le figurez,
Seigneur; & ſatisfait de quelque réſiſtance,
Vous redoutez un mal foible dans ſa naiſſance.
Mais ſi dans ſon devoir votre cœur affermi
Vouloit ne point s'entendre avec ſon ennemi;
Si de vos premiers ans vous conſultiez la gloire;
Si vous daigniez, Seigneur, rappeller la mémoire
Des vertus d'Octavie, indignes de ce prix,
Et de ſon chaſte amour vainqueur de vos mépris;
Sur-tout, ſi de Junie évitant la préſence,
Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'abſence,
Croyez-moi, quelque amour qui ſemble vous charmer,
On n'aime point, Seigneur, ſi l'on ne veut aimer.

NÉRON.

Je vous croirai, Burrhus, lorſque, dans les allarmes,
Il faudra ſoutenir la gloire de nos armes;
Ou, lorſque plus tranquille, aſſis dans le Sénat,
Il faudra décider du deſtin de l'Etat,
Je m'en repoſerai ſur votre expérience.
Mais, croyez-moi, l'Amour eſt une autre ſcience,

Burrhus ; & je ferois quelque difficulté
D'abaiſſer juſques-là votre ſévérité.
Adieu. Je ſouffre trop éloigné de Junie.

SCENE II.

BURRHUS *ſeul.*

ENfin, Burrhus, Néron découvre ſon génie.
Cette férocité que tu croyois fléchir,
De tes foibles liens eſt prête à s'affranchir.
En quels excès peut-être elle va ſe répandre !
O Dieux, en ce malheur quel conſeil dois-je prendre ?
Sénèque, dont les ſoins me devroient ſoulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
Mais quoi ? Si d'Agrippine excitant la tendreſſe,
Je pouvois... La voici, mon bonheur me l'adreſſe.

SCENE III.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

AGRIPPINE.

HE bien, je me trompois, Burrhus, dans mes ſoupçons ?
Et vous vous ſignalez par d'illuſtres leçons.
On exile Pallas, dont le crime, peut-être,
Eſt d'avoir à l'Empire élevé votre Maître.
Vous le ſavez trop bien. Jamais, ſans ſes avis,
Claude qu'il gouvernoit n'eût adopté mon Fils.

Que dis-je ? A ſon Epouſe on donne une Rivale ;
On affranchit Néron de la foi conjugale :
Digne emploi d'un Miniſtre, ennemi des Flatteurs,
Choiſi pour mettre un frein à ſes jeunes ardeurs,
De les flatter lui-même, & nourrir dans ſon ame
Le mépris de ſa Mère, & l'oubli de ſa Femme !

BURRHUS.

Madame, juſqu'ici c'eſt trop tôt m'accuſer.
L'Empereur n'a rien fait qu'on ne puiſſe excuſer.
N'imputez qu'à Pallas un exil néceſſaire.
Son orgueil, dès long-tems, exigeoit ce ſalaire ;
Et l'Empereur ne fait qu'accomplir à regret
Ce que toute la Cour demandoit en ſecret.
Le reſte eſt un malheur qui n'eſt point ſans reſſource.
Des larmes d'Octavie on peut tarir la ſource :
Mais calmez vos tranſports. Par un chemin plus doux,
Vous lui pourrez plûtôt ramener ſon Epoux.
Les menaces, les cris le rendront plus farouche.

AGRIPPINE.

Ah, l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
Je vois que mon ſilence irrite vos dédains ;
Et c'eſt trop reſpecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine ;
Le Ciel m'en laiſſe aſſez pour venger ma ruine.
Le Fils de Claudius commence à reſſentir
Des crimes, dont je n'ai que le ſeul repentir.
J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'Armée ;
Plaindre aux yeux des ſoldats ſon enfance opprimée ;
Leur

Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.
On verra d'un côté le Fils d'un Empereur,
Redemandant la foi jurée à sa Famille,
Et de Germanicus on entendra la Fille;
De l'autre, l'on verra le Fils d'Enobarbus,
Appuyé de Sénèque, & du Tribun Burrhus,
Qui tous deux de l'exil rappellés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'Autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit;
On saura les chemins par où je l'ai conduit.
Pour rendre sa Puissance & la vôtre odieuses,
J'avoûrai les rumeurs les plus injurieuses.
Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même...

BURRHUS.

Madame, ils ne vous croiront pas.
Ils sauront récuser l'injuste stratagême
D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.
Pour moi, qui le premier secondai vos desseins,
Qui fis même jurer l'Armée entre ses mains,
Je ne me repens point de ce zèle sincère:
Madame, c'est un Fils qui succède à son Père.
En adoptant Néron, Claudius par son choix
De son Fils & du vôtre a confondu les droits.
Rome l'a pû choisir. Ainsi, sans être injuste,
Elle choisit Tibère adopté par Auguste;
Et le jeune Agrippa, de son sang descendu,
Se vit exclus d'un rang vainement prétendu.

Sur tant de fondemens sa puissance établie,
Par vous-même aujourd'hui ne peut être affoiblie;
Et, s'il m'écoute encor, Madame, sa bonté
Vous en fera bien-tôt perdre la volonté.
J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

SCENE IV.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

DAns quel emportement la douleur vous engage,
Madame! L'Empereur puisse-t-il l'ignorer!

AGRIPPINE.

Ah, lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer!

ALBINE.

Madame, au nom des Dieux, cachez votre colère.
Quoi, pour les intérêts de la Sœur ou du Frère,
Faut-il sacrifier le repos de vos jours?
Contraindrez-vous César jusques dans ses amours?

AGRIPPINE.

Quoi, tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,
Albine? C'est à moi qu'on donne une Rivale.
Bien-tôt, si je ne romps ce funeste lien,
Ma place est occupée, & je ne suis plus rien.
Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,
Inutile à la Cour, en étoit ignorée.
Les graces, les honneurs par moi seule versés,
M'attiroient des Mortels les vœux intéressés.

Une autre de César a ſurpris la tendreſſe;
Elle aura le pouvoir d'Epouſe & de Maîtreſſe.
Le fruit de tant de ſoins, la pompe des Céſars,
Tout deviendra le prix d'un ſeul de ſes regards.
Que dis-je? L'on m'évite, & déja délaiſſée...
Ah, je ne puis, Albine, en ſouffrir la penſée!
Quand je devrois du Ciel hâter l'Arrêt fatal,
Néron, l'ingrat Néron.... Mais voici ſon Rival.

SCENE V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE.

BRITANNICUS.

NOs ennemis communs ne ſont pas invincibles,
Madame; nos malheurs trouvent des cœurs ſenſibles.
Vos amis & les miens, juſqu'alors ſi ſecrets,
Tandis que nous perdions le tems en vains regrets,
Animés du courroux qu'allume l'injuſtice,
Viennent de confier leur douleur à Narciſſe.
Néron n'eſt pas encor tranquille poſſeſſeur
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma Sœur.
Si vous êtes toujours ſenſible à ſon injure,
On peut dans ſon devoir ramener le Parjure.
La moitié du Sénat s'intéreſſe pour nous;
Sylla, Piſon, Plautus...

AGRIPPINE.

Prince, que dites-vous?

Sylla, Pison, Plautus, les chefs de la Noblesse!

BRITANNICUS.

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse;
Et que votre courroux tremblant, irrésolu,
Craint déja d'obtenir tout ce qu'il a voulu.
Non, vous avez trop bien établi ma disgrace;
D'aucun Ami pour moi ne redoutez l'audace:
Il ne m'en reste plus; & vos soins trop prudens
Les ont tous écartés, ou séduits dès long-tems.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance;
Notre salut dépend de notre intelligence.
J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis,
Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.
Le coupable Néron fuit en vain ma colère.
Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa Mère.
J'essairai, tour-à-tour, la force & la douceur;
Ou moi-même, avec moi conduisant votre Sœur,
J'irai semer par-tout ma crainte & ses allarmes,
Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.
Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts.
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

SCENE VI.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

NE m'as-tu pas flatté d'une fausse espérance ?
Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,
Narcisse ?

NARCISSE.

Oui. Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux
Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.
Sortons. Qu'attendez-vous ?

BRITANNICUS.

Ce que j'attens, Narcisse ?
Hélas !

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si, par ton artifice,
Je pouvois revoir . . .

NARCISSE.

Qui ?

BRITANNICUS.

J'en rougis. Mais, enfin,
D'un cœur moins agité j'attendrois mon destin.

NARCISSE.

Après tous mes discours vous la croyez fidelle ?

BRITANNICUS.

Non, je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle,

Digne de mon courroux. Mais je ſens, malgré moi,
Que je ne le crois pas autant que je le doi.
Dans ſes égaremens mon cœur opiniâtre,
Lui prête des raiſons, l'excuſe, l'idolâtre.
Je voudrois vaincre enfin mon incrédulité.
Je la voudrois haïr avec tranquillité;
Et qui croira qu'un cœur, ſi grand en apparence,
D'une infidèle Cour ennemi dès l'enfance,
Renonce à tant de gloire; &, dès le premier jour,
Trame une perfidie inouie à la Cour?

NARCISSE.

Et qui ſait ſi l'ingrate, en ſa longue retraite,
N'a point de l'Empereur médité la défaite?
Trop ſûre que ſes yeux ne pouvoient ſe cacher,
Peut-être elle fuyoit pour ſe faire chercher;
Pour exciter Néron par la gloire pénible
De vaincre une fierté juſqu'alors invincible.

BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir?

NARCISSE.

Seigneur, en ce moment,
Elle reçoit les vœux de ſon nouvel Amant.

BRITANNICUS.

Hé bien, Narciſſe, allons! Mais que vois-je? C'eſt elle.

NARCISSE *à part.*

Ah, Dieux! A l'Empereur portons cette nouvelle.

SCENE VII.

JUNIE, BRITANNICUS.

JUNIE.

RÉtirez-vous, Seigneur, & fuyez un courroux
Que ma persévérance allume contre vous.
Néron est irrité. Je me suis échappée,
Tandis qu'à l'arrêter sa Mère est occupée.
Adieu. Réservez-vous, sans blesser mon amour,
Au plaisir de me voir justifier un jour.
Votre image, sans cesse, est présente à mon ame.
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entens, Madame.
Vous voulez que ma fuite assure vos desirs;
Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs.
Sans doute, en me voyant, une pudeur secrette
Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiette.
Hé bien, il faut partir.

JUNIE.

Seigneur sans m'imputer...

BRITANNICUS.

Ah, vous deviez du moins plus longtems disputer!
Je ne murmure point qu'une amitié commune
Se range du parti que flatte la Fortune;
Que l'éclat d'un Empire ait pû vous éblouir;
Qu'aux dépens de ma Sœur vous en vouliez jouir;

Mais que de ces grandeurs comme une autre occupée,
Vous m'en ayez paru si long-tems detrompée;
Non, je l'avoue encor, mon cœur desespéré
Contre ce seul malheur n'étoit point préparé.
J'ai vû sur ma ruine élever l'injustice.
De mes persécuteurs j'ai vû le Ciel complice.
Tant d'horreurs n'avoient point épuisé son courroux,
Madame. Il me restoit d'être oublié de vous.

JUNIE.

Dans un tems plus heureux, ma juste impatience
Vous feroit repentir de votre défiance.
Mais Néron vous menace. En ce pressant danger,
Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous affliger.
Allez, rassurez-vous, & cessez de vous plaindre;
Néron nous écoutoit, & m'ordonnoit de feindre.

BRITANNICUS.

Quoi? Le cruel...

JUNIE.

Témoin de tout notre entretien,
D'un visage sévère examinoit le mien,
Prêt à faire sur vous éclater la vengeance
D'un geste confident de notre intelligence.

BRITANNICUS.

Néron nous écoutoit, Madame! Mais, hélas!
Vos yeux auroient pû feindre, & ne m'abuser pas.
Ils pouvoient me nommer l'auteur de cet outrage.
L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage?

De

De quel trouble un regard pouvoit me préſerver ?
Il falloit . . .

JUNIE.

Il falloit me taire, & vous ſauver.
Combien de fois, hélas, puiſqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de ſon deſordre alloit-il vous inſtruire !
De combien de ſoupirs interrompant le cours,
Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours !
Quel tourment de ſe taire, en voyant ce qu'on aime !
De l'entendre gémir, de l'affliger ſoi-même,
Lorſque par un regard on peut le conſoler !
Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler !
Ah, dans ce ſouvenir inquiète, troublée,
Je ne me ſentois pas aſſez diſſimulée,
De mon front effrayé je craignois la pâleur.
Je trouvois mes regards trop pleins de ma douleur.
Sans ceſſe il me ſembloit que Néron en colère
Me venoit reprocher trop de ſoin de vous plaire.
Je craignois mon amour vainement renfermé ;
Enfin, j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.
Hélas, pour ſon bonheur, Seigneur, & pour le nôtre,
Il n'eſt que trop inſtruit de mon cœur & du vôtre.
Allez, encore un coup, cachez-vous à ſes yeux.
Mon cœur plus à loiſir vous éclaircira mieux.
De mille autres ſecrets j'aurois compte à vous rendre,

BRITANNICUS,

Ah, n'en voilà que trop ! C'eſt trop me faire entendre,

Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.
Et ſavez-vous pour moi tout ce que vous quittez?
(*ſe jettant aux pieds de Junie.*)
Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche?

JUNIE.

Que faites-vous? Hélas, votre Rival s'approche!

SCENE VIII.

NERON, BRITANNICUS, JUNIE.

NÉRON.

PRince, continuez des tranſports ſi charmans.
Je conçois vos bontés par ſes remercimens,
Madame; à vos genoux, je viens de le ſurprendre.
Mais il auroit auſſi quelque grace à me rendre;
Ce lieu le favoriſe, & je vous y retiens
Pour lui faciliter de ſi doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ſes pieds ma douleur ou ma joie,
Par-tout où ſa bonté conſent que je la voie;
Et l'aſpect de ces lieux, où vous la retenez,
N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

NÉRON.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertiſſe,
Qu'il faut qu'on me reſpecte, & que l'on m'obéïſſe?

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas vûs l'un & l'autre élever,
Moi, pour vous obéïr, & vous, pour me braver;

Et ne s'attendoient pas, lorſqu'ils nous virent naître,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.

NÉRON.

Ainſi par le deſtin nos vœux ſont traverſés;
J'obéïſſois alors, & vous obéïſſez.
Si vous n'avez appris à vous laiſſer conduire,
Vous êtes jeune encore, & l'on peut vous inſtruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en inſtruira?

NÉRON.

Tout l'Empire à la fois,
Rome...

BRITANNICUS.

Rome met-elle au nombre de vos droits,
Tout ce qu'a de cruel l'injuſtice & la force,
Les empriſonnemens, le rapt, & le divorce?

NÉRON.

Rome ne porte point ſes regards curieux
Juſques dans des ſecrets que je cache à ſes yeux.
Imitez ſon reſpect.

BRITANNICUS.

On ſait ce qu'elle en penſe.

NÉRON.

Elle ſe taît du moins, imitez ſon ſilence.

BRITANNICUS.

Ainſi Néron commence à ne ſe plus forcer.

NÉRON.

Néron de vos diſcours commence à ſe laſſer.

BRITANNICUS.

Chacun devoit bénir le bonheur de ſon regne.

NÉRON.

Heureux ou malheureux, il ſuffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS.

Je connois mal Junie, ou de tels ſentimens
Ne mériteront pas ſes applaudiſſemens.

NÉRON.

Du moins, ſi je ne ſai le ſecret de lui plaire,
Je ſai l'art de punir un Rival téméraire.

BRITANNICUS.

Pour moi, quelque péril qui me puiſſe accabler,
Sa ſeule inimitié peut me faire trembler.

NÉRON.

Souhaitez-la. C'eſt tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS.

Le bonheur de lui plaire eſt le ſeul où j'aſpire.

NÉRON.

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS.

Je ne ſai pas du moins épier ſes diſcours.
Je la laiſſe expliquer ſur tout ce qui me touche;
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NÉRON.

Je vous entens. Hé bien, Gardes.

JUNIE.

Que faites-vous?
C'eſt votre Frère. Hélas, c'eſt un amant jaloux!

Seigneur, mille malheurs perſécutent ſa vie :
Ah, ſon bonheur peut-il exciter votre envie !
Souffrez que de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux, & me dérobe aux ſiens.
Ma fuite arrêtera vos diſcordes fatales ;
Seigneur, j'irai remplir le nombre des Veſtales.
Ne lui diſputez plus mes vœux infortunés ;
Souffrez que les Dieux ſeuls en ſoient importunés.

NÉRON.

L'entrepriſe, Madame, eſt étrange & ſoudaine.
Dans ſon appartement, Gardes, qu'on la remène.
Gardez Britannicus dans celui de ſa Sœur.

BRITANNICUS.

C'eſt ainſi que Néron ſait diſputer un cœur.

JUNIE.

Prince, ſans l'irriter, cédons à cet orage.

NÉRON.

Gardes, obéïſſez ſans tarder davantage.

SCENE IX.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

QUE vois-je ? O Ciel !

NÉRON *ſans voir Burrhus.*

Ainſi leurs feux ſont redoublés.
Je reconnois la main qui les a raſſemblés.

Agrippine ne s'est présentée à ma vûe,
Ne s'est dans ses discours si long-tems étendue,
Que pour faire jouer ce ressort odieux.
Qu'on sache si ma Mère est encore en ces lieux.
Burrhus, dans ce Palais je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de sa Garde on lui donne la mienne.

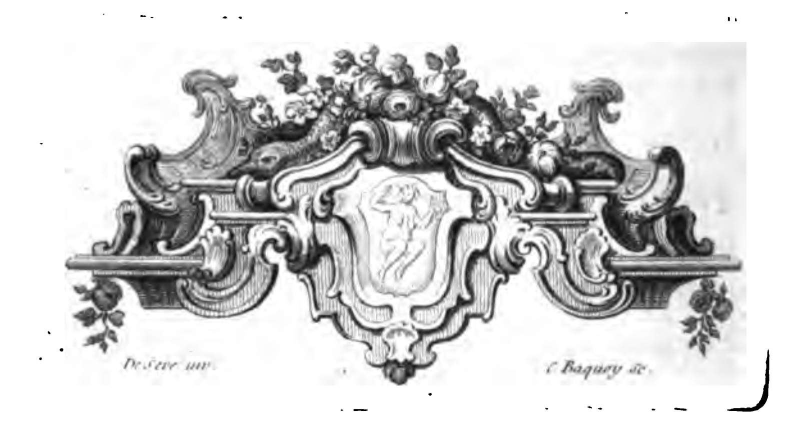
BURRHUS.

Quoi, Seigneur, sans l'ouir? Une Mère?

NÉRON.

Arrêtez.
J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez.
Mais, depuis quelques jours, tout ce que je desire
Trouve en vous un Censeur prêt à me contredire.
Répondez-m'en, vous dis-je; ou, sur votre refus,
D'autres me répondront & d'elle, & de Burrhus.

Fin du troisième Acte.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS.

BURRHUS.

OUi, Madame, à loisir vous pourrez vous défendre.
César lui-même ici consent de vous entendre.
Si son ordre au Palais vous a fait retenir,
C'est peut-être à dessein de vous entretenir.
Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée.
Préparez-vous plûtôt à lui tendre les bras.
Défendez-vous, Madame, & ne l'accusez pas.
Vous voyez, c'est lui seul que la Cour envisage.
Quoiqu'il soit votre Fils, & même votre ouvrage,
Il est votre Empereur. Vous êtes, comme nous,
Sujette à ce pouvoir qu'il a reçû de vous.
Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,
La Cour autour de vous, ou s'écarte, ou s'empresse.
C'est son appui qu'on cherche, en cherchant votre appui.
Mais voici l'Empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on me laisse avec lui.

SCENE II.

NERON, AGRIPPINE.

AGRIPPINE *s'asséyant.*

APprochez-vous, Néron, & prenez votre place,
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse,
J'ignore de quel crime on a pû me noircir,
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous regnez. Vous savez combien votre naissance
Entre l'Empire & vous avoit mis de distance.
Les droits de mes Ayeux, que Rome a consacrés,
Etoient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la Mère condamnée
Laissa de Claudius disputer l'Hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses Affranchis mandièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au Trône, où je serois placée.
Je fléchis mon orgueil, j'allai prier Pallas.
Son Maître chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa Nièce
L'amour, où je voulois amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux,
Ecartoit Claudius d'un lit incestueux.
Il n'osoit épouser la fille de son Frère.
Le Sénat fut séduit. Une Loi moins sévère

Mit

Mit Claude dans mon lit, & Rome à mes genoux.
C'étoit beaucoup pour moi, ce n'étoit rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa Famille.
Je vous nommai son Gendre, & vous donnai sa Fille.
Silanus, qui l'aimoit, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'étoit rien encore. Eussiez-vous pû prétendre
Qu'un jour Claude à son Fils dût préférer son Gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours:
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appella Néron, & du Pouvoir suprême,
Voulut, avant le tems, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappellant le passé,
Découvrit mon dessein, déja trop avancé;
Que de Britannicus la disgrace future
Des amis de son Père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus séditieux.
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Eloigna de son Fils tous ceux de qui le zèle
Engagé, dès long-tems, à suivre son destin,
Pouvoit du Trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus. Je choisis moi-même, dans ma suite,
Ceux à qui je voulois qu'on livrât sa conduite.
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.
Je fus sourde à la brigue, & crus la Renommée.
J'appellai de l'exil, je tirai de l'Armée

Et ce même Sénèque, & ce même Burrhus,
Qui depuis .... Rome alors estimoit leurs vertus.
De Claude, en même tems, épuisant les richesses,
Ma main, sous votre nom, répandoit ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiroient les cœurs du Peuple & des Soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisoient en vous Germanicus mon Père.
Cependant Claudius panchoit vers son déclin.
Ses yeux, long-tems fermés, s'ouvrirent à la fin.
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son Fils échapper quelque plainte;
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses Gardes, son Palais, son Lit m'étoient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse;
Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
De son Fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte;
Et tandis que Burrhus alloit secrettement
De l'Armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp conduit sous mes auspices,
Dans Rome les Autels fumoient de sacrifices;
Par mes ordres trompeurs tout le Peuple excité,
Du Prince déja mort demandoit la santé.
Enfin des Légions l'entière obéissance
Ayant de votre Empire affermi la Puissance,

On vit Claude ; & le Peuple, étonné de ſon ſort,
Apprit en même tems votre regne & ſa mort.
C'eſt le ſincère aveu que je voulois vous faire.
Voilà tous mes forfaits. En voici le ſalaire.
Du fruit de tant de ſoins à peine jouiſſant,
En avez-vous ſix mois paru reconnoiſſant,
Que laſſé d'un reſpect, qui vous gênoit peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connoître.
J'ai vû Burrhus, Sénèque, aigriſſant vos ſoupçons,
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre ſcience.
J'ai vû favoriſer de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaiſirs flatteurs reſpectueux.
Et lorſque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raiſon de tant d'injures,
Seul recours d'un ingrat qui ſe voit confondu,
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre Frère ;
Ils ſe flattent tous deux du choix de votre Mère ;
Que faites-vous ? Junie enlevée à la Cour
Devient, en une nuit, l'objet de votre amour.
Je vois de votre cœur Octavie effacée,
Prête à ſortir du lit où je l'avois placée.
Je vois Pallas banni, votre Frère arrêté ;
Vous attentez enfin juſqu'à ma liberté ;
Burrhus oſe ſur moi porter ſes mains hardies ;
Et lorſque, convaincu de tant de perfidies,

Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'eſt vous qui m'ordonnez de me juſtifier.

NÉRON.

Je me ſouviens toujours que je vous dois l'Empire.
Et, ſans vous fatiguer du ſoin de le redire,
Votre bonté, Madame, avec tranquillité
Pouvoit ſe repoſer ſur ma fidélité.
Auſſi-bien, ces ſoupçons, ces plaintes aſſidues,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues,
Que jadis (j'oſe ici vous le dire entre nous)
Vous n'aviez, ſous mon nom, travaillé que pour vous.
Tant d'honneurs, diſoient-ils, *& tant de déférences*
Sont-ce de ſes bienfaits de foibles récompenſes?
Quel crime a donc commis ce Fils tant condamné?
Eſt-ce pour obéir qu'elle l'a couronné?
N'eſt-il de ſon pouvoir que le dépoſitaire?
Non, que ſi juſques-là j'avois pû vous complaire,
Je n'euſſe pris plaiſir, Madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris ſembloient redemander.
Mais Rome veut un Maître, & non une Maîtreſſe.
Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma foibleſſe.
Le Sénat, chaque jour, & le Peuple irrités
De s'oüir par ma voix dicter vos volontés,
Publioient qu'en mourant Claude, avec ſa puiſſance,
M'avoit encor laiſſé ſa ſimple obéïſſance.
Vous avez vû, cent fois, nos Soldats en courroux
Porter, en murmurant, leurs Aigles devant vous;

Honteux de rabaiſſer, par cet indigne uſage,
Les Héros dont encore elles portent l'image.
Toute autre ſe ſeroit rendue à leurs diſcours:
Mais, ſi vous ne regnez, vous vous plaignez toujours.
Avec Britannicus contre moi réunie,
Vous le fortifiez du parti de Junie;
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et lorſque, malgré moi, j'aſſûre mon repos,
On vous voit de colère & de haine animée.
Vous voulez préſenter mon Rival à l'Armée.
Déja juſques au Camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moi, le faire Empereur? Ingrat, l'avez-vous crû?
Quel ſeroit mon deſſein? Qu'aurois-je pû prétendre?
Quels honneurs dans ſa Cour, quel rang pourrois-je attendre?
Ah, ſi ſous votre Empire on ne m'épargne pas,
Si mes Accuſateurs obſervent tous mes pas,
Si de leur Empereur ils pourſuivent la Mère,
Que ferois-je au milieu d'une Cour étrangère?
Ils me reprocheroient, non des cris impuiſſans,
Des deſſeins étouffés auſſi-tôt que naiſſans;
Mais des crimes pour vous commis à votre vûe,
Et dont je ne ſerois que trop tôt convaincue.
Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours:
Vous êtes un Ingrat, vous le fûtes toujours.
Dès vos plus jeunes ans, mes ſoins & mes tendreſſes
N'ont arraché de vous que de feintes careſſes.

Rien ne vous a pû vaincre, & votre dureté
Auroit dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse ! Et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune ?
Je n'ai qu'un Fils. O Ciel, qui m'entens aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui ?
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue.
J'ai vaincu ses mépris, j'ai détourné ma vûe
Des malheurs qui dès lors me furent annoncés.
J'ai fait ce que j'ai pû. Vous regnez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie;
Pourvû que par ma mort tout le Peuple irrité,
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON.

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse ?

AGRIPPINE.

De mes Accusateurs qu'on punisse l'audace;
Que de Britannicus on calme le courroux;
Que Junie, à son choix, puisse prendre un Epoux;
Qu'ils soient libres tous deux, & que Pallas demeure;
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure;
(*appercevant Burrhus dans le fond du Théatre.*)
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON.

Oui, Madame, je veux que ma reconnoissance
Desormais dans les cœurs grave votre puissance;

Et je bénis déja cette heureuſe froideur,
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il ſuffit, je l'oublie.
Avec Britannicus je me réconcilie;
Et quant à cet amour qui nous a ſéparés,
Je vous fais notre arbitre, & vous nous jugerez.
Allez donc, & portez cette joie à mon Frère.
Gardes, qu'on obéïſſe aux ordres de ma Mère.

SCENE III.

NERON, BURRHUS.

BURRHUS.

QUe cette paix, Seigneur, & ces embraſſemens
Vont offrir à mes yeux des ſpectacles charmans!
Vous ſavez ſi jamais ma voix lui fut contraire;
Si de ſon amitié j'ai voulu vous diſtraire,
Et ſi j'ai mérité cet injuſte courroux.

NÉRON.

Je ne vous flatte point, je me plaignois de vous,
Burrhus, je vous ai crûs tous deux d'intelligence.
Mais ſon inimitié vous rend ma confiance.
Elle ſe hâte trop, Burrhus, de triompher.
J'embraſſe mon Rival, mais c'eſt pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoi, Seigneur!

NÉRON.

C'en eſt trop. Il faut que ſa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.

Tant qu'il reſpirera je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi;
Et je ne prétens pas que ſa coupable audace
Une ſeconde fois lui promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bien-tôt pleurer Britannicus.

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce deſſein vous inſpire l'envie?

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma ſûreté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoi que vous diſiez, cet horrible deſſein
Ne fut jamais, Seigneur, conçu dans votre ſein.

NÉRON.

Burrhus!

BURRHUS.

De votre bouche, ô Ciel! puis-je l'apprendre?
Vous-même, ſans frémir, avez-vous pû l'entendre?
Songez-vous dans quel ſang vous allez vous baigner?
Néron dans tous les cœurs eſt-il las de regner?
Que dira-t-on de vous? Quelle eſt votre penſée?

NÉRON.

Quoi, toujours enchaîné de ma gloire paſſée,
J'aurai devant les yeux je ne ſai quel Amour,
Que le haſard nous donne & nous ôte en un jour?

Soumis

Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,
Suis-je leur Empereur seulement pour leur plaire ?

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus.
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos Flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime.
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses Amis tout prêts à prendre sa querelle.
Ces Vengeurs trouveront de nouveaux Défenseurs,
Qui, même après leur mort, auront des successeurs.
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'Univers, il vous faudra tout craindre ;
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah, de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence ?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés ?
Dans quel repos, ô Ciel ! les avez-vous coulés ?
Quel plaisir de penser & de dire en vous-même :
Par tout, en ce moment, on me bénit, on m'aime.

On ne voit point le Peuple à mon nom s'alarmer ;
Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer ;
Leur ſombre inimitié ne fuit point mon viſage ;
Je vois voler par-tout les cœurs à mon paſſage !
Tels étoient vos plaiſirs. Quel changement, ô Dieux !
Le ſang le plus abject vous étoit précieux.
Un jour, il m'en ſouvient, le Senat équitable
Vous preſſoit de ſouſcrire à la mort d'un coupable :
Vous réſiſtiez, Seigneur, à leur ſévérité,
Votre cœur s'accuſoit de trop de cruauté ;
Et, plaignant les malheurs attachés à l'Empire,
Je voudrois, diſiez-vous, *ne ſavoir pas écrire.*
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vûe & la douleur.
On ne me verra point ſurvivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action ſi noire.
(*ſe jettant aux pieds de Néron.*)
Me voilà prêt, Seigneur. Avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut conſentir.
Appellez les cruels qui vous l'ont inſpirée,
Qu'ils viennent eſſayer leur main mal aſſurée.
Mais je vois que mes pleurs touchent mon Empereur ;
Je vois que ſa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de tems, nommez-moi les perfides,
Qui vous oſent donner ces conſeils parricides.
Appellez votre Frère, oubliez dans ſes bras . . .

NÉRON.

Ah, que demandez-vous ?

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur; on le trahit, je ſai ſon innocence;
Je vous répons pour lui de ſon obéiſſance.
J'y cours. Je vais preſſer un entretien ſi doux.

NÉRON.

Dans mon Appartement qu'il m'attende avec vous.

SCENE IV.

NERON, NARCISSE.

NARCISSE.

SEigneur, j'ai tout prévû pour une mort ſi juſte;
Le poiſon eſt tout prêt. La fameuſe Locuſte
A redoublé pour moi ſes ſoins officieux;
Elle a fait expirer un eſclave à mes yeux;
Et le fer eſt moins prompt pour trancher une vie,
Que le nouveau poiſon que ſa main me confie.

NÉRON.

Narciſſe, c'eſt aſſez, je reconnois ce ſoin;
Et ne ſouhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoi! Pour Britannicus votre haine affoiblie
Me défend....

NÉRON.

Oui, Narciſſe, on nous réconcilie.

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'eſt vû tantôt empriſonner.
Cette offenſe en ſon cœur ſera long-tems nouvelle.
Il n'eſt point de ſecrets que le tems ne révèle.
Il ſaura que ma main lui devoit préſenter
Un poiſon que votre ordre avoit fait apprêter.
Les Dieux de ce deſſein puiſſent-ils le diſtraire !
Mais peut-être il fera ce que vous n'oſez faire.

NÉRON.

On répond de ſon cœur, & je vaincrai le mien.

NARCISSE.

Et l'Hymen de Junie en eſt-il le lien ?
Seigneur, lui faites-vous encor ce ſacrifice ?

NÉRON.

C'eſt prendre trop de ſoin. Quoi qu'il en ſoit, Narciſſe,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, Seigneur, ſe l'étoit bien promis.
Elle a repris ſur vous ſon ſouverain empire.

NÉRON.

Quoi donc ? Qu'a-t-elle dit ? Et que voulez-vous dire ?

NARCISSE.

Elle s'en eſt vantée aſſez publiquement.

NÉRON.

De quoi ?

NARCISSE.

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment,

Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeſte,
On verroit ſuccéder un ſilence modeſte;
Que vous-même à la paix ſouſcririez le premier:
Heureux, que ſa bonté daignât tout oublier!

NÉRON.

Mais, Narciſſe, di-moi, que veux-tu que je faſſe?
Je n'ai que trop de pente à punir ſon audace;
Et, ſi je m'en croyois, ce triomphe indiſcret
Seroit bien-tôt ſuivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'Univers quel ſera le langage?
Sur les pas des Tyrans veux-tu que je m'engage?
Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
Me laiſſe, pour tous noms, celui d'empoiſonneur?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous prétendu qu'ils ſe tairoient toujours?
Eſt-ce à vous de prêter l'oreille à leurs diſcours?
De vos propres déſirs perdrez-vous la mémoire?
Et ſerez-vous le ſeul que vous n'oſerez croire?
Mais, Seigneur, les Romains ne vous ſont pas connus.
Non, non, dans leurs diſcours ils ſont plus retenus.
Tant de précaution affoiblit votre regne.
Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.
Au joug, depuis long-tems, ils ſe ſont façonnés;
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardens à vous complaire.
Leur promte ſervitude a fatigué Tibère.

Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,
Que je reçus de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
Tenté leur patience, & ne l'ai point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
Faites périr le Frère, abandonnez la Sœur;
Rome, sur les Autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocens, leur trouvera des crimes.
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés
Ceux où jadis la Sœur & le Frère sont nés.

NÉRON.

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile;
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit.
Son adroite vertu ménage son crédit.
Ou plûtôt ils n'ont tous qu'une même pensée:
Ils verroient, par ce coup, leur puissance abaissée;
Vous seriez libre alors, Seigneur; &, devant vous,
Ces Maîtres orgueilleux fléchiroient comme nous.
Quoi donc? Ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
Néron, s'ils en sont crûs, *n'est point né pour l'Empire;*
Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit.
Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit,

Pour toute ambition, pour vertu ſingulière;
Il excelle à conduire un char dans la carrière;
A diſputer des prix indignes de ſes mains;
A ſe donner lui-même en ſpectacle aux Romains;
A venir prodiguer ſa voix ſur un Théâtre;
A reciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre,
Tandis que des Soldats, de momens en momens,
Vont arracher pour lui des applaudiſſemens.
Ah, ne voulez-vous pas les forcer à ſe taire!

NÈRON.

Vien, Narciſſe. Allons voir ce que nous devons faire.

Fin du quatrième Acte.


De Seve inv. C. Baquoy sculp.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.

OUI, Madame, Néron, qui l'auroit pû penser!
Dans son Appartement m'attend pour m'embrasser.
Il y fait de sa Cour inviter la jeunesse.
Il veut que d'un festin la pompe & l'allégresse
Confirment à leurs yeux la foi de nos sermens,
Et réchauffent l'ardeur de nos embrassemens.
Il éteint cet amour, source de tant de haine;
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
Pour moi, quoique banni du rang de mes Ayeux,
Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux:
Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire,
Il semble me céder la gloire de vous plaire;
Mon cœur, je l'avouerai, lui pardonne en secret,
Et lui laisse le reste avec moins de regret.
Quoi, je ne serai plus séparé de vos charmes!
Quoi, même en ce moment, je puis voir sans allarmes
Ces yeux, que n'ont émus ni soupirs ni terreur,
Qui m'ont sacrifié l'Empire & l'Empereur?
Ah, Madame! Mais quoi? Quelle nouvelle crainte
Tient, parmi mes transports, votre joie en contrainte?

D'où

D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos triſtes yeux
Avec de longs regards ſe tournent vers les Cieux?
Qu'eſt-ce que vous craignez?

JUNIE.

Je l'ignore moi-même.
Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous m'aimez?

JUNIE.

Hélas, ſi je vous aime!

BRITANNICUS.

Néron ne trouble plus notre félicité.

JUNIE.

Mais me répondez-vous de ſa ſincérité?



BRITANNICUS.

Quoi! Vous le ſoupçonnez d'une haine couverte?

JUNIE.

Néron m'aimoit tantôt, il juroit votre perte,
Il me fuit, il vous cherche. Un ſi grand changement
Peut-il être, Seigneur, l'ouvrage d'un moment?

BRITANNICUS.

Cet ouvrage, Madame, eſt un coup d'Agrippine:
Elle a crû que ma perte entraînoit ſa ruine,
Grace aux préventions de ſon eſprit jaloux,
Nos plus grands Ennemis ont combattu pour nous.
Je m'en fie aux tranſports qu'elle m'a fait paroître.
Je m'en fie à Burrhus. J'en croi même ſon Maître.

Je croi, qu'à mon exemple, impuiſſant à trahir,
Il hait à cœur ouvert, ou ceſſe de haïr.

JUNIE.

Seigneur, ne jugez pas de ſon cœur par le vôtre.
Sur des pas différens vous marchez l'un & l'autre.
Je ne connois Néron, & la Cour que d'un jour:
Mais, ſi j'oſe le dire, hélas! dans cette Cour,
Combien tout ce qu'on dit eſt loin de ce qu'on penſe!
Que la bouche & le cœur ſont peu d'intelligence!
Avec combien de joie on y trahit ſa Foi!
Quel ſéjour étranger & pour vous & pour moi!

BRITANNICUS.

Mais que ſon amitié ſoit véritable ou feinte,
Si vous craignez Néron, lui-même eſt-il ſans crainte?
Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat,
Soulever contre lui le Peuple & le Sénat.
Que dis-je? Il reconnoît ſa dernière injuſtice;
Ses remords ont paru, même aux yeux de Narciſſe.
Ah, s'il vous avoit dit, ma Princeſſe, à quel point!..

JUNIE.

Mais, Narciſſe, Seigneur, ne vous trahit-il point?

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?

JUNIE.

Et que ſai-je? Il y va, Seigneur, de votre vie.
Tout m'eſt ſuſpect. Je crains que tout ne ſoit ſéduit.
Je crains Néron. Je crains le malheur qui me ſuit.

D'un noir pressentiment, malgré moi, prévenue,
Je vous laisse, à regret, éloigner de ma vûe.
Hélas, si cette paix dont vous vous repaissez,
Couvroit contre vos jours quelques pièges dressés;
Si Néron, irrité de notre intelligence,
Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance,
S'il préparoit ses coups tandis que je vous vois!
Et si je vous parlois pour la dernière fois?
Ah, Prince!

BRITANNICUS.

Vous pleurez! Ah, ma chere Princesse!
Et pour moi jusques-là votre cœur s'intéresse?
Quoi, Madame, en un jour, où plein de sa grandeur,
Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur,
Dans des lieux, où chacun me fuit & le révère,
Aux pompes de sa Cour préfèrer ma misère!
Quoi, dans ce même jour, & dans ces mêmes lieux
Refuser un Empire, & pleurer à mes yeux!
Mais, Madame, arrêtez ces précieuses larmes;
Mon retour va bien-tôt dissiper vos allarmes.
Je me rendrois suspect par un plus long séjour.
Adieu. Je vais, le cœur tout plein de mon amour,
Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,
Ne voir, n'entretenir que ma belle Princesse.
Adieu.

JUNIE.

Prince...

BRITANNICUS.

On m'attend, Madame, il faut partir.

JUNIE.

Mais, du moins, attendez qu'on vous vienne avertir.

SCENE II.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE.

AGRIPPINE.

PRince, que tardez-vous ? Partez en diligence.
Néron impatient ſe plaint de votre abſence.
La joie & le plaiſir de tous les conviés
Attend, pour éclater, que vous vous embraſſiez.
Ne faites point languir une ſi juſte envie,
Allez. Et nous, Madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS.

Allez, belle Junie, & d'un eſprit content,
Hâtez-vous d'embraſſer ma Sœur qui vous attend.
Dès que je le pourrai je reviens ſur vos traces,
Madame, & de vos ſoins j'irai vous rendre graces.

SCENE III.

AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

MAdame, ou je me trompe, ou durant vos adieux,
Quelques pleurs répandus ont obſcurci vos yeux.

Puis-je ſavoir quel trouble a formé ce nuage ?
Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage ?

JUNIE.

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,
Ai-je pû raſſûrer mes eſprits agités ?
Hélas, à peine encor je conçois ce miracle !
Quand même à vos bontés je craindrois quelque obſtacle,
Le changement, Madame, eſt commun à la Cour;
Et toujours quelque crainte accompagne l'Amour.

AGRIPPINE.

Il ſuffit, j'ai parlé, tout a changé de face.
Mes ſoins à vos ſoupçons ne laiſſent point de place.
Je répons d'une paix jurée entre mes mains;
Néron m'en a donné des gages trop certains.
Ah, ſi vous aviez vû par combien de careſſes
Il m'a renouvellé la foi de ſes promeſſes !
Par quels embraſſemens il vient de m'arrêter !
Ses bras, dans nos adieux, ne pouvoient me quitter.
Sa facile bonté, ſur ſon front répandue,
Juſqu'aux moindres ſecrets eſt d'abord deſcendue.
Il s'épanchoit en Fils, qui vient, en liberté,
Dans le ſein de ſa Mère oublier ſa fierté.
Mais bien-tôt, reprenant un viſage ſévère,
Tel que d'un Empereur qui conſulte ſa Mère,
Sa Confidence Auguſte a mis entre mes mains
Des ſecrets, d'où dépend le deſtin des Humains.
Non, il le faut ici confeſſer à ſa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice noire;

Et nos ſeuls ennemis, altérant ſa bonté,
Abuſoient contre nous de ſa facilité.
Mais enfin, à ſon tour, leur puiſſance décline.
Rome, encore une fois, va connoître Agrippine.
Déja de ma faveur on adore le bruit;
Cependant, en ces lieux, n'attendons pas la nuit.
Paſſons chez Octavie, & donnons-lui le reſte
D'un jour autant heureux que je l'ai crû funeſte.
Mais qu'eſt-ce que j'entens? Quel tumulte confus?
Que peut-on faire?

JUNIE.

O Ciel, ſauvez Britannicus!

SCENE VI.

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Burrhus, où courez-vous? Arrêtez. Que veut dire...

BURRHUS.

Madame, c'en eſt fait, Britannicus expire.

JUNIE.

Ah, mon Prince!

AGRIPPINE.

Il expire?

BURRHUS.

Ou plûtôt il eſt mort,

Madame.

JUNIE.

Pardonnez, Madame, à ce tranſport.
Je vais le ſecourir, ſi je puis, ou le ſuivre.

SCENE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

QUel attentat, Burrhus!

BURRHUS.

Je n'y pourrai ſurvivre,
Madame, il faut quitter la Cour & l'Empereur.

AGRIPPINE.

Quoi, du ſang de ſon Frère il n'a point eu d'horreur!

BURRHUS.

Ce deſſein s'eſt conduit avec plus de myſtère.
A peine l'Empereur a vû venir ſon Frère.
Il ſe leve, il l'embraſſe, on ſe taît, & ſoudain
Céſar prend le premier une coupe à la main.
Pour achever ce jour ſous de meilleurs auſpices,
Ma main de cette coupe épanche les prémices,
Dit-il: *Dieux que j'appelle à cette effuſion,*
Venez favoriſer notre réunion.
Par les mêmes ſermens Britannicus ſe lie.
La coupe, dans ſes mains, par Narciſſe eſt remplie;
Mais ſes lévres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de ſi puiſſans efforts,

Madame, la lumière à ſes yeux eſt ravie,
Il tombe ſur ſon lit ſans chaleur & ſans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les eſprits.
La moitié s'épouvante, & ſort avec des cris:
Mais ceux, qui de la Cour ont un plus long uſage,
Sur les yeux de Céſar compoſent leur viſage.
Cependant ſur ſon lit il demeure panché,
D'aucun étonnement il ne paroit touché.
Ce mal dont vous craignez, dit-il, *la violence*,
A ſouvent, ſans péril, attaqué ſon enfance.
Narciſſe veut en vain affecter quelque ennui;
Et ſa perfide joie éclate malgré lui.
Pour moi, dût l'Empereur punir ma hardieſſe,
D'une odieuſe Cour j'ai traverſé la preſſe;
Et j'allois, accablé de cet aſſaſſinat,
Pleurer Britannicus, Céſar & tout l'Etat.

AGRIPPINE.

Le voici. Vous verrez ſi c'eſt moi qui l'inſpire.

SCENE VI.

AGRIPPINE, NERON, BURRHUS, NARCISSE.

NÉRON *voyant Agrippine.*

Dieux!

AGRIPPINE.

Arrêtez, Néron. J'ai deux mots à vous dire.

Britannicus

Britannicus est mort, je reconnois les coups.
Je connois l'assassin.

NÉRON.

Et qui, Madame?

AGRIPPINE.

Vous.

NÉRON.

Moi! Voilà les soupçons dont vous êtes capable.
Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable.
Et, si l'on veut, Madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours.
Son Fils vous étoit cher, sa mort peut vous confondre.
Mais des coups du Destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPPINE.

Non, non, Britannicus est mort empoisonné.
Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NÉRON.

Madame, mais qui peut vous tenir ce langage?

NARCISSE.

Hé, Seigneur? Ce soupçon vous fait-il tant d'outrage?
Britannicus, Madame, eut des desseins secrets,
Qui vous auroient coûté de plus justes regrets.
Il aspiroit plus loin qu'à l'Hymen de Junie.
De vos propres bontés il vous auroit punie.
Il vous trompoit vous-même, & son cœur offensé
Prétendoit tôt ou tard rappeler le passé.
Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie;
Soit qu'instruit des complots qui menaçoient sa vie,

Sur ma fidélité César s'en soit remis;
Laissez les pleurs, Madame, à vos seuls Ennemis.
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres;
Mais vous...

AGRIPPINE.

Poursui, Néron: avec de tels Ministres,
Par des faits glorieux tu vas te signaler.
Poursui. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton Frère.
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta Mère.
Tu te fatigueras d'entendre tes forfaits.
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile;
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.
Rome, ce Ciel, ce Jour, que tu reçûs de moi,
Par-tout, à tout moment m'offriront devant Toi.
Tes remords te suivront comme autant de Furies,
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le Ciel, las de tes crimes,
Ajoûtera ta perte à tant d'autres victimes;
Qu'après t'être couvert de leur sang & du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien;
Et ton nom paroîtra, dans la race future,
Aux plus cruels Tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur se présage de Toi.

Adieu. Tu peux sortir.

NÉRON.

Narcisse, suivez-moi.

SCENE VII.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

AH, Ciel, de mes soupçons quelle étoit l'injustice!
Je condamnois Burrhus pour écouter Narcisse.
Burrhus, avez-vous vû quels regards furieux
Néron, en me quittant, m'a laissés pour adieux?
C'en est fait. Le Cruel n'a plus rien qui l'arrête;
Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête.
Il vous accablera vous-même à votre tour.

BURRHUS.

Ah, Madame, pour moi j'ai vêcu trop d'un jour.
Plût au Ciel que sa main, heureusement cruelle,
Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle!
Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste attentat,
Un gage trop certain des malheurs de l'Etat!
Son crime seul n'est pas ce qui me desespère;
Sa jalousie a pû l'armer contre son Frère.
Mais, s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,
Néron l'a vû mourir, sans changer de couleur.
Ses yeux indifférens ont déja la constance
D'un Tyran dans le crime endurci dès l'enfance.

Qu'il achève, Madame, & qu'il fasse périr
Un Ministre importun qui ne le peut souffrir.
Hélas, loin de vouloir éviter sa colère,
La plus soudaine mort me sera la plus chère.

SCENE DERNIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE.

AH, Madame, ah, Seigneur, courez vers l'Empereur!
Venez sauver César de sa propre fureur;
Il se voit, pour jamais, séparé de Junie.

AGRIPPINE.

Quoi, Junie elle-même a terminé sa vie?

ALBINE.

Pour accabler César d'un éternel ennui,
Madame, sans mourir, elle est morte pour lui.
Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie,
Elle a feint de passer chez la triste Octavie.
Mais bien-tôt elle a pris des chemins écartés,
Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.
Des portes du Palais elle sort éperdue.
D'abord elle a d'Auguste apperçu la Statue;
Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds,
Que de ses bras pressans elle tenoit liés:
Prince, par ces genoux, dit-elle, *que j'embrasse,*
Protège, en ce moment, le reste de ta Race,

Rome, dans ton Palais, vient de voir immoler
Le ſeul de tes Neveux, qui te pût reſſembler.
On veut, après ſa mort, que je lui ſois parjure:
Mais, pour lui conſerver une foi toujours pure,
Prince, je me dévoue à ces Dieux Immortels,
Dont ta vertu t'a fait partager les Autels.
Le Peuple cependant, que ce ſpectacle étonne,
Vole de toutes parts, ſe preſſe, l'environne,
S'attendrit à ſes pleurs; & plaignant ſon ennui,
D'une commune voix la prend ſous ſon appui.
Ils la mènent au Temple, où, depuis tant d'années,
Au culte des Autels nos Vierges deſtinées
Gardent fidèlement le dépôt précieux
Du feu toujours ardent qui brûle pour nos Dieux.
Céſar les voit partir ſans oſer les diſtraire.
Narciſſe, plus hardi, s'empreſſe pour lui plaire;
Il vole vers Junie; &, ſans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrêter.
De mille coups mortels ſon audace eſt punie;
Son infidèle ſang rejaillit ſur Junie.
Céſar, de tant d'objets en même tems frappé,
Le laiſſe entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun fuit ſon ſilence farouche.
Le ſeul nom de Junie échappe de ſa bouche.
Il marche ſans deſſein: ſes yeux mal aſſurés
N'oſent lever au Ciel leurs regards égarés;
Et l'on craint, ſi la nuit, jointe à la ſolitude,
Vient de ſon deſeſpoir aigrir l'inquiétude;

Si vous l'abandonnez plus long-tems ſans ſecours,
Que ſa douleur bien-tôt n'attente ſur ſes jours.
Le temps preſſe. Courez. Il ne faut qu'un caprice.
Il ſe perdroit, Madame.

AGRIPPINE.

Il ſe feroit juſtice.
Mais, Burrhus, allons voir juſqu'où vont ſes tranſports.
Voyons quel changement produiront ſes remords;
S'il voudra deſormais ſuivre d'autres maximes.

BURRHUS.

Plût aux Dieux que ce fût le dernier de ſes crimes!

FIN DU PREMIER VOLUME.



De Seve inv. C. Baquoy sculp.







